A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Nimes

Jules-Charles Roux

F-L7065.46.7

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS BROWN HAYES

(Class of 1839)

This fund is $10,000 and its income is to be used

"For the purchase of books for the Library"

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Fr. 7065.46.9

NIMES

PAR

J. CHARLES-ROUX

Quatrième édition.

BIBLIOTHÈQUE
RÉGIONALISTE
BLOUD & Cie A PARIS

Digitized by Google

Digitized by Google

NIMES

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE RÉGIONALISTE

FRÉDÉRIC CHARPIN, DIRECTEUR

Volumes in-16 illustrés de 80 à 120 pages.

Prix : 1 fr.; *franco*, 1 fr. 20.

BLOUD ET Cie, ÉDITEURS, 4, RUE MADAME, PARIS

La **Bibliothèque Régionaliste** s'intéresse à tout ce qui concerne *la vie des provinces*.

La **Bibliothèque Régionaliste** étudie l'histoire, les traditions, les légendes, les littératures, les chants populaires, les costumes, les richesses artistiques, les sites, les ressources économiques et les mœurs de *toutes les régions françaises*.

La **Bibliothèque Régionaliste** renseigne sur toutes les manifestations de l'*esprit particulariste*, en France et à l'Etranger.

La **Bibliothèque Régionaliste**, par ses publications de *vulgarisation* et de *propagande*, a pour but la *renaissance provinciale*.

Ont paru dans cette collection :

Les Littératures Provinciales, par CHARLES-BRUN, agrégé de l'Université, délégué général de la *Fédération Régionaliste Française*. Avec une Esquisse de Géographie littéraire de la France, par P. de Beaurepaire-Froment, directeur de la *Revue du Traditionnisme français et étranger*. 1 vol.

Aix-en-Provence, par JULES CHARLES-ROUX, ancien député de Marseille. 18 gravures hors texte. 1 vol.

Le Livre d'Or de la Bourgogne. Le Capitaine Landolphe (1747-1825). Junot, duc d'Abrantès (1771-1813), par PAUL GAFFAREL, ancien doyen de la Faculté des Lettres de Dijon, professeur d'histoire à l'Université d'Aix-Marseille. 1 vol.

Sous le Ciel gris. *Nouvelles bretonnes*, par SIMON DAVAUGOUR, avec une préface de M. FRANÇOIS COPPÉE, de l'Académie Française. 1 vol. illustré.

Digitized by Google

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE

321 exemplaires de luxe numérotés, dont :

1 exemplaire sur papier de Chine. . . . . **25** fr.

70 exemplaires (de 2 à 71) sur Japon des Manufactures Impériales, à. . . . . **12** fr.

250 exemplaires (de 72 à 321) sur papier de Hollande, à **6** fr.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE RÉGIONALISTE

NIMES

PAR

J. CHARLES-ROUX
Ancien député de Marseille

PARIS
BLOUD ET Cie, ÉDITEURS
4, RUE MADAME, 4

1908
Traduction et Reproduction interdites.

Digitized by Google

Fr 7065.46.9

HARVARD COLLEGE
SEP 7 1917
LIBRARY

Hayes Fund

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Vingt ans de Vie publique. (Questions municipales. Travaux divers. Rapports sur délégations en France et à l'Etranger. Etudes économiques et Discours parlementaires), Paris, GUILLAUMIN ET Cie, 1890.

Le Canal de jonction du Rhône à Marseille, avec six cartes. *Institut géographique.* Paris, CH. DELAGRAVE, 1894.

Les Voies de communication et les Moyens de transport à Madagascar, avec cinq cartes et plans. Paris, A. COLIN ET Cie, 1898.

Notre Marine marchande. Paris, ARMAND COLIN ET Cie, 1898.

L'Isthme et le Canal de Suez, avec cinq planches, douze cartes ou plans hors texte, et 268 gravures. Paris, Hachette, 1901.

Nos Colonies à l'Exposition de 1900. Paris, A. CHALLAMEL, 1901.

Exposition Universelle de 1900. L'organisation et le fonctionnement de l'exposition des colonies et pays de protectorat. Paris, *Imprimerie Nationale,* 1902.

Une Cour d'Amour en 1886. Avec des illustrations à la plume par M. Morice Viel. Paris, ALPHONSE LEMERRE, 1904.

Le Couvent de Saint-Antoine dans la Basse-Thébaïde. Illustré de dessins à la plume par M. de Lambert. Paris, A. LEMERRE, 1905.

Souvenirs du Passé. *Le Cercle artistique de Marseille.* Avec une gravure au burin, trente et une héliogravures, deux planches en couleur hors texte, six cent quatre-vingt-six dessins originaux et illustrations dans le texte. Paris, A. LEMERRE. Lyon, A. REY ET Cie. Marseille, P. Ruat, 1906.

Aix-en-Provence. Illustré de 18 gravures hors texte. — *Bibliothèque Régionaliste. Bloud et Cie.* Paris 1907.

Le Costume en Provence, avec 22 planches en couleurs hors texte et 653 dessins originaux et illustrations dans le texte. Paris, A LEMERRE, 1907.

Sous presse ou en préparation :

Ruines et légendes de la Vallée du Rhône.
L'Exposition coloniale de Marseille en 1906.

Pour paraître prochainement dans la BIBLIOTHÈQUE RÉGIONALISTE :

Trois artistes marseillais : Daumier, Ricard, Monticelli.
La Grande-Chartreuse.
Les faïences provençales et l'industrie des santons.

Digitized by Google

Digitized by Google

Statue d'Antonin le Pieux, d'après un antique du Vatican.

Digitized by Google

NÎMES

INTRODUCTION

« Le Midi de la France » écrit Alexandre Dumas dans ses *Impressions de voyage*, « est déjà si beau, si grand et si romain que Rome paraît moins grande et moins belle à qui a vu le Midi. » C'est surtout à Nîmes que pourrait s'appliquer une aussi flatteuse appréciation. Après plus de quinze cents ans, les monuments de cette ville nous donnent une vision merveilleuse de l'Empire Romain, triomphant, et répandant généreusement sur toutes ses conquêtes les bienfaits de la civilisation et le sourire de l'art.

Nîmes est une ville latine. Sur le sommet des Arènes, au milieu de tant d'illustres souvenirs, on se plaît à répéter le magnifique appel de Mistral :

Aubouro-te, raço latino,
Souto la capo dóu soulèu,
Lou rasin brun boui dins la tino
Lou vin de Diéu gisclara lèu.

« Des formes pures de tes femmes les panthéons se sont

Digitized by Google

peuplés, à tes triomphes, à tes larmes tous les cœurs ont palpité, la terre fleurit quand tu es heureuse, de tes folies chacun devient fou, et quand ta gloire s'est éclipsée, toujours le monde a porté le deuil. »

Dans ce lieu privilégié, l'optimisme du poète ne paraît pas exagéré. On a devant soi des témoignages immortels de force et de beauté : la Tour Magne, l'Amphithéâtre, la Fontaine, le Temple de Diane, la Maison Carrée, et là-bas, au loin, les arceaux audacieux du Pont du Gard, glorieux ancêtre de celui de Roquefavour. Nîmes nous amène donc forcément à l'admiration du peuple-roi. Cette cité conquise nous fait aimer son vainqueur. C'est justice : nous avons ici le spectacle rare d'une ville que ses maîtres ont embellie, au lieu de la ruiner, d'un pouvoir central qui a peuplé les provinces de splendides œuvres d'art, au lieu de les dépouiller :

Mais ceci se passait dans des temps très lointains !...

Après de nombreuses vicissitudes, la ville de Nîmes a eu la bonne fortune de garder une partie importante de ses anciennes parures ; quelques-uns des plus beaux monuments romains sont encore debout, malgré les invasions des barbares et malgré le zèle souvent maladroit des architectes restaurateurs. Une providence tutélaire — Diane peut-être, qui y eût son temple — l'a miraculeusement protégée. Elle est ainsi restée la grande ville latine du Midi de la France.

Mais Rome n'a pas seulement laissé des chefs-d'œuvre d'architecture ou de sculpture, comme trace de sa bien-

Digitized by Google

faisante domination. En observant les habitants de Nîmes, on trouverait facilement dans leur âme des survivances dont les origines lointaines remontent jusqu'à la conquête romaine. L'historien Hippolyte Bazin l'a dit avec raison :

« Le goût des Nîmois pour tout ce qui est romain se manifeste sous les formes les plus diverses et les plus inattendues. Entre tous ses enfants célèbres, n'a-t-elle pas choisi Antonin pour lui élever une statue ? Les rues s'appellent Auguste, Agrippa, Trajan, Adrien, et, sur les registres de l'état civil, on trouve presque à chaque pas les prénoms de Numa, de Titus et de Flavien.

« Le caractère Nîmois n'est pas non plus sans rapport par sa rude et mâle énergie avec celui des anciens Romains ; et le peuple y a les mêmes goûts, et par moments la même violence. Les courses de taureaux, si nombreuses dans le Midi, soulèvent parfois ici de véritables tempêtes. Aux grands jours de fête, quand les gradins sont noirs de spectateurs suspendus à toutes les anfractuosités de l'Amphithéâtre, il circule dans cette foule des courants étranges, elle est agitée de frémissements semblables à ceux qui, à quinze siècles de distance, faisaient vibrer l'âme du peuple-roi. Malheur, en ces moments de fièvre, au toréador qui, en présence d'un taureau vicieux, ne risque pas assez crânement sa vie. La foule en délire le poursuit de ses cris et de ses huées, comme jadis elle demandait implacable la mort du gladiateur vaincu. Aussi, a-t-on bien raison de dire que l'on n'éprouve nulle part autant qu'à Nîmes, la sensation vivante du passé romain. »

Sans doute les conquérants romains furent séduits par les jeunes filles de la *Colonia Nemausensis*, comme les Phocéens l'avaient été par les brunes vierges du

Digitized by Google

littoral, et ils vinrent avec complaisance s'établir dans ce pays. Les Nîmois d'aujourd'hui et les gracieuses Nîmoises sont redevables à ces amours des qualités originales de leur caractère ; la ville de Nîmes leur doit sa beauté.

Il serait injuste cependant de réduire l'histoire de Nîmes à la période de l'occupation romaine : la ville existait avant l'arrivée des vainqueurs des Gaules ; sa grandeur survécut à leur décadence.

Nous aurons à relever de grands événements durant les temps modernes : sièges mémorables, défense des libertés municipales, luttes religieuses. Nous admirerons sa vitalité artistique, scientifique, agricole et commerciale. Mais, pour fixer sa physionomie générale, de même qu'on dit d'Avignon : « C'est la ville des Papes », il faut dire de Nîmes : c'est la ville d'Antonin le Pieux. »

A propos de la monographie d'Aix[1], certains de nos lecteurs nous ont reproché d'avoir beaucoup trop insisté sur l'antique passé de la capitale de la Provence. « Nous connaissions les Salyens, Sextius Calvinus, Caïus Marius, les Comtes Catalans et ceux de la maison d'Anjou, — nous ont-ils dit ; — vous avez pris là une peine inutile et l'intérêt de votre livre ne commence qu'avec le XVIIIe siècle, ses hôtels et ses œuvres d'art. »

Malgré notre respect pour la critique, nous ne pouvons nous incliner devant ces observations et nous nous permettrons de répondre que nous n'écrivons

1. *Aix-en-Provence*. Un volume de 122 pages, orné de 18 gravures hors texte. *Bibliothèque Régionaliste*. Bloud et Cie. Paris. 1907.

Digitized by Google

pas ces petits livres pour les savants, élite fort peu nombreuse, à laquelle nous n'avons pas la sotte prétention d'apprendre quoi que ce soit.

Tout autre sera notre désir dans l'édition plus développée que nous donnerons de cet ouvrage. Nous essaierons alors d'apporter une contribution personnelle aux recherches scientifiques, de tenter ce qui n'a pas encore été fait, et cela en étudiant non seulement Nîmes « dans Nîmes » mais Nîmes « hors de Nîmes » et en ramenant à cette ville, par l'image et la description, ce qui lui a appartenu, c'est-à-dire les bas-reliefs, les sarcophages, les œuvres d'art, qui furent autrefois sa parure et sa gloire.

Dans son livre sur les *Vénus gréco-romaines de la Vallée du Rhône*, Mme Jeanne de Flandreysy exprimait la première cette idée en disant, au sujet de la *Vénus accroupie* de Vienne (Dauphiné), qui est au Louvre, comme sa sœur aînée la Vénus d'Arles et comme tant d'autres :

« Toujours le Louvre hélas ! alors qu'il serait si beau de voir ces vieilles colonies romaines revêtues de tous leurs marbres, de tous leurs bronzes, de tous leurs joyaux.

« *O Pulchra Vienna !* comme disait Martial, par qui t'es-tu laissée dépouiller de la célèbre tête de déesse [1], en bronze argenté, un des chefs-d'œuvre de la statuaire antique ; où sont le grand foculus [2] portatif, qui n'a son pendant qu'au Musée de Naples ; le Silène criophore [3], de caractère archaïque et les trois bustes d'applique de Jupiter, Neptune et Mars [4] ? Pour qui sourit ton célèbre Faune [5],

1-2-3-4. Lyon, Musée des Antiques.

5. Musée du Louvre.

Digitized by Google

dont la gaieté folâtre a amusé tes questeurs, tes proconsuls, tes édiles, tes primipiles ? Chez quel collectionneur jaloux se cachent le beau buste de jeune homme[1] et les têtes d'ânes couronnées de fleurs[2] qui avaient trait aux fêtes des Lupercales ? Où est le magnifique vase d'argent[3], représentant les quatre Saisons assises sur des panthères ? Et tes Hercules romains et gallo-romains[4] ? Et ta statue d'Hygie[5], et ton Silène[6] portant un bélier sur les épaules ?[7] ».

Donc, restituer aux villes autant qu'il est en notre pouvoir, leurs anciennes richesses sera désormais tout notre effort. Et nous appliquerons ce programme non seulement à Nîmes même, mais encore à toutes les villes gréco-romaines de la Vallée du Rhône dont certaines ont été si dépouillées. Le fait est tellement vrai que les savants, les artistes qui veulent étudier les villes de Vaison ou de Vienne, pour ne citer que ces deux exemples, sont obligés d'aller soit au British Museum, soit à Brunswick, à Munich, au Vatican, etc., etc...

Puisqu'il nous est impossible de rendre à la France, à notre vallée gréco-romaine, les originaux des œuvres d'art lui ayant appartenu — œuvres souvent incomparables, uniques peut-être au monde, tel ce morceau

1. Musée national de Saint-Germain.
2. Collection de M. Thiers.
3. Angleterre.
4. Musée du Vatican.
5. Collection de M. Jacquemin.
6. Lyon, Musée des Antiques.
7. Jeanne de Flandreysy, *Les Vénus gréco-romaines de la Vallée du Rhône*, p. 9, Lemerre ,1905.

Digitized by Google

d'art si raffiné qu'est le Diadumène de Vaison [1], livré en 1868, sur place, aux Trustees du British Museum pour la somme nette de 25.000 fs. — du moins nous les leur ramènerons par l'image et la description. Nous fouillerons tous les musées d'Europe, tous les grands sanctuaires du monde pour rendre à notre Provence, à cette antique déesse blessée, mutilée, le moindre de ses membres, de ses anciens sourires et de ses pleurs...

Dans cette petite édition nous nous adresserons principalement au grand public et nous essayerons modestement de faire œuvre de vulgarisation et de décentralisation. Si on voyage, en effet, dans notre Midi, non point pour dévorer des kilomètres en chemin de fer ou en automobile, mais en s'arrêtant dans les villages, en causant avec les habitants, on constate que les bourgeois comme les paysans, jeunes et vieux, sont dans la plus complète ignorance de leur histoire locale. Quant à la majorité des instituteurs, — dont le rôle devient si prépondérant, surtout dans les petites communes, — il semble qu'on les insulte et qu'on les prend pour des *réactionnaires* (existe-t-il de plus mortelle injure ?), si on les questionne au sujet des ruines d'un château, d'un pont ou d'une église.

Sans faire acte de séparatisme, — et nous ne croyons pas avoir besoin de nous défendre de semblable inten-

1. Consulter : Lenthéric. *Le Rhône* t. II.— Ravet. *Monuments de l'art antique*, livre IV, 1882. — J.-D. Long, *Recherches sur les antiquités romaines du pays des Vocomtiens* (Acad. des inscrip. Mém. des sav. étrangers, 2e série, II). — Description de la province Narbonnaise selon le texte de Pline (Acad. royale des inscript. et bell.-lett., t. XXIX, Paris, 1764).

Digitized by Google

tion, — il y aurait tout avantage, nous semble-t-il, à initier nos enfants aux événements qui se sont passés sur le sol les ayant vus naître, instituteurs et élèves ne pourraient qu'y gagner. Les principes auxquels obéissaient Auguste, Antonin le Pieux seraient autrement profitables à la République que les doctrines de révolte et de désordre. Et quelle belle et instructive école pour les coloniaux !

Nous persévérerons donc dans notre méthode qui nous paraît bien appropriée au but poursuivi par la bibliothèque régionaliste.

Dans la monographie de Nîmes, nous indiquerons d'ailleurs avec plus de soin que dans celle d'Aix les nombreuses sources auxquelles nous avons puisé, afin de faciliter aux plus curieux de nos lecteurs des études complètes sur les points les intéressant particulièrement.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

NOTES HISTORIQUES

Les traditions font de Nîmes, à l'origine, un lieu sacré, le centre d'une forêt druidique ; l'on retrouve, aujourd'hui encore, dans le département du Gard, de nombreux monuments mégalithiques et surtout des dolmens découverts au fond des bois de chênes blancs et d'yeuses[1].

Le premier groupement que l'histoire nous montre sur l'emplacement actuel de Nîmes, est la tribu celtique des Volques Arécomiques. Elle avait choisi cet endroit pour des raisons religieuses, à cause du culte qu'on y rendait à *Nemausus*, sorte de Dieu des Fontaines, vénéré par les Celtes. Elle y voyait aussi des avantages pour les communications avec les pays voisins : les routes que cette tribu y établit, et qu'elle borda bien vite de *tumuli*, évitaient à la fois les marécages de la plaine et les rudes montées des Cévennes. On ressent quelque mélancolie à suivre ces voies celtiques : nous y trouvons pour guides les amas de pierres formés

1. Léon Allègre, *Les monuments mégalithiques du Gard*. Sur la période préhistorique voir : de Christol, *Notice sur les ossements fossiles des cavernes du Gard*, et Cazalis de Fondouce, *L'homme dans la vallée inférieure du Gardon*.

Digitized by Google

par les tombeaux primitifs de ces peuplades et sous lesquels l'archéologue découvre des auges pleines d'os calcinés, des poteries fabriquées au moule, et l'épée de fer, dont ces intrépides guerriers ne voulaient jamais se séparer[1].

Les Volques Arécomiques devaient être assez puissants[2]. Strabon prétend qu'ils possédaient le port de Narbonne. Ce port, selon le témoignage plus sûr de Ptolémée, était au pouvoir des Volques Tectosages, qui occupaient le territoire de Toulouse; mais les Arécomiques étendaient leur autorité sur une vingtaine d'*Oppida* solidement défendus, et servant de centres aux campements des Celtes. Cette tribu vivait surtout de la chasse et de l'agriculture, poursuivant le sanglier et les fauves, élevant des troupeaux et cultivant la terre. Mais elle ne pouvait se passer complètement du commerce : aussi, pour ses transactions entra-t-elle de bonne heure en relations avec les grecs de Marseille.

« Marseille, dit Hippolyte Bazin, n'était pas éloignée de plus de vingt-cinq lieues, et les comptoirs marseillais *d'Heraclea* (Saint-Gilles), et *d'Ugernum* (Beaucaire) étaient presque aux portes de Nîmes. Aussi, ne faut-il pas s'étonner de retrouver dans l'archéologie nîmoise quelques traces de l'influence hellénique. Elle se manifeste

1. E. Pothier, *Sépultures préromaines trouvées dans les environs de Nîmes*, 1890.

2. Pour l'histoire des origines de Nîmes, consulter Edm. Barry, *Nemausus Arecomicorum*, 1872, et parmi les auteurs anciens Ptolémée, *Géographie*, livre II, chap. IX; Polybe, livre III; Tite-Live, livre XXI; Strabon, *Géographie*, livre IV; Pomponius Méla, *De Sita orbis*, livre II, chap. V; Festus Avienus, *Ora maritima*.

Digitized by Google

d'abord dans les plus anciennes monnaies des Volques, au type grec des Dioscures, avec légende grecque ; M. Mommsen a démontré que leur poids relatif est établi d'après le système des grecs. N'est-ce pas de même l'alphabet grec que nous rencontrons sur les inscriptions celtiques de la Gaule méridionale ? Leur interprétation a donné lieu à des discussions nombreuses : les uns y voient un des rares spécimens de la langue de nos pères ; c'est pour les autres un grec corrompu au contact de la langue celtique. Quoi qu'il en soit, elles nous apportent la preuve manifeste du rayonnement de l'hellénisme dans le pays.

« On a trouvé il y a quelques années, dans le sol de Nîmes une tête colossale de femme diadémée qui ne serait autre que la représentation de Marseille, ainsi qu'un bas-relief du IIIe siècle avant J.-C. en marbre également, où est figurée une scène d'adoration. La pureté du dessin et la netteté de l'exécution ne permettent pas de considérer ces objets comme les produits d'un art local, affiné au contact des Grecs ; ils nous apportent du moins la preuve qu'il existait des relations entre la ville celtique et la ville grecque. »

C'est donc sous l'influence de Marseille que la cité de *Volcæ Arecomici* commença à se civiliser. Rome allait compléter l'œuvre entreprise par les fils de Phocée. La rencontre des autochtones Volques et de leurs futurs maîtres ne pouvait pas s'accomplir pacifiquement. On peut dire toutefois que la conquête se fit avec un minimum d'hostilité et de misères.

En 122 av. J.-C., le premier choc se produisait après les campagnes victorieuses de Domitius et de Fabius contre les Allobroges et les Arvernes.

Les Romains se battirent avec les Volques pour

Digitized by Google

assurer la libre circulation entre l'Italie et la Péninsule Ibérique, car il s'agissait de pouvoir transporter des troupes en Espagne avec toute la rapidité et la sécurité désirables. Dès 121 av. J.-C., les armées romaines occupèrent Nîmes et tout le pays environnant. En 77, les anciens Arécomiques devenus les sujets de Rome, prirent parti pour Sertorius, sur les conseils de Lépide. Pour les punir de cette adhésion, Pompée après sa victoire, donna le territoire des Volques aux Marseillais qui le conservèrent jusqu'en 46 av. J.-C.

Jules César commença la colonisation de la Narbonnaise : Arles reçut les soldats de la 51e légion ; Narbonne ceux de la 11e ; Orange, Béziers et Fréjus, les vétérans des 11e, 7 et 8e légions. Après la bataille d'Actium, Auguste donna une partie du territoire Arécomique aux grecs égyptiens qui étaient parmi ces troupes auxiliaires.

« Dans leur nouvelle patrie, ces grecs d'Égypte ne se trouvaient pas trop dépaysés ; le soleil de Nîmes a souvent l'ardeur torride de celui de l'Orient et, à l'est du territoire, le Rhône qui, aux jours de crues, coulait alors en liberté hors de ses rives, rappelait les inondations du Nil. Quant aux Arécomiques, en cédant aux nouveaux venus une part de leurs domaines, ils gagnaient par compensation les privilèges attachés à la possession du *droit latin*[1].

1. Voir les travaux de M. G. Maurin sur *l'Administration de la colonie nimoise à l'époque gallo-romaine*, 1885, et de M. Hippolyte Bazin sur *Nîmes gallo-romain*. Pour l'histoire de Nîmes, ceux de nos lecteurs qui désireraient faire une étude approfondie doivent consulter les ouvrages suivants : *Histoire générale du Languedoc* de Dom Vaissette (édition Privat) ; *l'Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes*, par Léon Ménard, publiée en 1750-

Digitized by Google

Telle est l'origine de la colonisation de Nîmes, telle est la raison pour laquelle les as frappés à Nîmes portent, d'un côté, les têtes adossées d'Auguste et d'Agrippa, l'amiral de la flotte d'Actium, et de l'autre, le palmier d'Égypte et le crocodile du Nil. »

Auguste montra une particulière prédilection pour la cité de Nîmes. Il lui donna son enceinte imposante de remparts et ses portes monumentales, honora d'hommages pieux le Dieu Nemausus qui, touché par de telles attentions, changea son nom en celui de Nemausus-Augustus. Agrippa, gendre d'Auguste, y fit construire l'édifice connu sous le nom de Temple de Diane, des bains publics et, si l'on en croit la tradition, l'aqueduc (*Pont du Gard*) qui amenait à Nîmes les eaux d'Eure et d'Airan.

Agrippa reçut le titre de *Curator perpetuus aquarum* et il semble bien que, pour Nîmes, il se soit acquitté avec un soin particulier et comme avec une préférence marquée des obligations de cette fonction.

Caïus César, petit-fils d'Auguste, devint le patron de la *Colonia Augusta Nemausensis* et y établit un *xyste*[1] à ses frais.

Au début de l'ère chrétienne, la colonie de Nîmes,

1787 et rééditée en 1874-1876, 7 vol. in-8°; l'*Histoire et description de Nimes*, par Désiré Nisard, 1842, in-8°. Citons aussi, pour mémoire, les travaux de Poldo d'Albenas, de J. de Granverol, de La Ferrière, de Valette de Travessac, de Maucomble, de Bonafous, etc..., et surtout la collection de l'excellente revue *Nemausa*.

1. On appelait « xyste », chez les Romains, une terrasse découverte pratiquée au-dessus de la colonnade ornant la façade d'une villa; c'est là que l'on venait prendre l'air et causer, que l'on discu-

Digitized by Google

dédia un temple aux Princes de la jeunesse Caïus et Lucius César, fils adoptifs de l'empereur Auguste; ce monument est la Maison Carrée. Dès cette époque de nombreux habitants de Nîmes allaient chercher fortune à Rome : nous en trouvons plusieurs parmi les chevaliers et les sénateurs : le plus célèbre est Domitius Afer. Nîmes fut toujours fidèle aux successeurs d'Auguste et leur témoigna sa reconnaissance de façon éclatante. Elle vota des statues à Tibère et à Trajan. Adrien s'arrêta à Nîmes à son retour de Grande-Bretagne, et y apprit la mort de l'impératrice Plotine, épouse de Trajan, qui avait été pour lui une précieuse bienfaitrice; il lui éleva une basilique. Mais la mémoire d'Antonin le Pieux demeure particulièrement populaire, et justement populaire. Le grand-père paternel de cet empereur était le Nîmois Titus Aurelius Fulvus. Antonin considéra Nîmes comme sa seconde patrie et la combla de bienfaits[1]. On suppose quelle devint à ce moment la capitale de la province, car sur les bornes de la voie Domitienne les distances comptées jusqu'alors, en prenant Narbonne comme point initial, commencent sous ce règne à être comptées à partir de Nîmes[2]. Ce fait prouve en tous cas que Nîmes était devenue la ville principale de la province.

Au IIIe siècle, c'était en effet une des plus riches et

tait de questions philosophiques comme faisait Cicéron sur le *xyste* qu'il avait fait établir à sa maison de Tusculum.

1. Nous parlerons plus longuement d'Antonin le Pieux dans le chapitre consacré aux gloires nimoises.

2. Mémoire de M. A. Aures sur les *Bornes milliaires du département du Gard, Nîmes, Catélan,* 1877.

Digitized by Google

des plus artistiques villes de la Gaule, avec son enceinte de murailles, flanquées de quatre-vingt-dix tours, ses temples, ses bains, et déjà sans doute son Amphithéâtre ; elle demeurait en outre célèbre pour sa dévotion et ses fêtes religieuses. Nous avons noté que le culte celtique de Nemausus y fut particulièrement en honneur et avait fait attribuer à la ville son nom de *Colonia Nemausensis* :

« Les Romains, a-t-on dit avec raison, avaient l'habitude de ne pas violenter les croyances des peuples soumis, du moment qu'elles ne constituaient aucun danger pour l'Etat, et Auguste eut l'idée de génie de faire servir dans chaque pays les dieux indigènes à la propagation de son influence : non seulement il laissait toute liberté à l'exercice du culte des différents dieux, mais il les admettait à titre de Lares dans le panthéon romain, à la seule condition que son propre nom leur serait associé : Nemausus devint ainsi *Nemausus-Augustus*. Mais ce n'était pas assez encore : Nîmes était un lieu de pèlerinage vénéré, où l'on affluait de tous les points du territoire Arécomique. Afin de conquérir les cœurs de ces populations, l'empereur manifesta publiquement sa dévotion envers leur divinité préférée. Telle est la raison pour laquelle il éleva aux abords de la source de Nemausus, de somptueuses constructions excitant ainsi dans l'âme des Volques des sentiments de pieuse reconnaissance. »

N'est-ce point pousser très loin l'art de coloniser et avions-nous tort d'indiquer, dans notre introduction, que nos coloniaux ne sauraient mieux faire qu'en s'inspirant de ces excellents exemples ?

Le développement de la religion païenne rendit

Digitized by Google

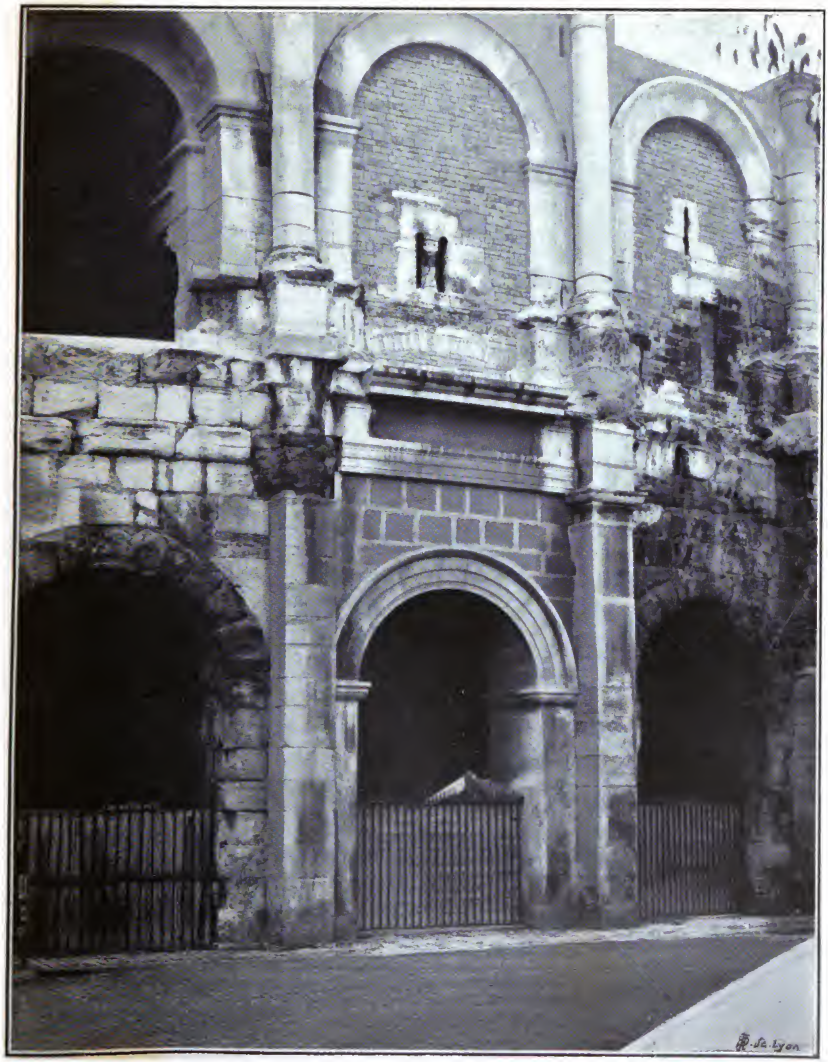
difficile l'introduction du christianisme dans ce territoire.

On connaît un saint Moneste, né à Nîmes, converti au christianisme par saint Saturnin, et qui mourut à Navare[1], mais ce saint ne prêcha pas la religion nouvelle dans sa ville natale. C'est seulement vers la fin du IIIe siècle que saint Bausile ou Baudile, essaya ouvertement cette œuvre d'évangélisation. Sans doute, il y avait déjà quelques chrétiens dans Nîmes, mais ils s'y trouvaient en infime minorité. Les hagiographes nous apprennent que cette ville « renfermait encore à l'époque où le bienheureux saint Baudile mérita la couronne du martyre, une grande quantité d'hommes imbus de l'erreur et de la superstition des Gentils[2] ». Cet obstacle n'arrêta pas le saint Nîmois, il voulut même s'opposer à la célébration d'une fête païenne, et fut martyrisé près de la colline des Moulins à vent. La légende veut que la tête du saint, ayant rebondi trois fois sur le sol, trois sources se mirent à jaillir. On attribua longtemps un pouvoir miraculeux à l'eau des sources de saint Baudile, et l'on y venait en pèlerinage. Mais l'évangélisation fut lente. Les inscriptions chrétiennes, découvertes à Nîmes, sont postérieures au Ve siècle. L'antique Nemausus a donc résisté plusieurs centaines d'années à la foi nouvelle ; lorsque son triomphe devint inévitable, le dieu des Fontaines, dut fuir dans quelque caverne du Gard, loin de ses

1. Bollandistes : *Acta sanctorum*, 16 février, pp. 860 et suiv.

2. *Acta martyrii Baudilii*. Bollandistes, 20 mai ; et Grégoire de Tours, *de Gloria Martyrum*, chap. LXXXVIII.

Digitized by Google



Restes de l'ancien bourg des Arènes. — *Fenêtre romane de la chapelle de Saint-Martin des Arènes.*

Digitized by Google

Digitized by Google

autels abandonnés, et depuis on ne l'a plus revu[1].

Le christianisme était assez florissant à Nîmes vers la fin du IVe siècle, puisqu'on y tint, à très peu d'intervalle, deux conciles, en 385 et 393[2], et la ville se trouvait alors dans un merveilleux état de prospérité. Les invasions des barbares allaient mettre fin à cet âge d'or.

En 407, Crocus, roi des Vandales, s'empare de Nîmes, fait mettre à mort les principaux habitants, parmi lesquels l'évêque saint Félix, et bouleverse la ville. Il semble que les Vandales aient voulu frapper Rome elle-même dans les monuments de Nîmes. C'est ce premier ouragan dévastateur qui a saccagé les anciens bains romains, les monuments des empereurs et la plupart des édifices religieux, élevés sous le règne d'Auguste et des Antonins. Les Visigoths vinrent ensuite et, durant le Ve siècle, furent à deux reprises les maîtres de la ville.

Au milieu de ces guerres atroces, il est curieux de voir se perpétuer le goût de l'étude, le culte des lettres et des arts. Nous savons, en effet, que Tonnance Ferréol, préfet des Gaules, qui résidait à Nîmes vers 450, possédait deux magnifiques maisons de campagne, celle de *Trévidon* sur la droite du Tarn, et celle de *Prussianum* au bord du Gardon. Il avait une bibliothèque

1. Pour l'histoire religieuse de Nîmes, consulter Léon Ménard, *Histoire des évêques de Nîmes*, 1737, 2 vol. in-8°. Germain, *Histoire de l'église de Nîmes, depuis ses origines jusqu'à l'apparition du protestantisme*, 1838-1840, 2 vol. in-8°. Abbé Goiffon. *Dict. topogr. statist. et histor. du diocèse de Nîmes*. 1881. in 8°.

2. Il y a eu six conciles à Nîmes. Ils se sont tenus aux dates suivantes, 385, 393, 1096, 1284, 1302, 1364, cf. *Gallia Christiana, Collections spéciales des Conciles, Histoire générale du Languedoc.*

Digitized by Google

très riche que Sidoine Apollinaire, parent de Tonnance Ferréol, a décrite en détails.

Cependant la ville eut beaucoup à souffrir des sièges successifs et des impitoyables représailles qui suivaient chaque victoire. On ne sait par quel miracle la Maison Carrée a échappé à la dévastation. L'Amphithéâtre resta debout parce qu'on l'utilisa comme forteresse, en le flanquant de deux tours et en l'entourant d'un large fossé. Les autres monuments furent renversés ou tout au moins mutilés.

Les Sarrasins enlevèrent Nîmes aux Visigoths mais ils en furent eux-mêmes chassés par Charles Martel. Il faut savoir gré au chef des Francs, d'avoir délivré la Gaule de l'invasion musulmane ; son passage laissa cependant à Nîmes des traces fâcheuses. « Charles Martel, écrit Ménard, porta partout le désordre et la désolation. Il fit raser les murs et brûler les faubourgs de Béziers, ainsi que ceux d'Agde. La ville de Nîmes ne fut pas épargnée ; mais il y fit moins de ravages : il en fit seulement brûler les portes et abattre une partie des murs, et comme l'Amphithéâtre servait encore alors de forteresse, il y fit mettre le feu, pour en ôter l'usage aux Sarrasins et aux habitants du pays. Ce vaste et solide édifice résista pourtant aux flammes, et il n'en fut presque point endommagé. »

Nîmes appartint alors aux terres soumises aux Francs et fut plus tard comprise dans le royaume d'Aquitaine.

Sous les Carolingiens, des comtes et vicomtes particuliers la gouvernèrent.

Le Vicomté de Nîmes, devenu déjà héréditaire

Digitized by Google

depuis quelque temps, était possédé au milieu du xe siècle par Bernard, fils d'Aton Ier, et de Diafronisse, qui avait épousé la vicomtesse Gauze ou Gauciane, héritière sans doute de Bernard Ier.

Ce Bernard II (vers 956) transmit le vicomté à ses descendants, qui prirent dans la suite le surnom de Trencavel. Ils exercèrent pendant la durée de leur gouvernement un pouvoir presque absolu. Leur vicomté était cependant soumis à la suzeraineté des comtes de Toulouse.

C'est à partir de cette époque seulement que l'on peut suivre l'histoire d'une façon à peu près sûre ; et voici la liste de ces vicomtes :

Bernard II (vers 956) ; Aton II (vers 1010, meurt en 1032) ; Bernard Aton III (vers 1027) ; Bernard Aton IV (1084) ; Raymond Bernard (vers 1092) ; Bernard Aton V (1130) ; Bernard Aton VI (1159).

Aton II fut assassiné par Géraud en 1032. Son successeur *Bernard Aton III* était le frère de Frotaire II, évêque de Nîmes. Sous le règne de Bernard Aton IV, en 1095, le pape Urbain V vint présider un concile auquel prirent part sept cardinaux, dix archevêques et quatre-vingt-dix évêques et abbés, parmi lesquels se trouvait Richard, abbé de Saint-Victor de Marseille. C'est à cette occasion qu'eut lieu la consécration solennelle de la cathédrale, qui venait d'être presque complètement rebâtie. *Bernard Aton IV* part pour la croisade en 1101. Avant de quitter Nîmes, il fait prêter serment par les chevaliers des Arènes de conserver cette forteresse à leur vicomte et à Cécile de Provence, sa femme. Durant cette Croisade, Bernard Aton IV

Digitized by Google

donne la moitié de la ville de Giblet en Phénicie (entre Tripoli et Béryte) à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille. Ce vicomte meurt à Nîmes en 1130, laissant quatre filles et trois fils. Il lègue à son fils aîné Roger les villes de Carcassonne, Rasez et Albi ; à Raymond Trencavel les villes de Béziers et d'Agde. Le plus jeune fils, Bernard Aton reçoit la ville de Nîmes, et devient vicomte sous le titre de *Bernard Aton V*. Il meurt en 1159. Quelques chevaliers refusent de reconnaître pour vicomte le fils posthume de Bernard Aton V, que sa mère, Guillemette, fille aînée de Guillaume VI, de Montpellier, a mis au monde quelques mois après la mort de son mari. L'énergie de Guillemette l'emporte cependant sur ces velléités d'insoumission. Elle fait prêter serment en 1163 et en 1166, aux chevaliers des Arènes de rester fidèles à Raymond V, comte de Toulouse qui se constitue le protecteur du jeune vicomte *Bernard Aton VI*. Bernard Aton VI montre toute sa vie une très grande faiblesse. En 1179, il cède la ville de Nîmes à Alphonse II d'Aragon, allié de Raymond-Bérenger III, comte de Provence. En 1185, faisant tout à fait volte-face, il cède le vicomté de Nîmes à Raymond V, comte de Toulouse. Enfin le 3 mai 1214, il fait une donation entre vifs qui remet Nîmes et Agde à l'envahisseur Simon de Montfort.

C'est la fin du Vicomté de Nîmes, dont l'indépendance ne réside plus que dans l'institution municipale du « Consulat ».

Nous venons de parler des « chevaliers du château des Arènes », *milites castri arenarum*, qui constituaient au sein de la population de Nîmes une curieuse no-

Digitized by Google

blesse, et avaient fait serment de défendre l'amphithéâtre contre tout envahisseur.

Cette aristocratie militaire occupait des maisons construites à l'intérieur des Arènes, et considérait avec quelque mépris les vulgaires bourgeois dont les demeures ou les boutiques se trouvaient dans le reste de la ville.

Cet antagonisme du bourg des Arènes et des quartiers commerçants se fait sentir bien des fois dans les élections du *consulat*, qui constitue une sorte de conseil municipal de Nîmes, librement élu par la population. Mais il faut dire que si les chevaliers montraient quelque morgue à l'égard des bourgeois, il y eut cependant toujours union parfaite entre tous les habitants de la ville, quand il s'agissait de lutter pour la défense de leurs libertés et de leurs privilèges, et notamment toutes les fois qu'il fallut défendre l'institution du consulat.

A la fin du XIIe siècle, la ville commence à se relever de ses ruines, mais elle n'occupe encore que le tiers de l'emplacement où s'étendait la Nîmes gallo-romaine. Le comte Raymond V, sûr de la fidélité des habitants, leur permit en 1194 de rétablir les fortifications. Il semblait que l'on fût à l'aurore d'une splendide renaissance. Hélas! les épreuves de Nimes n'étaient pas encore terminées. Aux ravages exercés tour à tour par les Francs, les Visigoths, les Sarrasins, succèdent les fureurs des guerres religieuses: la croisade contre les Albigeois va répandre le deuil dans tout le Midi[1].

1. Pour l'étude de la croisade des Albigeois nous tenons à signaler

Digitized by Google

Antonin Perbosc a chanté dans un *sirvente* de belle allure, les détresses de cette guerre :

« C'est au temps de la Pentecôte, où fleurit le bourgeon. La vigne se couvre de rameaux et dans les brises tièdes les bourdonniers du Nord, buveurs de cervoise, sentent errer, au-dessus des campagnes pleines d'enchantement, le parfum enivrant de la fleur du raisin.

« Sous le ciel, épouvanté par cette affreuse guerre, la bonne ville d'Oc s'épanouit sur le terroir comme un rire d'orgueil sur les lèvres d'un lutteur; elle semble dire : *C'est mon vin qui fait la mâle ardeur qu'ont sur les champs de bataille les hommes de Toulouse, ô Montfort!*

« Dans la plaine immense et horrible à voir, celui que le Midi nommait le Loup a lâché tous ses aventuriers, en leur disant : « Arrachez, brûlez de vos mains les ceps sans en épargner un seul, et que le soleil voit leurs racines se dessécher sur le sol hérétique. — Et Folquet a dit : Comte, cette race, ainsi, par le fer et par le feu, il faut que nous l'arrachions complètement du pays, pour faire nouvelles souches ?

« O vin languedocien ! de longtemps sur les bouches la joie ne reviendra éclore. Quand ressuscitera ton alerte chanson, en elle bruiront les clameurs des mêlées; les lueurs s'élevant des cités incendiées en éclairs de sang dans tes gouttes luiront et les rêves des aïeux éternellement y palpiteront ! »

Raymond VI favorisa ouvertement les Albigeois et fut excommunié par le pape. La ville de Nîmes le

la thèse de Georges Guibal, le regretté professeur d'histoire de l'Université d'Aix-Marseille, sur le *Poème de la croisade*, et le savant ouvrage de M. Luchaire sur *Innocent III et la Croisade des Albigeois*.

Digitized by Google

suivit dans cette lutte en même temps que Béziers, Carcassonne, Albi, Toulouse et toutes les vaillantes cités du Midi (1207). Un instant Simon de Montfort fut maître de Nîmes, et constatant l'ardeur du patriotisme local, il eut soin d'accorder une charte libérale aux habitants (1216). Dès la mort de Simon (1218), Nîmes obtint du comte de Toulouse la confirmation de ses privilèges et lutta contre les envahisseurs du Nord. Le pape Honoré III menaça en vain les Nîmois de les priver de leur siège épiscopal : Nîmes ne se soumit aux rois de France qu'à la dernière extrémité, après la campagne victorieuse de Louis VIII.

Sous le règne de Louis IX et pendant la tutelle de Blanche de Castille, la guerre des Albigeois fut définitivement terminée par les traités de Meaux et de Paris. Le comte Raymond VII abandonna le Comtat Venaissin au Pape ; Nîmes, avec les villes de Narbonne et de Béziers, fut cédée au roi de France.

Nous n'avons pas besoin de rappeler le long poème de la *Croisade* du troubadour Guillaume de la Tudela. A notre époque, une voix inspirée a réveillé les échos de ces luttes glorieuses, la félibresse Philadelphe de Gerde a trouvé des accents sublimes pour protester contre l'oubli :

« Chaque âme a sa mission ici-bas; la mienne est de me souvenir. Et c'est pourquoi je pars en guerre avec fureur contre l'oubli.

« Chantez, vous autres, si c'est votre tâche, ô Frères : chantez, si tel est votre désir. Mais moi, que le souvenir hante, le cœur soucieux, je pleure le passé.

« Et c'est pourquoi, là où je passe, je vais tout fouillant

Digitized by Google

et réveillant. Mais hélas ! en tous lieux je ne lève du sol que sang et deuil.

« Car les pirates de l'époque sombre en semèrent tant chez nous, jadis, que la terre en est encore rouge et le ciel obscurci.

« Chantez vous autres le temps de gloire, le joli temps d'amour et de joie; moi je réserve la mémoire aux désastres des temps noirs.

« Mais hélas ! avec les châteaux en ruines et les plaines dévastées, je suis seule à rêver de la revanche à laquelle nous avons droit depuis Muret :

« Muret ! Muret ! Qui oserait y songer?

« En sept cents ans il s'en passe tant ! — Il ne s'est passé qu'une chose : un licol à notre cou !

« Et tête basse, épaules souples, nous autrefois si superbes, l'œil éteint, nous regardons les hiboux et les éperviers se repaitre de notre pays.

« Croyances, usages et biens et langage, notre renommée et jusqu'à notre nom, tout cela y a passé, — qu'on se souvienne : — et le peu qui nous reste y passera :

« Chaque âme a sa mission ici-bas; la mienne est de me souvenir et c'est pourquoi je pars en guerre, avec fureur, contre l'oubli. »

On sait qu'au chapitre premier de *Calendau*, Mistral évoque en une strophe énergique la lutte du Midi contre les «barons picards allemands et bourguignons». Dans une note le poète dit nettement son avis sur cette prétendue guerre religieuse :

« Quoique la croisade commandée par Simon de Montfort ne fut dirigée ostensiblement que contre les hérétiques du Midi et plus tard contre le Comte de Toulouse, les villes libres de Provence comprirent admirablement que, sous le

Digitized by Google

prétexte religieux, se cachait un antagonisme de race, et quoique très catholiques, elles prirent hardiment parti contre les croisés.

« Bien que les historiens français condamnent généralement notre cause — quand nous lisons dans les chroniques provençales, le récit douloureux de cette guerre inique, nos contrées dévastées, nos villes saccagées, le peuple massacré dans les églises, la brillante noblesse du pays, l'excellent Comte de Toulouse dépouillé, humilié et, d'autre part, la valeureuse résistance de nos pères aux cris enthousiastes de : *Tolosa ! Marselha ! Avinhon ! Provensa !* il nous est impossible de ne pas être ému dans notre sang et de ne pas redire avec Lucain : *Victrix causa Diis placuit sed victa Catoni* ».

Si ces cris de patriotisme méridional paraissent trop violents, on pourra se rapporter à l'ouvrage de M. Luchaire, qui établit toutes les responsabilités engagées dans cette guerre civile et le véritable rôle joué par le pape Innocent III. M. Luchaire regrette d'ailleurs, autant que nos poètes, les désastres que cette croisade attira sur le Midi.

Entre temps, la ville de Nîmes avait fait un traité avec la République d'Arles. Le 11 août 1213, « Arnaud, évêque de Nîmes et Michel de Moriez, archevêque d'Arles, accompagnés des Consuls et de la principale noblesse de leurs villes se rendirent à Bellegarde, bourg situé à moitié chemin des deux villes. Là, étant tous assemblés dans des jardins, près du château de ce lieu, il fut passé un traité d'alliance entre les villes d'Arles et de Nîmes, par lequel il fut convenu entre les habitants de l'une et de l'autre et de leur district, tant che-

Digitized by Google

valiers que bourgeois, de maintenir la paix, de faire observer la justice, de vivre dans une amitié et une union étroites et de se prêter secours contre ceux qui entreprendraient d'attaquer leurs personnes, leurs biens, leurs droits et leur liberté. Il fut aussi convenu de n'exiger des habitants de l'une et de l'autre ville aucune sorte de dépens, soit pour les juges, soit pour les frais qui se feraient en leurs cours, lorsqu'ils auraient des procès dans les tribunaux d'Arles ou de Nîmes[1] ».

Saint Louis passa à Nîmes en 1248 et s'y arrêta de nouveau à son retour de la croisade en 1254. Par une charte, il défendit à tous ses baillis d'empêcher la libre circulation du vin, du blé et en général de toutes les denrées, sauf le cas d'extrême nécessité ; il rétablit en outre le consulat dans sa forme ancienne[2]. Saint Louis revint à Nîmes en 1270 et fit toujours preuve d'une grande bienveillance pour cette ville.

Philippe le Hardi entretint avec elle de moins bons rapports. La lutte s'engagea entre le Roi et les Consuls de Nîmes (1278) à propos de l'aplanissement des fossés qui avaient été creusés autour des Arènes. Il ne déplaisait point aux habitants de conserver à cet édifice son

1. Ménard, *Histoire de Nîmes* (Réédition de 1874-1876. t. I, pp. 241 et 242.

Pour la commodité de nos lecteurs nous donnons ici l'indication des volumes de l'*Histoire de Nîmes* par Ménard (réédition de 1874-1876), auxquels ils peuvent se référer pour chacune des périodes : t. I, des origines à 1312. — t. II, 1313-1377. — t. III, 1378-1481. — t. IV 1482-1565. — t. V, 1566-1635. — t. VI, 1636-1755. — t. VII, études complémentaires sur les monuments. Ceux curieux de l'histoire nimoise liront avec intérêt cet ouvrage, complété d'ailleurs et corrigé sur bien des points.

2. Cf. *Histoire du Languedoc.*

Digitized by Google

air de forteresse. Les consuls furent d'ailleurs obligés de céder aux ordres royaux.

Philippe le Bel, le bourreau des Templiers, passa à Nîmes en 1285, et le pape Clément V en 1309.

Sous le règne du malheureux Charles VI, Nîmes fut prise par le duc de Bourgogne, mais le dauphin, devenu plus tard Charles VII, la reprit en 1420. François Ier, après l'avoir visitée, y fonda un collège et fit entreprendre des fouilles fructueuses sur l'emplacement des anciens édifices. On découvrit de nombreux as romains et François Ier, conféra à Nîmes, pour armoiries, le crocodile et le palmier occupant le revers de ces as, dont l'avers représentait des figures d'Auguste et d'Agrippa. Pendant son séjour, on le conduisit à la grotte Sartanette, près du Pont du Gard. Henri IV fit plus tard la même excursion.

Cette visite royale eut d'heureux effets pour la ville de Nîmes. A la fin du XIVe siècle, devenue à peu près déserte, elle n'abritait plus que quelques centaines d'habitants. Au XVIe siècle, grâce aux travaux dont nous venons de parler, réapparaissent les monuments de la ville antique et la ville moderne commence à se développer. Malheureusement, elle devait retomber dans les luttes religieuses et politiques, qui déjà lui avaient été si funestes.

En 1551, Maurice Sécenat, natif des Cévennes, et plusieurs religionnaires furent brûlés comme hérétiques. Pierre de Lavau qui, depuis quelques années, faisait à Nîmes de nombreuses conversions au protestantisme, fut pendu en 1555. Cependant ces prédications portaient leurs fruits. Guillaume Moget, venu de

Digitized by Google

Genève, put en 1559, fonder une première communauté protestante.[1] Les religionnaires sentaient croître leur nombre et leur force. Ils ne surent pas résister au désir cruel des représailles. Le 29 septembre 1567, jour de la Saint-Michel, ils firent un terrible massacre de catholiques, connu sous le nom de la *Michelade*. Grâce à l'énergie du gouverneur Guillaume de Villars, la Saint-Barthélémy n'amena pas à Nîmes, comme à Paris, des scènes sanglantes. Le 8 novembre 1578, un traité signé à Nîmes, mettait fin aux hostilités, qui, malgré la paix de Bergerac continuaient dans le Haut-Languedoc, le Comtat-Venaissin et la principauté d'Orange.

Nîmes se souleva contre Louis XIII en 1621, avec les villes du Bas-Languedoc : elle ne fit sa soumission qu'après la prise de la Rochelle (1629). C'était alors un centre important ; les États s'y réunirent en 1636. Sur les instances de l'évêques Cohon, le roi y établit, en 1638, un parlement auquel il donna pour ressort la plus grande partie du Languedoc; mais le parlement de Toulouse avait trop de prestige et d'influence pour laisser se développer ce dangereux rival.

Le consulat continuait son administration éclairée des intérêts de la ville. Voici une anecdocte significative, toute à l'honneur de ces magistrats municipaux, que nous signalons particulièrement à M. André Hallays.

« Les consuls, écrit Ménard, n'eurent pas moins de zèle pour la conservation des antiquités de la ville. Quelques

1. Cf. A. Borrel. *Histoire de l'église chrétienne réformée de Nîmes*. 1844. in 8°.

Digitized by Google

particuliers avaient entrepris de démollir pour leurs usages les restes des anciennes murailles. De ce nombre était Jean Guirandenc, le même à qui l'on avait permis de construire un jeu de mail, mais qui osait s'écarter de la condition expresse qu'on lui avait imposée de conserver la portion des murs antiques qui l'avoisinait.

« Ces entreprises réitérées obligèrent les consuls de convoquer le conseil de ville ordinaire, le lundi 13 de juillet de cette année 1643. Ils exposèrent à l'assemblée, par l'organe de Louis Trimond, premier consul, avec une véhémence qui fait l'éloge de leur bon goût, toute l'indignation qu'ils en avaient conçue : « A esté proposé, que les antiquitez dont cette ville se trouve décorée sont si considérables, et en une si haulte réputation que les nations les plus étrangères viennent des lieux les plus reculés pour les voir et les admirer ? Ce qui doit d'autant plus esmouvoir le cœur des habitans dudict Nimes, de les conserver religieuzement et empescher qu'elles ne soient ruynées, desmollies et ensevellies. Néantmoins, les dicts sieurs consuls ont esté advertis qu'il y a certains particuliers habitans de la dicte ville, entre autres le sieur Guirandenc, qui préférants leur interest particulier à celluy du publiq s'esmancipent de desmollier et ruyner les vestiges et marques des vielhes muralhes de l'ancien Nimes, qui ont esté depuis tant de siècles conservées par les habitans dudict Nîmes avec tant de soing, affin de servir de témoignage de la grandeur en laquelle l'ancienne ville de Nîmes a été lors qu'elle estoit en son entier. Ce qui ne doibt estre permis. Au contraire lesdictes marques et vestiges doibvent estre conservés pour fère que la postérité sache par ces marques ce que ceux des siècles passés ont voeu[1]. »

1. Archives de l'Hôtel de Ville. Registre du XVIIe siècle contenant les délibérations du conseil de ville.

Digitized by Google

« Tout le conseil entra dans les louables vues de ces magistrats municipaux. Il fut unanimement arrêté qu'ils s'opposeraient, au nom de la ville, aux démolitions de ce qui restait des anciennes murailles de Nîmes, contre tous les particuliers qui voudraient les entreprendre, qu'ils feraient contre eux toutes les poursuites nécessaires, devant les juges, pour les en empêcher, et pour les obliger à rétablir ce qu'ils pouvaient en avoir démoli... »

Malgré les luttes religieuses, malgré le départ de la colonie lombarde, qui depuis longtemps avait fait à Nîmes tout le grand commerce, la prospérité de la ville ne cessait de s'accroître. On y avait établi de riches manufactures de draps, de soieries et de velours. Malheureusement, la révocation de l'Édit de Nantes, arrêta pour un temps ce bel essor. Beaucoup de réformés Nîmois aimèrent mieux s'expatrier plutôt que d'abandonner leur foi, d'autres se réfugièrent dans les Cévennes, où ils se joignirent aux Camisards.

Louis XIV avait fait bâtir une citadelle pour maîtriser au besoin une révolte des Nîmois. Il envoya dans tout le Languedoc des « inspecteurs de missions » et parmi eux le célèbre abbé Du Chayla contre lequel se soulevèrent les protestants. Le 1er avril 1703 eut lieu le massacre de la Porte des Carmes, où périrent un grand nombre de réformés. Fléchier, rapportant l'événement dans une de ses lettres, parle du scandale causé par les fanatiques qui « avaient osé dans le le temps que nous chantions vêpres, chanter leurs psaumes et faire leur prêche ». En 1704, le chef des Camisards, Jean Cavalier fit sa soumission à Villars et l'entrevue eut lieu dans le jardin des Recollets. Tant

Digitized by Google

que les réformés n'eurent pas la liberté du culte, ils se réunirent pour leurs offices dans la Grotte des Fées.

A propos de cette grotte, il est intéressant de rappeler qu'un petit autel gallo-romain, trouvé à Nîmes et transporté au Musée d'Avignon, porte l'inscription suivante :

FATIS
G. POMPONIUS
V. S. L. M.

« Aux Fées, Caius Pomponius en accomplissement de son vœu[1] ». Les protestants eurent donc à se cacher jusqu'à la Révolution pour l'exercice de leur culte ; mais ces difficultés n'empêchèrent point leur vie religieuse ni les prédications de Jacques Saurin (1677-1730) et de Samuel Petit, qui tenta au XVIIe siècle la réunion des églises chrétiennes.

Malgré ces discordes, la ville de Nîmes continuait à se développer. On sait que le nîmois Traucat avait, dès 1564, implanté le mûrier dans le Midi de la France, et qu'il préconisa la culture de cet arbre par un petit livre dont Henri IV accepta la dédicace. C'est un ouvrier de Nîmes, nommé Cuvillier, qui, le premier, introduisit dans son pays le métier à bas. L'industrie amena la richesse ; la Révolution même n'arrêta pas son activité et la ville fut plus troublée peut-être en 1815 qu'en 1793. On massacra alors des soldats et de nombreux bonapartistes : plus royalistes que le roi, certains

1. Otto-Hirschfeld, *Inscriptiones Galliæ Narbonensis latinæ*. Berlin, 1888, n°. 3046.

Digitized by Google

Nîmois déchaînèrent dans leur ville la honteuse Terreur Blanche [1]; le procureur général Cavallier essaya courageusement de s'opposer à ces brutales exécutions, et y perdit sa place. Des femmes même, les deux sœurs Aurès, par exemple, furent arrachées à leur maison et égorgées. On ne se contenta pas d'assassiner des adversaires politiques, on détruisit leurs demeures; la maison de Souquet fut rasée, celle de Mourgues incendiée, celle de Noguier, officier en retraite, réduite en ruines. Le Duc d'Angoulême dut venir en personne à Nîmes pour réprimer de telles atrocités. Détournons notre pensée de ces pénibles événements et entrons dans le domaine paisible de l'art.

1. Pour l'histoire de la Terreur blanche, consulter les remarquables ouvrages de M. Ernest Daudet qui sait allier l'érudition scrupuleuse de l'historien avec le talent du romancier.

Digitized by Google

Digitized by Google

Temple de Diane, d'après une ancienne estampe.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LES REMPARTS. — LA TOUR MAGNE. — LE SERVICE DES EAUX. — LE PONT DU GARD. — LA FONTAINE. — LE TEMPLE DE DIANE

Nous avons déjà indiqué comment Auguste entoura la ville de solides remparts. On lit sur une inscription placée au-dessus de la porte d'Auguste : IMP. CÆSAR DIV. F. AUGUSTUS COS. X TRIB POTEST VIII PORTAS MUROSQUE COL. DAT.

« *L'Empereur César Auguste, fils du divin Jules, consul pour la dixième fois, tribun du peuple pour la huitième fois, fait don de portes et de murs à la colonie* ».

Tel est l'état civil des remparts de Nîmes ; ils remontent en grande partie à l'an 15 av. J.-C. [1].

Cette magnifique enceinte n'a malheureusement pas été complètement respectée. Charles Martel, nous l'avons vu, y porta le fer et le feu ; il fit abattre toute la partie qui défendait les hauteurs de la ville, et, longtemps ne subsista, comme remparts, qu'une ligne de

1. Cf. Aug. Pelet, *Essai sur l'enceinte romaine de Nîmes*. 1861, in-8°.

Digitized by Google

murs du côté de la plaine. Raymond V laissa rebâtir les fortifications en 1194. Le duc de Rohan, général des religionnaires, les compléta beaucoup plus tard, en 1621. Mais l'année suivante, la paix ayant été conclue, ces ouvrages supplémentaires furent démolis. En 1625 on releva de nouveau ces fortifications pour les détruire encore une fois en 1629. L'enceinte fut cependant continuée en 1686, par ordre du roi, puis la ville, en s'agrandissant, perça peu à peu cette barrière. Les murs romains, enclos dans la ville moderne, ont souvent succombé à la nécessité d'un alignement ; ceux figurant plus au nord furent parfois mis à bas par les propriétaires de *mazets* nîmois, voulant élargir leurs jardins.

Il est possible cependant de retrouver les traces de cette ancienne couronne de remparts.

La *Colonia Nemausensis* méritait comme Rome le titre de *Ville au Sept Collines*. Bâtie sur un groupe de coteaux, elle s'étendait plus au nord que la ville actuelle[1]. Si l'on part de la Tour Magne, on peut avoir la direction des remparts en prenant les points de repère suivants : pied du Mont Cavalier, le Mont Auri, le Marché aux bestiaux (ancien emplacement du cirque), la Porte de France, les Arênes, la Porte d'Auguste, la cour occidentale de la Caserne d'infanterie, le quartier des Moulins à Vent, le col de la Croix de fer, la Porte

1. Cf. Germer-Durand, *Promenades d'un curieux dans Nîmes. Enceintes successives de la ville depuis les Romains jusqu'à nos jours*, Nîmes, Catalan, 1874. M. Germer-Durand a également publié le résultat de savantes recherches sous le titre de *Découvertes archéologiques faites à Nîmes et dans le Gard*.

Digitized by Google

Cancière, le chemin de la Planette et de nouveau la Tour Magne ; çà et là se présentent certains vides, mais la ligne générale de l'enceinte est néanmoins facile à suivre.

Les remparts étaient flanqués de nombreuses tours assez rapprochées dans la plaine, plus espacées au contraire sur les hauteurs, et dont l'écartement moyen atteignait 80 mètres environ.

Parmi ces ouvrages de défense, celui qui a été le mieux préservé est la Tour Magne. En dehors de son intérêt historique et archéologique, un jeu de mots célèbre a sauvé son nom de l'oubli : la *Tour Magne à Nîmes*... Magnanime !

Il y aurait un volume à écrire sur la légende de la Tour Magne. Cet édifice semble en effet avoir vivement intrigué l'imagination populaire. On lui a prêté une antiquité fabuleuse et d'étranges destinations. On a voulu par exemple que ce monument fut destiné à la garde du Trésor public. Les petites chambres qui y sont ménagées auraient servi à renfermer l'or, l'argent et le cuivre versés comme tributs par les 24 bourgs arécomiques, dont Nîmes était la Métropole. Cette idée, acceptée à diverses époques par des archéologues ou des littérateurs insuffisamment informés [1], a pris une forme populaire très curieuse. Comme sous le mausolée de Saint- Rémy, on supposait qu'il y avait, sous la Tour Magne, un trésor caché ; c'était encore une des nombreuses demeures de la Chèvre d'Or.

1. Cf. Jacques Deyron. *Les antiquités de la ville de Nimes*, 1655 (chap. IX, p. 46) et la *Description des antiquités de Nimes* par Fléchier.

Digitized by Google

A la fin du XVIe siècle, écrit M. Roger Peyre, « un jardinier nommé Traucat avait eu connaissance d'une prédiction du célèbre astronome provençal Michel Nostradamus, portant qu'un jardinier ferait fortune en découvrant un coq d'or caché dans la terre. Il crut que la Tour Magne cachait ce trésor et que le jardinier désigné par le destin pour cette trouvaille, c'était lui, Traucat. Il avait eu quelques relations avec Henri IV, ayant contribué dès 1564, sous Charles IX, à répandre la culture du mûrier en Provence, tentatives que le roi de Navarre, devenu roi de France, avait appréciées et encouragées. Traucat s'adressa donc à Henri IV et, après de nombreuses demandes, il obtint des lettres patentes, datées de Fontainebleau, 22 mai 1601, et lui accordant l'autorisation qu'il désirait. Mais ces lettres lui imposaient des conditions assez dures. Les fouilles seraient faites en présence du procureur du roi et de tel nombre de personnes que celui-ci jugerait convenable. Tous les frais seraient à la charge de Traucat et devraient être payés ou garantis d'avance. Si l'on trouvait le trésor, le tiers seulement lui appartiendrait et les deux autres tiers reviendraient à la couronne.

« L'aventureux et crédule jardinier ne trouva rien et n'eut d'autre compensation de ses dépenses que le privilège (chose qui sans doute le toucha peu) de voir son souvenir uni à celui d'un des monuments les plus connus de son pays ».

La curiosité de Traucat eut un résultat fâcheux ; les fouilles compromirent la solidité du monument, qui dut être consolidé intérieurement par un gros pilier en maçonnerie.

Digitized by Google

Dès le XVIe siècle, le professeur Nîmois Guillaume Bigot émettait l'hypothèse que la Tour Magne était un mausolée. De fait, des comparaisons ingénieuses avec des Mausolées orientaux permettaient cette opinion : la Tour Magne « plus rapprochée des formes élégantes de la Grèce, que de la majesté massive des monuments romains, correspondrait à la période où les Celtes nomades se trouvaient sous l'influence de Marseille ». Cette supposition n'exclut d'ailleurs pas l'idée que la Tour Magne était un ouvrage de défense et de vigie. S'élevant aujourd'hui à 28 mètres de hauteur, elle en avait primitivement une quarantaine. Elle est construite sur un point culminant, d'où l'on aperçoit non seulement la ville de Nîmes, mais un immense horizon borné à l'est par les Alpilles, la chaîne de Vaucluse, le Mont Ventoux ; au nord par les Cévennes ; à l'ouest par les montagnes de l'Hérault, laissant apercevoir le Pic Saint-Loup et même le Canigou ; au sud, tout au loin, par les remparts d'Aigues-Mortes. Il était difficile de trouver un meilleur point d'observation. En examinant les détails de la construction, on remarque que le passage de l'escalier est ménagé dans l'épaisseur de l'édifice, précaution inexplicable pour un simple mausolée.

Cette tour a reçu dans le cours des âges de nombreuses modifications. Aujourd'hui, on parvient à son sommet à l'aide d'un escalier à vis de 140 marches, construit à l'intérieur, en 1843, par l'architecte Questel. La plus importante transformation est d'avoir changé en heptagone irrégulier la base primitivement octogonale. Les fouilles ont démontré que la

Digitized by Google

tour est antérieure aux remparts romains ; elle fut enchâssée au premier siècle dans le système général de défense, et reçut, à sa base, une nouvelle ceinture de maçonnerie. L'ensemble devait être assez svelte et gracieux. « A deux endroits, les moellons smillés du parement sont séparés par une ligne de pierres de taille ; au-dessus de cette première assise, s'élèvent sur chacune des faces quatre pilastres doriques, surmontés eux-mêmes de quatre colonnes engagées du tiers. Le monument présente dans sa hauteur une série de retraits, son diamètre qui est de 15 m. 60 au niveau du premier cordon en pierre de taille, mesure 15 m. 20 au niveau du premier ordre et 14 m. 20 au niveau du second. Les formes légères et élégantes contrastent avec les lourdeurs habituelles de l'architecture romaine [1] ».

Après des considérations tirées du monument même et de son emplacement Hippolyte Bazin croit pouvoir conclure. « Avec l'humeur batailleuse de leurs tribus, il est naturel de penser que les habitants de la Source (Fontaine de Nîmes) ne devaient pas demeurer tranquilles possesseurs de ce domaine. Ils étaient entourés de pillards et leur bien-être relatif devait les exposer à des attaques incessantes. C'est la raison pour laquelle la nécessité d'un poste d'observation, sur le point le plus élevé du côteau, à l'endroit où est située la Tour Magne, s'imposait en quelque sorte, et si le temps eut complètement détruit ce monument, il eut fallut en supposer l'existence.

1. H. Bazin, *Nimes Gallo-Romain*, p. 36.

Digitized by Google

« Ainsi donc tout nous porte à attribuer la construction de la Tour Magne à l'époque où la civilisation hellénique brilla d'un assez vif éclat dans la vallée du Rhône. César éteindra ce rayonnement et fera régner dans la Province, grâce à une organisation de génie, les mœurs et les coutumes de l'Italie, l'art celto-grec de la Narbonnaise deviendra l'art celto-romain et l'élément indigène diminuera de plus en plus au point de disparaître complètement. La Tour Magne, témoignage presque unique d'une civilisation disparue, en a d'autant plus de valeur et mérite à un haut degré l'attention et le respect de ceux qui ont l'amour de nos antiquités nationales. »

Dix portes étaient ménagées dans les remparts. Nous avons aujourd'hui encore la Porte d'Auguste et la Porte de France. Celle d'Auguste (située près de la place des Carmes), aurait été construite, d'après son inscription, en l'année 739 de Rome (15 av. J.-C.). Entièrement bâtie en pierres de taille de Baruthel, « elle est formée de quatre portiques : deux grands pour le passage des voitures et deux autres, de moindre hauteur, séparés par des pilastres, qui soutiennent l'entablement. La Voie Domitienne, allant de Rome en Espagne, entrait dans la ville par cette porte ; elle se dirigeait vers le Forum (dont la Maison Carrée formait l'extrémité méridionale) et gagnait ensuite la Porte de France ». A la partie supérieure des grands arceaux est sculpté de chaque côté, l'avant-corps d'un taureau, les jambes repliées, comme s'il s'élançait au galop. Au-dessus des petites arcades, on voit une niche semi-circulaire sur son plan, ornée de chaque côté

Digitized by Google

d'un pilastre avec corniche du genre dorique. Lorsqu'en 1389, Charles VI visita le Languedoc, il donna l'ordre de construire à Nîmes un château fort, sur l'emplacement de la Porte Romaine. Les constructions antiques, servirent de supports aux fortifications nouvelles, et l'œuvre des Romains disparut complètement sous le placage de celle du XIVe siècle. Aussi, perdit-on le souvenir de la Porte d'Auguste et, lorsqu'en 1790, la démolition du château fut ordonnée, on détruisit sans précaution, comme sans scrupules, les assises supérieures du monument. Déjà l'attique et sa fameuse inscription étaient en partie enlevées, lorsque des citoyens intelligents intervinrent et on remit en place, avec tout le soin possible les pierres qui avaient été arrachées[1]. Cette porte constituait un redoutable ouvrage de défense, elle avait dans son ensemble une largeur de 39^m^,60 et les tours qui la flanquaient atteignaient 9^m^,50 de diamètre.

Près de l'Hôtel-Dieu, s'élevait la Porte de France, appelée autrefois plus justement la Porte d'Espagne.

Elle est malheureusement située dans une rue étroite et il faut chercher, parmi les maisons voisines, les bases des tours qui la défendaient. La voûte en plein cintre mesure 4^m^,12 de largeur et 6^m^,58 de hauteur sous clef. Elle est surmontée d'une attique ornée de quatre pilastres. Il est regrettable que l'enceinte de Nîmes ne soit point parvenue jusqu'à nous dans un

1. Nous empruntons la plupart des renseignements techniques au savant ouvrage d'Hippolyte Bazin sur *Nîmes gallo-romain*. Consulter aussi le curieux travail de Deyron, *Antiquités de Nîmes*, Grenoble, 1656.

Digitized by Google

Digitized by Google

Hubert Robert. — *Le Pont du Gard*, Musée du Louvre.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

meilleur état de conservation. Comme Aigues-Mortes et Avignon avec leurs remparts, elle aurait attiré l'admiration des artistes et des voyageurs. A la cité, qu'on a pu appeler, à l'instar de Rome, la Ville aux Sept Collines, il manque ce diadème de remparts.

Les Empereurs Romains ne se contentèrent pas de défendre solidement la ville de Nîmes, ils y amenèrent, selon leur habitude, des eaux abondantes et utilisèrent habilement l'antique source de Nemausus[1].

Ils allèrent chercher à 41 kilomètres les eaux de la source d'Eure (près d'Uzès) et y joignirent la source d'Airain. Les eaux d'Eure sont excellentes ; on lit sur une inscription latine gravée sur un bandeau de pierre, au-dessus d'un puits, dans la cour du château d'Uzès: «Sextius Pompéius surnommé Pandus, possesseur de ce fonds par héritage de mes ancêtres, j'ai élevé ce modeste temple aux Nymphes de cette Fontaine, dont j'ai bien souvent fait, dans ma vieillesse aussi bien que dans ma jeunesse, un salutaire usage[2]. »

On amena ces eaux par un canal, qui traverse la vallée du Gardon, sur le célèbre pont du Gard.

L'aqueduc fut construit par ordre d'Agrippa, gendre d'Auguste. « Dans les garrigues du Languedoc oriental le voyageur débouche et aperçoit des chênes verts au-dessus d'un torrent que franchissent trois rangées d'arcatures titaniques, bâties sans mortier, de

1. Cf. Aristide et Georges Dumont. *Les eaux de Nimes, de Paris et de Londres*. 1874. in-8°.

2. Allmer, *Revue épigraphique du Midi de la France*, t. I, p. 36.

Digitized by Google

blocs que ce climat sec a laissés neufs. C'est le Pont du Gard qui enthousiasma Jean Jacques. Dans ce paysage de malédiction il raconte ce qu'un peuple d'esclaves pouvait faire en quatre mois pour le caprice des despotes[1] ».

En cette circonstance, le caprice du despote fut bienfaisant et il nous a valu un des témoignages les plus grandioses de la force romaine. « En face du Pont du Gard, écrit Stendhal, l'âme est jetée dans un long et profond étonnement. C'est à peine si le Colisée à Rome, m'a plongé dans une rêverie aussi profonde... On n'y trouve aucune apparence de luxe et d'ornement : les Romains faisaient de ces choses étonnantes, non pour inspirer l'admiration mais simplement et quand elles étaient utiles...[2] »

L'aqueduc comprend trois rangs d'arches : le premier, formé de six arches, mesure $20^{m},12$ de hauteur et 171 mètres de largeur au niveau de la première cimaise ; le second a 11 arches avec $20^{m},2$ de hauteur et 269 mètres de largeur ; le troisième a 35 arches, avec $8^{m},53$ de hauteur et 269 mètres de largeur. Les énormes pierres de cet édifice ont été tirées d'une carrière voisine, que l'on rencontre à 500 mètres environ, en descendant le Gardon. Une inscription gravée sur la huitième arche du deuxième rang, permet de supposer

1. André Godard, *Les routes d'Arles*, p. 193.

2. Stendhal, *Mémoires d'un touriste* (notes datées de Nîmes le 2 août 1837). Stendhal ajoute plus loin : « Ce monument doit agir, ce me semble comme une musique sublime ; c'est un événement pour quelques cœurs d'élite ; les autres rêvent avec admiration à l'argent qu'il a dû coûter. »

Digitized by Google

que l'architecte du pont s'appelait Veranius. Mais l'imagination populaire a inventé une origine plus mystérieuse. Dans une revue nîmoise, M. Maruéjol raconte la curieuse légende du Pont du Gard[1] :

« On prétendait jadis qu'il avait été bâti par le diable en échange de la première âme qui le traverserait. Or, ce fut un lièvre qui le franchit le premier. Furieux d'avoir à se contenter d'une pareille âme, Satan pétrifia le pauvre animal contre une des arches du pont et les paysans ne manquent pas de montrer au visiteur, là-haut sous le voussoir d'un des arceaux, *le lièvre du Pont du Gard* ». En réalité ce prétendu lièvre est un emblème religieux que les Romains faisaient figurer sur un grand nombre de monuments[2].

La route départementale traverse le Gardon sur un pont construit au XVIIIe siècle, à côté de la première arche de l'aqueduc romain. Pour avoir une vue d'ensemble du Pont du Gard il faut descendre sur la rive Nord du Gardon. On s'explique alors l'enthousiasme des artistes en face de ce que Nisard appelait la « merveille du Languedoc ». J.-J. Rousseau écrivait en 1741 : « Je m'attendais à voir un monument digne des mains qui l'avaient construit. L'objet passa mon attente et ce fut la seule fois de ma vie. » Alexandre Dumas rapporte dans ses impressions de voyage que, sauf le temple de Sélinonte, il n'a jamais rien vu de plus beau que cette épopée de pierre.

1. Voir *Le Lièvre du Pont du Gard*, dans la Revue *Nemausa*, t. I, p. 65. Nîmes, Clavel, 1884.

2. Cf. En particulier les commentaires de Léon Ménard, dans le septième volume de son *Histoire de Nîmes*.

Digitized by Google

Parmi nos contemporains, le plus lyrique admirateur du Pont du Gard est certainement M. Roger Peyre :

« Quel remarquable exemple de l'union du beau et de l'utile ! Quelle habileté technique, et quelles admirables proportions dans la construction ! Quelle puissance dans ses arches inférieures, de vingt mètres de portée, dont les pierres simplement juxtaposées tiennent en place depuis vingt siècles. Quelle élégance dans les petites arcades, qui forment le couronnement ! »

Après ces exclamations, d'un élan tout méridional, l'éminent critique d'art fait remarquer avec raison combien l'édifice est en harmonie avec le paysage environnant. Et il brosse très joliment ce tableau :

« Là, comme partout en Provence le soleil est le grand peintre et il faut voir le Pont du Gard lorsque ses rayons resplendissent. Alors ils avivent la couleur rose de ces pierres taillées en les détachant sur le gris d'acier des rochers qui les appuient. Alors, glissant sur les eaux immobiles et profondes, ils marquent de reflets, tantôt verts, tantôt bleus, leur surface parsemée çà et là de taches noires, par l'image confuse des pierres et des arbres foncés du rivage et parfois par l'ombre d'un nuage isolé passant dans le ciel clair. Les aqueducs de la campagne romaine, les longues lignes d'arcades de *l'Aqua Claudia* même ne sauraient faire une telle impression. »

Les poètes ont également célébré ce roi des aqueducs. Théodore de Bèze le chanta en vers latins. Les félibres ont, eux aussi, écrit ses louanges. Théodore Aubanel et Paul Arène composèrent, sur

Digitized by Google

les bords du Gardon, une chanson intitulée : *Lou Pont dou Gard :*

De céu blu n'a plen si bàrri
Dre dins lou gourg dou Gardoun
Lou porto-aigo soulitari,
Lou viéi pont à l'abandoun.

« De ciel bleu il a plein ses arches, droit sur les gourgs du Gardon, l'aqueduc solitaire, le vieux pont à l'abandon.

« Sur le sommet qui s'écroule, je te mènerai par la main ; de soleils et de lunes, combien il en a vus le pont romain.

« Serre-toi sur mon épaule ; il est si agréable d'avoir peur ; là-bas rit l'eau verte et chantent les rossignols.

« Va doucement, mon bras te fait une ceinture ; fais-moi un baiser, personne ne nous voit. Dans le couchant, sur cette hauteur, nous sommes petits et nous sommes les rois.

« Sous les arcades dorées souffle le vent du vallon, laisse-moi, fou comme le vent, ébouriffer tes cheveux blonds.

« Le long du chemin de Saint-Jacques, il y a un vol d'astres joyeux, si une étoile s'en détache j'irai te la cueillir.

« Le vieil aqueduc, ô ma belle, semble aux gens déjà assez haut ; pour t'apporter un bouquet d'étoiles nous y ajouterons quelques portails. »

En 1844, fut découvert l'ancien Château d'eau. Les débris de maçonnerie et les fragments de décoration, trouvés dans ses ruines, nous montrent que cet édifice devait être assez élégant. Le bassin de distribution a seul été conservé[1].

1. Cf. La description de Pelet dans les *Mémoires de l'Académie du*

Digitized by Google

Nîmes avait d'ailleurs dans son enceinte de vrais richesses pour le service des eaux, entre autres la fameuse source de Nemausus, divinisée par les Celtes. Tout auprès les Romains avaient établi un théâtre, un temple, des portiques, des statues et des bains.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, on dessina autour des ruines romaines un élégant jardin qui fut orné dans le goût du temps. Examinons ces transformations successives :

Auguste, comme nous l'avons déjà fait observer, lorsqu'il s'occupa d'embellir la ville de Nîmes, s'empressa d'abord de « romaniser » le culte celtique de Nemausus. Il éleva un sanctuaire à ce Dieu, et les nombreuses inscriptions, découvertes sur l'emplacement de l'édifice, appelé Temple de Diane, font supposer que ce monument était un temple de Nemausus, ou tout au moins une sorte de Nymphée, dans laquelle Nemausus était honoré. L'histoire de ce temple est très bizarre. Délaissé après la chute du paganisme, l'évêque de Nîmes, Frotaire Ier, le donna en 991 aux religieuses bénédictines.

« Elles avaient fait leur chœur, dit Ménard, dans le vide placé au-dessus des plafonds, qui couvraient les réduits du fond et de l'aire du temple, où aboutissaient les soupiraux des foyers, et elles avaient pratiqué deux petites fenêtres carrées dans le mur qui est à plomb des colonnes, placées vis-à-vis de la porte d'entrée, telles qu'on les y voit encore. De là elles avaient vue dans l'église. Le bâtiment se sou-

Gard, 1845-1846, et l'article de M. Thiery dans le *Dictionnaire des antiquités* de Darenberg et Saglio.

Digitized by Google

tint et fut conservé tout entier jusques vers le milieu du XVIe siècle. Il essuya depuis tous les revers qu'entraînent après soi les vicissitudes du temps et les troubles des guerres civiles. Les religieuses furent obligées de l'abandonner en 1592[1]... Ce temple fut alors livré à des fermiers qui s'en servirent à différents usages. Rulman rapporte qu'un d'entre eux y serra en 1576, une quantité considérable de bois d'olivier que la rigueur de l'hiver avait fait mourir cette année-là. Mais un ennemi de ce fermier y mit nuitamment le feu, ce qui causa un incendie si violent que toute la partie du devant de l'édifice fut extrêmement endommagée. Les grosses pierres du cintre de la porte d'entrée éclatèrent toutes, on en voit encore les traces sur ce qui en reste. L'année suivante, l'édifice reçut encore une bien plus rude dégradation. Le maréchal de Bellegarde étant venu à la tête des troupes catholiques bloquer Nîmes du côté de la plaine[1], les habitants se hâtèrent de lui ôter les moyens de se porter dans le temple de la Fontaine, très propre, par la solidité de ses murs et de sa structure, à être fortifié. Ils en renversèrent toute la partie méridionale et abattirent plus de la moitié de la voûte. Enfin, au commencement de l'an 1622, ceux qui avaient le prix fait du revêtement des bastions de la ville, continuèrent à le dégrader, et le mirent en l'état où nous le voyons aujourd'hui... »

Les ruines ne furent déblayées que vers 1750. Telle est la destinée de ce monument. Le sort s'acharnait après le malheureux Dieu des Fontaines et, au XVIIIe siècle, on baptisait ces ruines du nom de Temple de Diane, par concession sans doute au style Pompadour ?

La construction de ce temple romain présente d'in-

1. Cf. Ménard, *Histoire de Nimes* t. IV.
2. Cf. Ménard, *Histoire de Nîmes* t. V.

Digitized by Google

téressantes particularités. Sa façade est formée de trois arceaux irréguliers. « L'intérieur est un rectangle de 14m,80 de longueur sur 9m,55 de largeur, entre les parements des murs. Une grande niche carrée, placée dans l'axe du temple, accompagnée de deux niches latérales plus renfoncées, formaient la décoration du fond de la *cella ;* cinq niches latérales ornaient les deux côtés et enfin une autre était placée à droite et à gauche de la porte d'entrée. Chacune d'elles était accompagnée de deux pilastres d'ordre corinthien, en marbre blanc, orné d'arabesques, portant une corniche et un fronton alternativement triangulaire, et en portion d'arc. Celles que l'on voit près de la porte étaient couronnées d'un demi-fronton triangulaire, en regard l'un de l'autre. Les tableaux des niches étaient ornés de bas-reliefs en marbre blanc. L'ordonnance générale du monument était formée par seize colonnes détachées d'ordre composite, élevées sur des bases formant saillie, sur le stylobate ; une colonne était placée entre chaque niche, et dans les angles du temple. La grande niche du fond était ornée de quatre pilastres[1]. »

De tous ces gracieux ornements il ne nous reste hélas! que des débris, trop souvent informes ; de quoi exercer la sagacité des archéologues et exciter les rêveries des artistes. Canonge nous a laissé sous le titre de *Térentia* ou *le Temple de Diane et les Bains de Nîmes*

1. Grangent, Durand et Durant, *Description des Monuments antiques du Midi de la France*, t. I. Département du Gard, p. 93.
Cf. André Palladio, *Di Architectura*. Livre IV, chap. XXIX, et les études de Deyron, Fléchier et Ménard.

Digitized by Google

Jardin de la Fontaine : les Bains romains.

Digitized by Google

Digitized by Google

sous les empereurs romains, un ouvrage évoquant de jolies traditions locales. M. André Godard s'exalte devant les bronzes votifs et les inscriptions des anciens nîmois: « J'évoque, dit-il, leurs prières parmi les ronces fleuries du Temple de Diane dont les voûtes écroulées, si charmantes encore, proches des bassins, revoient aux nuits bleues, les divinités des fontaines, fées celtiques et naïades, et les ombres des Orantes qui, les bras étendus, imploraient le ciel, après s'être humecté les yeux et le front. Ils jetaient quelques sesterces au creux sacré de la source, et de ces offrandes s'est constitué le trésor numismatique qu'on montre à la Maison Carrée. »

A côté du Temple de Diane, coule la Fontaine de Nîmes. La statue d'Auguste, découverte près de cette source, porte une inscription permettant de fixer à l'an 25 avant J.-C. l'époque où furent installés les bains romains. Au début, les Nîmois se plongeaient simplement dans la source, à l'endroit même où elle jaillit du sol. Les Romains construisirent des thermes somptueux et groupèrent autour des bains d'élégantes décorations. Les bassins furent creusés en contre-bas de la source, on y descendait par un double escalier semi-circulaire, orné de colonnes et de statues.

Au XVIIIe siècle, ces fontaines et ces sculptures, tombées dans le plus grand abandon, furent restaurées. Un architecte de Nîmes, nommé Mauric, « ayant fait son plan, trouva moyen par l'intermédiaire de son neveu Natoire, qui résidait à Paris, — qui s'est si bien distingué dans la peinture. — de le faire parvenir à M. Orry, alors contrôleur général des Finances »...

Digitized by Google

Le travail fut commencé en 1738, sous la direction de Guiraud[1], puis de Clapiés, et enfin pour la plus grande partie, sous la direction de Jacques-Philippe Mareschal.

Mareschal a conservé le dessin des bassins mais il a tout à fait modifié le caractère des ornements. Loin de nous donner une reconstitution antique, son œuvre est du pur Louis XV. Là où se trouvait une statue colossale de l'empereur Auguste, en bronze doré, une nymphe aujourd'hui mollement s'étire, et les anciennes colonnes décoratives ont été remplacées, aux quatre angles, par des vases et des génies étendus sur des gerbes de blé. Ces vases de marbre et plusieurs des statues n'ont pas été créés pour la circonstance, mais proviennent du château de la Mosson, non loin de Montpellier.

Quant au théâtre qui était près des bains, seuls les soubassements subsistent. Par contre, les fouilles pratiquées sur cet emplacement, ont fourni une magnifique moisson de sculptures. L'architecte Dardalhan, qui dressa, en 1735, un plan de la Fontaine, dit : « On trouva dans les bains, le long des petits canaux, qui règnent tout autour de la Nymphée, une statue colossale de marbre d'une beauté parfaite, quoique mutilée et brisée en plusieurs pièces, qui étaient auprès de la statue, dont les unes étaient des bras, des mains, des jambes et des pieds. On trouva dans le même endroit, à

1. Cf. Le mémoire de Guiraud, *sur les différents projets d'un réservoir pour la fontaine de Nimes.*

Pour tout ce chapitre on consultera avec profit le travail d'Aug. Pelet, intitulé *Essai sur les anciens thermes de Nemausus et les monuments qui s'y rattachent.* 1845, in-8°.

Digitized by Google

diverses distances, des colonnes cannelées et d'autre forme, des chapiteaux de l'ordre corinthien, plusieurs corniches du même ordre, des tasses et autres pièces de marbre d'un ouvrage parfait, plusieurs inscriptions grecques et latines. Il s'est encore trouvé, parmi les déblais, une grande quantité de beaux marbres de toutes couleurs, taillés à compartiment. »

Ces splendeurs sont perdues pour nous. Au XVIIIe siècle, nous venons de le voir, on a voulu les reconstituer, mais l'œuvre charmante de l'architecte Maréschal est aussi éloignée que possible du goût romain et nous paraît seulement un travestissement gracieux.

Malgré les dégradations nombreuses et quelques restaurations inexactes, nous retrouverons bien plus exactements les vrais édifices antiques, en allant visiter la Maison Carrée et les Arènes.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LA MAISON CARRÉE. — L'AMPHITHÉATRE

On pourrait composer tout un album — et un curieux album — des éloges inspirés par la Maison Carrée.

Le cardinal Albéroni aurait voulu la « recouvrir d'une enveloppe d'or. » Arthur Young, écrit dans ses notes de voyage, aux dates des 26 et 27 juillet 1787 :

« C'est sans comparaison l'édifice le plus léger, le plus élégant et le plus agréable que j'aie encore vu. Sans avoir une grandeur imposante, sans étaler une magnificence extraordinaire pour créer la surprise, il fixe l'attention : il se trouve dans ses proportions une harmonie magique qui charme les yeux. On ne saurait distinguer une partie spéciale de beauté par excellence ; c'est un tout parfait de symétrie et de grâce. »

Stendhal, mieux encore que le voyageur anglais, a marqué dans ses *Mémoires d'un touriste*, le charme particulier de ce chef-d'œuvre architectural :

« En Italie, dit-il, je n'ai rien vu d'aussi joli que ce *joli antique* qui, bien que chargé d'ornements, n'exclut point le beau. *C'est le sourire d'une personne habituellement sérieuse.....* »

Digitized by Google

La Maison Carrée mérite cette admiration passionnée, elle séduit au premier aspect, elle intéresse l'archéologue et l'artiste par les moindres détails de sa construction ; et, quand on connaît toute son histoire, on l'aime comme une enfant très chère, que les dieux ont miraculeusement sauvée.

Faisons une promenade autour de cet édifice.

La Maison Carrée est un de ces temples, que Vitruve appelle pseudo-périptères. Nous comptons six colonnes de face et onze sur les côtés, en y comprenant celles du péristyle qui sont engagées dans les murs. Elle mesure extérieurement $26^{m},32$ de long sur $13^{m},55$ de large.

Tout est également soigné dans ce bijou artistique. « Les colonnes, nous dit M. Aurès[1], à vingt-quatre cannelures, sont surmontées de chapiteaux taillés en feuilles d'olivier, chefs-d'œuvre de délicatesse. L'entablement est très riche, une ligne de perles suit les trois bandes de l'architrave séparée elle-même de la frise par un rang d'oves ; dans la frise, un gracieux rinceau, souvent reproduit comme modèle de pureté et d'élégance, déroule ses feuilles et ses fleurs. La corniche n'est pas moins ornée, avec ses denticules, ses grecques, ses modillons à la panse retournée, elle est couronnée par une cymaise, d'où se détachent de distance en distance des mufles de lions. »

Hippolyte Bazin signale cependant quelques irrégularités. Nous ne nous y arrêterions pas si ce n'était une indication précieuse, au point de vue archéolo-

1. Aurès, *Études des dimensions de la Maison Carrée de Nimes*. Nîmes, Clavel, 1864.

Digitized by Google

gique. La Maison Carrée semble faire une exception dans la ville *latine* de Nîmes. Ce n'est pas cependant un édifice purement grec ; dans sa construction, on trouve certains caractères particuliers aux architectes romains. Ainsi « il existe des différences marquées entre les entr'axes des colonnes ; d'après les mesures exactes prises par M. Aurès, il y aurait une différence de $0^m,09$ entre l'écartement de certaines colonnes de la façade latérale de gauche. Le nombre des modillons de la corniche n'est pas égal de chaque côté, non plus que celui des mufles de lions, qui ornent la cymaise. Imperfections très petites d'ailleurs et qui sont sans effet aucun sur l'impression que produit le monument. » Nous aurions presque envie d'ajouter : *imperfections heureuses* puisqu'elles font de la Maison Carrée, non pas une simple copie d'un temple hellénique, mais une œuvre originale, exécutée avec les procédés spéciaux aux architectes romains. Technique encore un peu gauche par endroits, insuffisamment raffinée, mais où nous sentons un si noble effort vers la grâce et la distinction athéniennes. Il est intéressant de comparer sur ce point la Maison Carrée, avec le temple dit d'Auguste et de Livie, à Vienne (Dauphiné) et avec le Temple de la Fortune virile à Rome.

Ce monument, rival des plus beaux temples grecs, fut d'abord un sanctuaire dédié, durant les premières années de l'ère chrétienne, aux princes de la jeunesse, Caïus et Lucius Agrippa, fils de Marcus Vipsanius Agrippa et de Livie, et fils adoptifs d'Auguste.

Très longtemps les érudits hésitèrent à indiquer sa destination primitive et la date de sa construction. Le

Digitized by Google

fronton portait originairement une inscription, en lettres métalliques, dont il ne restait que des empreintes de clous. Peiresc, au dire de Gassendi, avait songé à déchiffrer des inscriptions anciennes par de semblables empreintes. Le chevalier Lorenzi essaya vainement de lire, par le même procédé, la dédicace de la Maison Carrée et ce fut enfin l'archéologue nîmois Séguier qui, en 1758, reconstitua l'inscription suivante : *Aux Princes de la Jeunesse, Caïus César, fils d'Auguste et Lucius César, fils d'Auguste, consul désigné*[1]. « Si Caïus et Lucius sont appelés fils et non petits-fils d'Auguste, écrit M. Roger Peyre, c'est, qu'à cette date, Agrippa leur père devait être mort et que leur grand-père les avait adoptés, comme ses héritiers. Or, Agrippa mourut en 12 av. J.-C. C'est donc vers l'an 1 de J.-C. qu'aurait été élevée la Maison Carrée. Construite sur la plus grande place de Nîmes, elle en était le principal ornement ; on avait élevé tout autour des portiques qui servaient pour la promenade et pour les boutiques les plus luxueuses : c'était le centre de la vie oisive des riches nîmois durant les premiers siècles. »

Comment la Maison Carrée échappa-t-elle à la ruine durant les invasions des Barbares? C'est un mystère, dont les dieux seuls ont le secret. Sa majesté sereine arrêta sans doute les Vandales et les Visigoths. C'est ainsi qu'à la prise de Thèbes on ordonna de respecter la maison de Pindare.

Du XIe au XVIe siècle, la Maison Carrée fut l'Hôtel de

1. Voir F. Séguier : *Dissertation sur l'ancienne inscription de la Maison Carrée de Nismes*. 1759 et 1776 in-8°.

Digitized by Google

Ville ou maison consulaire de Nîmes. On frémit, comme à un récit de torture, quand on parcourt dans le livre de Ménard[1] l'histoire des transformations imposées à l'édifice, que l'auteur *d'Anacharsis* appelait le *chef-d'œuvre de l'architecture antique et le désespoir de l'architecture moderne*. D'abord, « on divisa l'intérieur en plusieurs pièces, et même en deux étages ; on y forma des voûtes, on y construisit une cheminée, qui fut adossée contre le mur du levant, et un escalier à vis contre celui du couchant. De plus, pour éclairer ces nouveaux appartements, on y fit plusieurs fenêtres carrées. Les consuls ajoutèrent dans la suite quelque chose à cet ordre. Ils firent fermer le vestibule par une muraille, qui allait d'une colonne à l'autre, alors, on ouvrit d'autres fenêtres et l'on fit une cave de la voûte souterraine du vestibule. On abattit aussi le perron. »

Un particulier, nommé Pierre Boys, obtint ensuite la Maison Carrée, en échange d'un vieil immeuble, où l'on installa un nouvel Hôtel de Ville. Il construisit contre le mur méridional une petite maison qui, de ce côté, cacha la vue des colonnes jusqu'aux volutes des chapiteaux ; et il fit appuyer l'escalier contre ce mur, ce qui l'endommagea beaucoup.

En 1576, la duchesse d'Uzés, voulu l'acquérir pour en faire le tombeau de sa famille. Elle fit des propositions d'achat aux dames de Seynes et Valeirargues, filles et héritières de Pierre Boys, mais ces propositions n'eurent pas de suites. Un seigneur de Saint-

1. Léon Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. VII, réédition de 1874-1876.

Digitized by Google

Digitized by Google

Hubert Robert. — *La Maison Carrée.*

Digitized by Google

Chapiteaux des colonnes de la Maison Carrée.

Digitized by Google

Digitized by Google

Chaptes, de la famille de Brueis, l'acheta et *y installa ses écuries* : les savants et les artistes protestèrent vainement contre ce véritable sacrilège. Ce n'était cependant pas la fin des épreuves qu'avait à subir le Monument des Princes de la jeunesse.

Vers la fin du XVIIe siècle, voulant procurer aux Augustins une demeure fixe et stable, l'évêque jeta les yeux sur la Maison Carrée, qui lui parut la plus propre à y bâtir une église et un couvent pour ces religieux. Ce fut donc avec Félix Brueis, seigneur de Saint-Chaptes et avec Gabrielle Brueis sa tante, veuve de Benoit de Borne, seigneur d'Auriolle, qui avait des droits à répéter sur cette maison, que les Augustins traitèrent du prix de la vente. Le contrat en fut passé le 28 mai 1670, *au prix de cinq mille six cents cinquante livres* ; et l'on y comprit, en outre de cela, deux autres petites maisons contiguës, qui appartenaient au même particulier. Ce fut le père Valéri la Croix, prieur du couvent de Nîmes, qui fit l'acquisition, comme procureur et commissaire nommé par une délibération du chapitre provincial, tenu au couvent de Béziers, dans le mois de septembre précédent. On passa cette vente dans la maison épiscopale, en présence de l'évêque Cohon, qui l'autorisa par son agrément spécial.

Il y eut à cette acquisition quelques difficultés administratives. L'intendant Bezons prétendait que cet édifice faisait partie du domaine royal, malgré les prétentions des religieux, s'en disant propriétaires.

Les moines obtinrent cependant gain de cause, auprès du roi Louis XIV, qui leur imposa seulement les conditions suivantes : « l'église des Augustins serait

Digitized by Google

dédiée à l'honneur de la fête des trois rois, et à perpétuité, le jour de cette fête, les religieux seraient tenus de célébrer, outre leur messe conventuelle, une messe haute, et de chanter le *Te Deum* à la fin, avec les antiennes de la Trinité et du Roi, pour la prospérité des rois de France et pour l'accroissement de l'État. »

Voici comment les Augustins *accommodèrent* la Maison Carrée : « Ils firent de l'intérieur du bâtiment une église très régulière, bâtie de pierres de taille, et en forme de cul de four. On y a pratiqué, quoique dans un espace très petit, des chapelles, une nef, un chœur et des tribunes, avec tout l'art et toute la délicatesse possible. Le souterrain du portique fut destiné à servir de caveau pour inhumer les particuliers, les religieux s'en firent pratiquer un sous le sanctuaire. On passait de l'un à l'autre par l'ancien aqueduc, devenu depuis une petite galerie, à l'usage de cette communication. On ne négligea rien pour fortifier cet édifice, et pour en perpétuer la durée. »

Cette appréciation bienveillante est de Ménard, le vieil historien de la ville de Nîmes ; on nous permettra de ne point partager tout à fait son optimisme.

Une telle *utilisation* de la Maison Carrée est cependant un moindre mal si l'on songe à ce qui aurait pu arriver. On prétent en effet que Colbert, — d'autres disent Louis XIV lui-même — aurait eu l'idée saugrenue de la faire transporter pierre par pierre dans le parc de Versailles. Les architectes envoyés à Nîmes, trouvèrent heureusement l'entreprise impossible et l'on se contenta de veiller sur place à la conservation de l'édifice. L'intendant de Naville, le préfet du Langue-

Digitized by Google

doc, Nicolas de Lamoignon s'en occupèrent tout spécialement. En 1691, on démolit les maisons contiguës ; en 1714, on couvrit de plomb toute la corniche de l'entablement.

L'église des Augustins servit plus tard d'entrepôt et fut très maltraitée. « Dans ma première jeunesse, raconte Stendhal, j'ai vu la Maison Carrée en butte aux outrages les plus dégradants, des centaines d'enfants attaquaient avec des cailloux les oiseaux qui nichaient dans les sculptures des chapiteaux ; les gamins grimpaient le long des colonnes. Un préfet, homme d'esprit, M. Duterrage, a placé une balustrade autour de ce temple. »

On a restauré — peut-être un peu trop — la Maison Carrée, et l'on y a installé le Musée des Antiques, mais malgré ces mésaventures et la malice des hommes, ses colonnes, sa silhouette, se profilent encore en plein azur. Espérons que la ville de Nîmes veillera jalousement sur cet édifice, et que, longtemps encore, nos descendants pourront répéter devant la Maison Carrée, le joli mot de M. Mounet-Sully, rapporté par M. Paul Mariéton. « On voudrait l'emporter dans un écrin bleu ».

L'amphithéâtre est de construction plus récente que la Maison Carrée. On en a placé tour à tour l'origine au temps d'Antonin, de Trajan, de Vespasien, de Titus, de Domitien et même d'Auguste. Nous ne pouvons avoir la prétention de trancher une aussi importante question. Mais ce qui nous ferait pencher pour Auguste, c'est que M. Mazauric appuie cet avis sur des raisons péremptoires. On a trouvé, en effet, dans les

Digitized by Google

Arènes, des poteries datant du règne d'Auguste et même de plus loin. En outre, c'est sous le règne d'Auguste que furent entrepris la plupart des travaux qui firent de Nîmes ce qu'elle était sous l'empire romain. N'est-il pas naturel qu'on se soit en même temps préoccupé de la construction des édifices publics et, par conséquent, des Arènes, qui figuraient parmi les principaux ?

Quoi qu'il en soit c'est un magnifique spécimen de l'architecture romaine [1].

Il cessa de servir comme amphithéâtre vers 472. A cette époque les Visigoths, maîtres de Nîmes, ne permettaient ni les combats de gladiateurs ni la chasse des bêtes féroces ; aussi les Arènes furent-elles transformées en forteresse. On reconnaît facilement à certains procédés de construction, les murs qui vinrent alors compléter cet ouvrage de défense. Deux tours s'élevaient aux côtés des portes orientales et un fossé, qui subsista jusqu'au XIIIe siècle, entourait le monument.

En 673, le duc Paul, révolté contre le roi Wamba, se réfugia dans les Arènes. Les Sarrasins en firent aussi une forteresse ; c'est pourquoi Charles-Martel y mit le

1. Cf. Gauthier *Histoire de la ville de Nimes et de ses antiquités*, 1724, in-8°. De Baville, *Mémoire pour servir à l'Histoire du Languedoc* (*Amphithéâtre de Nimes*). — Auguste Pelet, *Description de l'amphithéâtre de Nimes*, 1866, in-8°. — Hippolyte Bazin, *Nimes gallo-romain*. Pour l'étude des divers monuments nîmois, on peut consulter encore la *Description des antiquités de la ville de Nimes* (parue en 1719) ; Caumette : *Eclaircissements sur les antiquités de la ville de Nismes*. 1743 in-12 ; C. Clérisseau : *Antiquités de la France, Monuments de Nismes*. 1788 in-f. ; Bonafous : *Monuments antiques de Nismes*, 1824 in-8° oblong ; Boucoiran : *Languedoc et Provence*. 1863 in-12 ; etc...

Digitized by Google

feu et peut-être même essaya de les démolir, pierre par pierre (737). Fort heureusement la lourde masse des murs romains résista à l'embrasement.

Nous voyons alors, dans le bourg construit à l'intérieur de l'amphithéâtre, se développer les *Milites Castri Arenarum*, dont nous avons déjà parlé. Les Vicomtes y résident assez longtemps, et l'on y construit une église. Les Arènes demeurent forteresse jusqu'en 1391; à cette date, sur l'ordre de Charles VI, on bâtit un autre château près des Carmes [1].

« Depuis cette époque, les *chevaliers des Arènes* abandonnèrent peu à peu les habitations qu'ils y avaient et allèrent loger dans la cité. Leurs anciennes maisons passèrent en d'autres mains, et ne furent bientôt occupées, pour la plupart, que par des personnes d'une médiocre condition, qui, loin de veiller à la conservation de l'édifice, n'ont fait que le dégrader ».

François Ier, visita le monument en 1533, et ordonna la démolition des maisons du bourg des Arènes. Mais l'ordre royal ne fut exécuté que pour les constructions

1. Nous avons les noms de quelques capitaines ou châtelains des anciens châteaux royaux de Nîmes : Guillaume Buccuci, pannetier du roi (1285); Macé Héron (1431) ; Pierre de Brézé, chevalier, seigneur de la Varenne, conseiller et chambellan du roi (1448) ; Louis Louvet, baron de Clavisson et de Massillargues (1458) ; Bernard de Dams, chevalier, conseiller et chambellan du roi, sénéchal de Beaucaire et de Nîmes (1462) ; Rauffet, seigneur de Balzac (1465) ; Etienne de Vest, chevalier, seigneur de Grimault et de Caromb (1491) ; René Pot, chevalier, seigneur de la Roche (1502) ; Jacques, seigneur de Crussol, chevalier, vicomte d'Uzès (1504) ; Jean de Senneterre, baron de Clavellier et de Fontanilles (1546) ; Jean de Senneterre, baron de Pontastier, de Nubières et de la Rivolhe (1561) ; François de Monteynard, chevalier, seigneur de Montfrun (1687).

Digitized by Google

occupant le portique supérieur. L'archéologue Rulman assure que pendant les guerres de religion, on voulut élever, au milieu de l'amphithéâtre, une tour construite avec les débris du clocher de la cathédrale. Puis on rêva d'y ménager une immense place où se dresserait la statue du roi.

Malgré ces projets, les maisons restaient debout. Léon Ménard nous indique qu'elle était en 1726 la situation du monument : « Le *plan* ou la place intérieure de l'amphithéâtre, dite l'arène, contenait 13 maisons ; *l'enclos* de cet édifice, c'est-à-dire ce qui est bâti et enclavé dans les deux portiques, 65 ; et les basses arènes, qui sont toutes les maisons attenantes à l'amphithéâtre en dehors, 72, ce qui fait la totalité de 150 maisons. C'est un objet sans doute bien médiocre si l'on considère le mauvais état, le peu de valeur, la vétusté de toutes ces habitations, dont la plupart sont de vraies chaumières qui menacent ruine, et que la police devrait depuis longtemps avoir fait abattre... » Et l'historien de Nîmes demandait énergiquement le dégagement de l'amphithéâtre.

C'est seulement à partir de 1809, qu'on s'occupa de faire disparaître ce bourg des Arènes, qui avait compris jusqu'à deux mille habitants, et dont le langage possédait, dit-on, un accent particulier. Il fut chanté par Reboul, dans un très curieux et très beau poème. Les Arènes furent dégagées de leurs constructions parasites. Deux fenêtres romanes, percées dans deux grandes arcades murées à la galerie du premier étage, ont été seulement conservées. Ce sont les restes de la chapelle Saint-Martin des Arènes, bâtie au XIe siècle, pour servir d'église

Digitized by Google

à ce quartier. M. Revoil signale une de ces fenêtres comme un des échantillons les plus intéressants de l'architecture romane dans le Midi de la France.

Les Arènes de Nîmes doivent uniquement leur beauté à l'harmonie des proportions. Point d'ornements superflus. « Les soixante portiques extérieurs, séparés par autant de piédroits qui leur servent d'appui, sont ornés de pilastres surmontés d'un entablement. Au-dessus, le second ordre est formé de colonnes, engagées d'un tiers environ de leur diamètre. Le tout est couronné d'un attique portant en aplomb de chaque colonne deux fortes consoles percées d'un trou circulaire, où l'on fixait le velarium[1]. La hauteur totale du monument est de $21^{m},11$, il mesure 364^{m}, 82 de tour, son grand axe a $133^{m}.38$, son petit axe, $105^{m},40$; enfin l'épaisseur des constructions est de 31 à 32 mètres. Avec ces dimensions imposantes l'amphithéâtre pouvait contenir plus de vingt mille spectateurs. Il fallait donc multiplier les entrées pour éviter tout encombrement, ce que l'architecte a su fort bien prévoir. Le système des escaliers est particulièrement ingénieux. Les soixante arceaux du rez-de-chaussée conduisent alternativement dans la galerie d'entresol par une montée, et de plain-pied dans la galerie intérieure. Celle-ci, à son tour, donne accès tantôt à la partie supérieure, tantôt à la partie inférieure des quatre gradins, formant la première zone, tantôt aussi à la partie inférieure de la deuxième zone. »

La galerie d'entresol a des montées qui vont d'un

1. Hippolyte Bazin, *Nîmes gallo-romain*, passim.

Digitized by Google

côté dans la galerie du premier étage, de l'autre au haut de la seconde zone. La galerie du premier étage conduit alternativement à la partie supérieure et à la partie moyenne de la troisième zone, et par une montée de retour, dans la galerie du second étage. Dans celle-ci, qui dessert la quatrième zone, c'est-à-dire l'ensemble des dix gradins les plus élevés, on ne circule pas de plain-pied; elle est formée d'une série de galeries encadrées d'escaliers, où l'éclairage est donné par une double fenêtre longue et étroite, placée à droite et à gauche des colonnes du second ordre. Ainsi, jamais, ne pouvait se produire, soit à l'entrée, soit à la sortie, une de ces bousculades, que l'impétuosité méridionale aurait rendues assez redoutables.

Cinq galeries extérieures ou inférieures permettaient la circulation dans l'édifice et servaient de promenoir pendant les repos du spectacle.

Il y avait trente-cinq rangs de gradins divisés en quatre zones. La première située tout près de l'arène, était distribuée en loges, par des cloisons transversales; là se trouvaient les représentants de l'Empereur, les magistrats de la Cité, et tous les hauts dignitaires : on suppose que ces loges étaient couvertes. Les chevaliers occupaient la deuxième zone ; les plébéiens la troisième, et les esclaves la quatrième.

Un *velum* ou *velarium*, tendu au-dessus des Arènes, protégeait les spectateurs contre les rayons du soleil, mais on ne pouvait pas toujours installer cette immense tente; lorsqu'il faisait trop de vent, le public restait exposé aux ardeurs de la lumière.

L'arène est en forme d'élipse comme l'ensemble

Digitized by Google

Vue extérieure des Arènes.

Digitized by Google

Digitized by Google

de l'amphithéâtre ; son grand diamètre mesure 69^{m},14. Son petit diamètre 38^{m},34. Le mur du *podium*, protégeant les spectateurs, était peu élevé, ce qui prouve que, dans l'amphithéâtre de Nîmes, on amenait des bêtes féroces peu redoutables. On se contentait d'y faire combattre des gladiateurs entre eux, ou d'y produire des sangliers, des loups, des cerfs, et probablement aussi des taureaux capturés dans les environs. H. Bazin a décrit très exactement ce que devaient être ces luttes cruelles :

« Le spectacle va commencer : la foule garnit les gradins, avide d'émotion et de sang versé. Où se tiennent les gladiateurs, en attendant le signal du président des jeux ? Formés en deux camps, à dessein excités l'un contre l'autre — on se bat mieux lorsqu'on se hait, — ils accomplissent les derniers préparatifs, aux deux extrémités de l'arène, dans la chambre *sanavivaire* (chambre des vivants). Aucun regard indiscret ne venait se fixer sur eux ; pas de fenêtre dans cette pièce, qui prenait jour latéralement, dans une annexe, par une sorte de cheminée, habilement dissimulée au milieu des gradins. Voulaient-ils se désaltérer, les gladiateurs avaient à leur portée, du moins du côté de l'ouest, un puits qui fournit encore une eau glacée.

« Sur le premier gradin, dans une petite loge, d'où il suivait les péripéties de la lutte, non loin de la chambre *sanavivaire*, où il faisait parvenir ses ordres, le président des jeux veillait à tout et lançait les hommes les uns contre les autres, comme il eut lâché des fauves.

« Deux gladiateurs sont aux prises : l'un d'eux est renversé ; le peuple consulté demande la mort du vaincu, que son camarade immole.

« Armés de crocs, des esclaves viennent chercher le

Digitized by Google

cadavre. L'entraîneront-ils par la grande entrée ? Evidemment non. On connaît l'horreur que la mort inspirait aux anciens : c'était d'un très mauvais présage que de passer par le chemin, qu'avait souillé un cadavre. Avec de pareilles idées, il était naturel que l'on prît dans la construction des amphithéâtres, des dispositions pour réserver un passage spécial à la sortie des morts. L'existence d'une porte *libitine* (porte des morts) est signalée par les textes, une chambre y correspondait. »

Voilà donc le sort qui était réservé aux combattants. Un détail de construction est à cet égard singulièrement suggestif ; pendant les représentations, les grandes entrées étaient closes par des herses : « sans cette solide fermeture, il serait certainement arrivé plus d'une fois que, dans l'affolement de la peur, en présence de la mort, quelque malheureux gladiateur aurait cherché son salut dans la fuite. »

Parmi les inscriptions nîmoises relatives aux gladiateurs, nous relevons quelques épitaphes : *Lucius Pompéius, gladiateur rétiaire, couronné neuf fois, né à Vienne, mort à vingt-cinq ans. Optata, sa femme, a de ses deniers fait faire ce tombeau*[1].

Aptus, gladiateur thrèce, né à Alexandrie, mort à trente-sept ans. Optata, sa femme, a de ses deniers fait faire ce tombeau. On s'est demandé si cette Optata était la veuve de Pompéius qui, euthousiaste des combats de l'Amphithéâtre, se serait consolée avec Aptus ! Une autre épitaphe nous apprend que Co-

1. Germer-Durand et Allmer, *Musée de Nîmes, collection épigraphique*, p. 431.

Digitized by Google

lombus, gladiateur myrmillon, est mort à *vingt-cinq ans* ; une autre que l'espagnol Quintus Vettius Gracilis — sans doute un ancêtre des modernes matadors — est mort à *vingt-cinq ans*. On ne devenait pas très vieux dans le métier de gladiateur[1]!

Il serait injuste cependant de représenter le public nîmois comme une assemblée barbare, se plaisant uniquement aux jeux sanglants. On donnait aussi, dans les Arènes, des courses de chars et de chevaux ; des pièces à grand spectacle, en vue desquelles étaient ménagées des trappes et des cavités pour les machines. C'était là aussi qu'avaient lieu les fêtes nautiques. L'arène inondée servait alors pour les joutes.

Cet édifice se prêtant aux diverses réjouissances publiques, M. André Godard, cite, dans ses *Routes d'Arles*, le mot célèbre de Michelet : « L'histoire de Nîmes est un combat de taureaux. » Et il ajoute :

« Les Arènes sont tout à Nîmes. Formidablement elles évoquent avec leurs *corridas de muerte*, la Rome du IIe siècle, ou l'Espagne. Otez le christianisme à cette foule délirante, vous allez revoir les pluies parfumées qui tombent du velarium, les entr'arcades abritant le lupanar, sur l'arène, Mercure touchant de son fer rouge le gladiateur égorgé, les esclaves jetés aux tigres, puis l'angoissant contraste de clowns, enfin la naumachie, l'eau des aqueducs envahissant la piste, un combat naval, où les vainqueurs noient à coups de rames les malheureux qui se raccrochent. Tels furent les plaisirs que Rome, démoralisée

1. Germer-Durand et Allmer, p. 438.

Digitized by Google

par l'Empire, importait dans les provinces, et sur lesquels se rua Nîmes. Elle en retient aujourd'hui tout ce que lui permettent la société christianisée et les gendarmes. Parmi les courses de taureaux, Nîmes choisit les plus frénétiques, les plus somptueuses, les plus sanglantes, celles des quadrillas madrilènes. »

M. Godard, emporté par son horreur des *corridas de muerte*, a peut-être un peu trop appuyé sur le trait. Mais nous partageons ses sentiments. La société romaine ou gallo-romaine — si passionnée pour les jeux souvent cruels de l'Amphithéâtre, — n'avait point entendu ou pas encore compris les douces paroles du Christ.

Il est vrai que, jusque dans leur brutale sauvagerie, les spectacles des Arènes nous émeuvent par leur grandeur tragique et par cette exaltation formidable des vingt mille spectateurs. Mais ne doit-on pas encore préférer certaines fêtes populaires d'aujourd'hui, telles que le nîmois Alphonse Daudet nous les décrit au début de *Numa Roumestan*, avec les joyeuses farandoles et, mêlée aux bruissements des cigales, la musique légère du *tambourinaire* Valmajour ?...

« Dans l'immense théâtre, élargi en ellipse et qui découpait un grand morceau de bleu, des milliers de visages se serraient sur les gradins en étages, avec le pointillement vif des regards, le reflet varié, le papillotage des toilettes de fête et des costumes pittoresques. De là, comme d'une cuve gigantesque, montaient des huées joyeuses, des éclats de voix et de fanfare volatilisés, pour ainsi dire, par l'intense lumière du soleil... On distinguait surtout le cri des marchands de pains au lait qui promenaient de gradin

Digitized by Google

en gradin leur corbeille, drapée de linges blancs : *li pan ou la... li pan ou la.* Et les revendeuses d'eau fraîche, balançant leurs cruches vertes et vernies, vous donnaient soif à les entendre glapir : *L'aigo es fresco... Quau vou bèure?...* L'eau est fraîche... Qui veut boire ?... Puis tout en haut, des enfants, courant et jouant à la crête des Arènes, promenaient sur ce grand brouhaha une couronne de sons aigus au niveau d'un vol de martinets dans le royaume des oiseaux... »

Daudet nous montre toute la fête populaire : le défilé des mules « couvertes de somptueuses sparteries provençales, portant haut leurs petites têtes sèches, ornées de clochettes d'argent », la physionomie de la foule, l'arrivée triomphale du *tambourinaire* et l'admirable farandole :

« Une trille de galoubet menée par un gars de Barbentane, le pays des danseurs fameux, se mit en marche lentement, déroulant ses anneaux, battant ses entrechats presque sur place, remplissant d'un bruit confus, d'un froissement d'étoffes et d'haleines, l'énorme baie du vomitoire, où peu à peu elle s'engouffrait... Et la farandole montait arrivait aux galeries supérieures, que le soleil bordait encore d'une lumière fauve. L'immense défilé des danseurs bondissants et graves découpait alors sur les hautes baies cintrées du pourtour, dans la chaude vibration de cette fin d'après-midi de juillet, une suite de fines silhouettes, animait sur la pierre antique un de ces bas-reliefs, comme il en court au fronton dégradé des temples. »

Devant un pareil spectacle, on oublie l'antique barbarie et les esclaves et les combats de bêtes féroces.

Digitized by Google

On est tout à l'irrésistible beauté de cette scène, et l'on se prend à répéter le mot de Taine. « Le Midi a pris l'amour de la vie avec l'amour de la lumière. »

Pourquoi faut-il que de récents événements nous obligent à faire un triste retour en arrière et que notre cher peuple du Midi, donnant libre cours à sa colère, ait fait succéder les émeutes aux farandoles, et arboré le signal de la révolte ? — La cause n'en est-elle pas dans la centralisation parisienne poussée à l'excès, dans l'ignorance des vrais besoins des populations placées loin de l'orbite de la capitale ? La lourde responsabilité de tels malheurs ne retombe-t-elle pas tout entière sur ces prétendus hommes politiques, aussi incapables que téméraires, qui, sous prétexte de servir les besoins économiques et sociaux du peuple, le trompent et excitent dans son sein les plus mauvaises passions ? — Ainsi que le dit ce grand écrivain, ce vrai méridional et cet ardent patriote qu'est le vicomte E. Melchior de Vogüé, il ne s'agit ici ni de *fédéralisme*, ni de *séparatisme*. Le peuple du Midi a été le premier à comprendre qu'on le berne depuis trop longtemps, et que le régime sous lequel nous vivons, n'est point la République, mais le régime de l'*incohérence*, — suivant un mot célèbre, — du favoritisme d'en bas et de l'anarchie. — Ce n'est point sur le boulevard des Italiens ou dans les coulisses de l'Opéra qu'on apprend à gouverner un peuple, unifié sans doute, mais composé d'éléments divers, dont les mœurs, le caractère, l'état d'âme, varient suivant les régions qu'il habite et le soleil qui l'éclaire. Antonin le Pieux avait des procédés de gouvernement

Digitized by Google

autrement souples, intelligents et habiles, que ceux plus modernes mais absolument barbares, dont nous venons de voir l'application.

Si notre peuple du Midi, par son attitude, arrivait à ouvrir les yeux de ceux qui ne veulent ou ne savent pas voir, s'il provoquait ainsi l'écroulement d'un système détestable et la ruine définitive de ceux qui l'exploitent, il aurait une fois de plus bien mérité de la patrie.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

LES MONUMENTS DISPARUS
MUSÉE DES ANTIQUES. — MUSÉE ÉPIGRAPHIQUE.
LA VÉNUS DE NIMES

Bien que nous ayons parlé déjà de plusieurs monuments antiques définitivement disparus ; nous demandons la permission de revenir à ce sujet.

A l'emplacement du Palais de Justice actuel, se trouvait la basilique de Plotine. Spartien écrit, dans sa *Vie de l'empereur Adrien* : « Après avoir apaisé la sédition de la Grande-Bretagne, Adrien passa dans les Gaules et fit, dans le même temps, construire à Nîmes, en l'honneur de Plotine, une basilique de superbe et admirable sculpture ».

C'est donc en 122 après J.-C. que fut commencé cet édifice d'après les recherches de MM. Lacour-Gayet et Ernest Desjardins ; il aurait été terminé en 139, sous le règne d'Antonin. Une inscription, relevée sur un autel votif, nous apprend que l'entrepreneur des travaux s'appelait Titus Flavius Hermès ; ce personnage rend grâces à Jupiter et à Nemausus, sans doute pour l'heureux achèvement de la construction. La fameuse frise des Aigles, qui se trouve au Musée Épigraphique,

Digitized by Google

Digitized by Google

Danseuse grecque, Maison Carrée.

Digitized by Google

Vénus de Nîmes, Maison Carrée.

Digitized by Google

Digitized by Google

provient des ruines de ce monument. « J'ai vu deux aigles dans une maison de Nîmes, écrit Maffei[1] avec les têtes tronquées, mais le corps est si admirablement bien travaillé que qui n'a pas vu ces ailes, cette queue, ces griffes et cet air de mouvement, ne connaît point ce que peut faire le ciseau dans ces sortes d'ouvrages. » Ces beaux fragments font, en effet, regretter plus encore la disparition de la basilique de Plotine.

Il y avait un théâtre près des Bains de la Fontaine, un élégant portique autour de la Maison Carrée. Caïus César, fils adoptif d'Auguste, patron de la colonie de Nîmes, donna à cette ville une vaste salle de gymnastique ou *xyste*. Une inscription mentionne aussi l'existence d'un *shéristère*, ou jeu de paume.

A l'endroit, où est aujourd'hui l'Abattoir, se trouvait le cirque antique, utilisé longtemps pour le jeu de mail ; la cathédrale a remplacé un temple, qui, dit-on, était dédié à Jupiter ; et un temple d'Isis s'élevait sur les pentes du coteau que domine la Tour Magne.

L'architecture des maisons privées n'était pas moins riche que celle des édifices publics. Des fouilles heureuses, opérées par Revoil, puis par M. Pothier, ont mis à jour les traces de splendides demeures nîmoises.

Nous devons renoncer à contempler ces richesses : le temps, l'ouragan des invasions barbares, la cupidité

1. Scip. Maffei, *Gall. antiq. select.* p. 154. — Voir aussi le *Discours historial de l'antique et illustre cité de Nimes en la Gaule Narbonnaise*, avec les portraits des plus antiques bâtiments du dit lieu réduitz à leur vraye mesure et proportion, ensemble de l'antique et moderne ville par Jean Poldo d'Albenas. A Lyon, par Guillaume Roville, 1560, chap. XIX, p. 93, et Léon Ménard, *Histoire de Nimes*, réédition, t. VII. p. 201.

Digitized by Google

ou la maladresse de certains propriétaires, nous les ont fait perdre à jamais. En dehors des édifices dont nous avons parlé il ne nous reste que des débris d'antiquités. Nous irons les rechercher dans les différents musées de la ville.

Le Musée des Antiques se trouve à la Maison Carrée, et dans le local de l'ancien Lycée, — siège également d'une riche bibliothèque. — C'est parmi ces glorieux débris que nous allons conduire nos pas.

Le sol de Nîmes a livré à profusion les médailles, les inscriptions, les restes de sculptures. Quel archéologue pourrait lire sans un frémissement d'envie ces lignes de Léon Ménard ?

« Quelques vignerons travaillant en 1699 à la vigne d'un particulier de Nîmes, nommé Monteil, située sur un petit coteau qui regarde à peu près le temple de la Fontaine, découvrirent à deux toises de profondeur un grand puits fermé avec des dalles. Ils y descendirent à la faveur de machines nécessaires, et y trouvèrent quantité de fragments de statues de marbre blanc, tels que des tronçons de corps mutilés, des pièces de bras et des jambes. Ils y trouvèrent aussi une petite figure de marbre d'environ deux pieds et demi de haut, qui paraissait avoir des ailes, comme pourrait être l'effigie de Rome, et outre cela, la tête d'un Hercule, de marbre aussi, et diverses corniches de mêmes matières, avec quantité de médailles [1]. »

Au Musée Épigraphique[2], de nombreuses inscrip-

1. Gauthier, *Histoire de la ville de Nîmes et de ses antiquités*, pp. 66 et suiv.

2. Pour ces études épigraphiques, consulter le *Corpus inscriptio-*

Digitized by Google

tions prouvent le rayonnement de la civilisation hellénique, bien avant l'arrivée des Romains. Marseille eut le rôle glorieux de servir d'intermédiaire entre la Grèce et les peuples barbares du Midi de la Gaule : cette influence bienfaisante pénétra très anciennement les bourgades des Volques arécomiques. C'est aussi sans doute, par Marseille, qu'arrivèrent jusqu'à Nîmes d'autres influences orientales. Les fouilles nous ont révélé des inscriptions égyptiennes, des dédicaces à plusieurs divinités de l'Orient. Par exemple un Nîmois, natif de Béryte (Asie), élève un autel à Jupiter Héliopolitain.

Les épitaphes des tombeaux nous renseignent sur les mœurs nîmoises à l'époque gallo-romaine. Les sentiments familiaux étaient très développés ; les enfants rendent hommage à leurs parents et les parents à leurs enfants avec une piété et une émotion souvent touchantes. Julius Paterclus élève un tombeau à sa cousine Julia Séverina ; Lucius Julius Gratinus, à sa tante Julia Marcella ; les rapports entre maîtres et serviteurs ne devaient pas être si durs qu'on le suppose. Licinia Lade veut que son tombeau reçoive à leur mort ses affranchis et ses affranchies ; Honorata donne une sépulture honorable à ses servantes, Rustica et Auxès ; Primulus à son excellente servante Crésimé. Mais, dans cette abondante moisson d'inscriptions, la délicieuse enseigne d'une marchande de fleurs mérite d'être signalée tout spécialement. Sur un bas-relief se dessine assez som-

num grœcarum et le *Corpus inscriptionum latinarum*. Ce dernier recueil contient plus de mille inscriptions nîmoises.

Digitized by Google

mairement une femme assise devant un comptoir, et on devine ces mots que le temps a rendu à peine visibles :

NON. VENDO. NIS. AMANTIBUS. CORONAS.
Je ne vends mes bouquets qu'aux amoureux.

La plus belle pièce des collections nîmoises est la Vénus de Nîmes : elle occupe avec justice, une place d'honneur à la Maison Carrée.

M. Roger Peyre mentionne à peine cette statue et il assure qu'elle a « été beaucoup trop vantée par M. Lenthéric ». Nous ne partageons pas du tout cette opinion et nous suivrons au contraire Mme de Flandreysy dans la savante et délicate étude[1], qu'elle a consacrée à la déesse nîmoise.

Cette Vénus fut découverte en octobre 1873, à près de deux mètres au-dessous du sol, de la rue Pavée, c'est-à-dire exactement au niveau de la ville romaine. Elle se présenta non point sous forme de statue, mais horriblement mutilée, brisée en cent trois morceaux, entourés eux-mêmes d'une sorte de concrétion marneuse. Un sculpteur, M. Prosper Maurin, les dégagea et les juxtaposa avec art. Il eut ensuite la malheureuse idée d'ajouter tout ce qui manquait. C'est ainsi que dans la tête, la bouche seule et la partie supérieure des cheveux sont antiques. Certaines parties du corps et de la draperie ont été également complétées. Cette restauration est d'autant plus inexplicable qu'en 1873, le

1. Jeanne de Flandreysy, *Les Vénus gréco-romaines de la vallée du Rhône*. Lemerre 1906.

Digitized by Google

Louvre, imitant en celà les archéologues anglais, qui s'étaient gardés de toucher à la frise du Parthénon, avaient déjà depuis longtemps (dès l'arrivée en France de la Vénus de Milo), renoncé au funeste usage de restaurer les originaux antiques. Même dans les mains d'un Michel-Ange, la restauration des antiques est hasardeuse. Sans doute il ne placera pas, comme la chose a été fréquemment faite au Louvre (nous en devons la remarque à M. Félix Ravaisson-Mollien), la tête d'un personnage romain sur les épaules d'un dieu grec. Mais les additions s'accorderaient-elles avec la physionomie et la signification générale des lignes, que le travail moderne ne pouvant jamais s'harmoniser complètement avec le travail ancien, enlèverait à l'œuvre entière « le mérite capital de l'unité de style et d'exécution. »

Quel artiste a prétendu que l'éphèbe était beaucoup plus près de la beauté que la Vierge? Je ne sais; mais la Vénus de Nîmes, telle nous la voyons aujourd'hui dans la Maison Carrée, nous donne l'impression que rien ne peut être plus séduisant que son corps de jeune fille en promesse de femme.

Quel âge lui donnez-vous? demandais-je un jour à Jean Aicard?

— L'éternité, me répondit le poète, de sa voix grave.

Je ne m'attarderai pas à détailler ici la pose de la tête et du corps de la Vénus de Nîmes, dont les deux bras ramenés l'un vers la poitrine, l'autre sur le ventre, rappellent le maintien de toutes les Vénus pudiques.

Ce geste me paraît être beaucoup plus une provocation qu'une défense.

Digitized by Google

...Fugit ad salices et se cupit ante videri.

Je dirai seulement qu'avec l'Anadyomène de Nîmes nous assistons à l'épanouissement de la nature, de la réalité dans l'art. Elle ne goûta certainement jamais aux douceurs de l'Olympe, et ne fraya pas davantage avec Phryné et les courtisanes d'Athènes, dont la beauté, cultivée en vue de servir de modèles aux grands maîtres, gardait encore une certaine idéalisation. Ce n'est ni la déesse ni la femme, mais seulement l'Ève mystérieuse, quelque chose comme l'instinct du sexe. Non, ici, rien de noble ni de serein; de la coquetterie, de la provocation même, résultant en partie de sa draperie qui, vue de dos, voile la portion médiane du corps mais laisse à découvert, sur le devant, en un retroussis équivoque, les pieds et le haut des jambes; sans cette draperie, dont le dessin et le style sont également détestables, la Vénus de Nîmes dans sa complète nudité, aurait quelque chose de moins sensuel et de plus digne.

Malgré certaines qualités d'exécution, cette Vénus est donc une œuvre de la décadence. Elle appartient sans doute au troisième ou au quatrième siècle. Quelques artistes ont voulu voir en elle une origine plus grecque que romaine. Le sentiment qu'elle exprime est cependant bien éloigné de l'idée grecque, car l'Hellade, ne l'oublions pas, eut le sens des chastes et grands symboles : Athènes se place sous la protection d'une vierge déesse, tandis qu'un essaim de « Victoires » va proclamer le triomphe de son peuple et que le souffle de Platon met au corps d'Aphrodite :

Le lin chaste et flottant qui voile sa beauté...

Digitized by Google

Nîmes possède plusieurs intéressantes statues de femmes. A la Maison Carrée nous voyons une tête de *Cybèle*, couronnée, et déjà signalée par nous comme représentant la ville de Marseille, un buste de *Pallas*, une prêtresse de Cérès, une délicieuse danseuse grecque, des bustes de *Plautile*, femme de Caracalla, de *Julia Mamaea*, mère d'*Alexandre Sévère*, de *Julia Maesa*, provenant d'Orange, de *Julia Domna*, etc. On a justement remarqué *une petite tête de femme avec bandelettes pendantes*. « Elle est surtout intéressante en ce qu'elle montre chez l'artiste qui l'a sculptée la préoccupation d'imiter, de copier peut-être, un modèle archaïque gréco-oriental. Les yeux sont à fleurs de tête et bridés, la bouche est relevée et dessine un sourire caractéristique; la chevelure tombe par derrière sur les épaules en nattes épaisses, et au diadème sont rattachées deux bandes d'étoffe gaufrée, comme celles que l'on rencontre sur les plus anciennes figurations. Ce fragment se rattache peut-être à la renaissance du goût de l'antiquité qui se manifesta au temps d'Adrien. « On pourrait utilement rapprocher cette tête de femme de la *Vénus Marseillaise* du Musée de Lyon[1]. »

Comme statues d'hommes, nous voyons un *Silène*, plein de mouvement et de vie, un *Hercule enfant* éloignant d'une seule main la tête du serpent, une *tête de Mercure*, de caractère nettement hellénique, une *tête à double visage*, portant d'un côté la figure

1. Voir l'ouvrage déjà cité de Mme Jeanne de Flandreysy, sur les *Vénus gréco-romaines de la vallée du Rhône*.

Digitized by Google

d'un Bacchus indien à la barbe frisée, à la chevelure abondante ceinte d'un bandeau, et de l'autre un visage de femme du type pseudo-archaïque. L'archéologue Séguier qui a le premier déchiffré l'inscription latine de la Maison Carrée, a laissé au musée, entre autres pièces, un *Petit dormeur encapuchonné*, plein de grâce et de fraîcheur : « Il est étendu la tête appuyée sur le bras et enveloppé d'un manteau qui forme capuchon mais qui, trop court, laisse à découvert la partie inférieure du corps, depuis les reins, quelque soin que prenne d'ailleurs l'enfant de se pelotonner pour échapper aux atteintes du froid. » Le musée possède encore un *Pâtre joueur de cornemuse*, un *Bacchus enfant*, aux chairs grasses et potelées, un *Enfant au chien*, des bustes de l'*Empereur Commode* et de *Caracalla*, une tête d'*Auguste*, etc., etc...

Sur une plaque de marbre, de forme rectangulaire, nous voyons « d'un côté Ganymède assis, tout le haut du corps nu, un manteau retombant sur ses genoux. Devant lui se tient l'aigle, auquel il présente l'ambroisie : l'oiseau s'abreuve avec délices, et, de sa patte légèrement appuyée, il abaisse la coupe qui ne se vide pas assez rapidement au gré de ses désirs. De la main droite, Ganymède caresse sous le bec l'aigle divin, dont les yeux alanguis manifestent l'ivresse ». C'est un tableau de genre d'une exécution très soignée...

Parmi les bas-reliefs sont des panneaux sculptés du Temple de la Fontaine, et *une Psyché enlevée par l'Amour* : « Une femme vêtue est emportée dans les airs par un beau génie aux ailes déployées. Cet enlèvement se fait d'ailleurs sans violence, la femme retient gra-

Digitized by Google

Digitized by Google

Médaillon de Cavillargues, Maison Carrée.

Digitized by Google

Le Sommeil d'Endymion.

Digitized by Google

Digitized by Google

cieusement le voile gonflé par le vent, qui lui recouvre une partie du visage. Le jeune homme regarde en arrière comme pour se rendre compte de l'espace parcouru; sur ses bras étendus il soutient sans effort son précieux fardeau. »

Au sujet de ce bas-relief on ne peut s'empêcher de remarquer une curieuse coïncidence. Le peintre Natoire — dont nous aurons à reparler plus loin — naquit à Nîmes et y passa toute sa première jeunesse. Son œil d'artiste dut certainement remarquer les sculptures antiques dont sa ville était remplie. Ne se serait-il pas souvenu de ce bas-relief de Psyché pour sa décoration de l'hôtel de Soubise où figure comme on sait, toute l'histoire de cette héroïne?...

Les numismates trouveront à Nîmes un médailler célèbre, qui occupe près de cinquante vitrines dans la Maison Carrée et qui fut donné en partie à la ville par le savant M. Goudard. On a découvert un très grand nombre de pièces de monnaies dans les décombres de la Fontaine et dans les tombeaux romains. Très souvent les paysans des environs font, aujourd'hui encore, de semblables trouvailles, en cultivant leurs champs.

La collection de céramique comprend des pièces celtiques, gallo-romaines, romaines, grecques, étrusques, etc... On y retrouve une partie des vases de la collection Campana. La verrerie antique est représentée par de précieux spécimens[1] : urnes funéraires, en verre blanc et bleu, fioles, soucoupes. bols lacrymatoires de provenance locale, verreries

1. Comte de Caylus, *Recueil d'antiquités*, t. II, planches 101 à 106.

Digitized by Google

phéniciennes des environs de Tyr, sans compter les verreries du moyen âge. Du reste une industrie très prospère, sous la domination romaine, était celle de la verrerie. Et nous ne parlons pas ici de verrerie commune, mais d'objets véritablement artistiques, de verres, de coupes de couleur, unis et à reliefs, veinés ou agathisés en plusieurs nuances, ou encore décorés par la superposition de bandes et de filets diversement colorés; certaines amphores aux anses gracieusement recourbées, sont d'une finesse et d'une légèreté qu'imiteront plus tard les verres de Venise.

La verrerie fut longtemps pour les Romains un article d'importation fort recherché. « Elle figurait encore parmi les tributs exigés de l'Égypte par Auguste; au témoignage de Pline, ce fut sous Tibère que le secret de sa fabrication fut apporté à Rome et passa de là en Espagne et en Gaule. »

Les découvertes de verres antiques ont été nombreuses dans l'arrondissement de Nîmes et dans ceux d'Apt et d'Orange. Malheureusement, en dehors de la belle vitrine provenant du département de Vaucluse et figurant au Musée Borély, des remarquables séries de tous les genres du Musée Calvet (celles de Vaison sont superbes), en dehors de celles non moins intéressantes de la Maison Carrée, la plus grande part des pièces ont été perdues ou dispersées dans des musées de France et de l'étranger. « La ville d'Orange possédait jadis une nombreuse collection d'urnes et d'autres objets de verre antique trouvés sur son territoire. Elle existait encore il y a une vingtaine d'années. Elle fut peu à peu gaspillée, et les dernières pièces périrent dans l'écrou-

Digitized by Google

lement de la salle des archives, lors des réparations récentes de la mairie. »

Si jamais nous étendons jusqu'à la verrerie antique notre programme, celui de rendre aux villes, par la description et l'image, ce qui leur a appartenu, nous aurons de multiples restitutions à faire à la Gaule Narbonnaise.

Malgré les invasions et les divers bouleversements auxquels nous avons assisté, cette industrie qui avait à Nîmes un centre de fabrication, ainsi qu'en témoignent des gisements de débris et de scories vitrifiées, a pour ainsi dire fait souche dans le pays et nous en retrouvons les traces jusqu'au XIIe siècle.

Ceci n'a d'ailleurs rien pour surprendre lorsqu'on sait qu'au moyen âge, les verreries de Provence étaient également fort renommées. L'inventaire du comte d'Artois, mort en 1302, ne porte-t-il pas cette insertion : *Plus grand planté de voëres de Provence?*

« Au XVe siècle, dit M. Piot (*Cabinet de l'amateur*), les verreries du pays d'Avignon fabriquaient des pièces artistiques. Le roi René avait commandé à Goult (Vaucluse) une coupe, sur laquelle était figuré le Christ en croix et sainte Madeleine à ses pieds. Comme les différentes parties du dessin apparaissaient à mesure que la coupe se vidait, le bon roi y avait fait écrire ces vers :

Qui bien boira
Dieu voira;
Qui boira la coupe pleine
Voira Dieu et la Magdeleine.

Au musée de la Maison Carrée on pourrait faire

Digitized by Google

une étude très documentée de la toilette chez les anciens nîmois, car nous y trouvons tous les accessoires du luxe et de l'hygiène ; urnes, bracelets, colliers, pendeloques, bijoux en corail, camées, perles, châtons de bagues, anneaux, agrafes, flacons en ivoire, boîtes à parfums, aiguilles, épingles, pinces épilatoires, cuillères à parfums, strigiles... Aussi, nous sommes-nous largement servi de ces précieux documents pour notre histoire du *Costume en Provence*.

Les vases sont souvent ornés de peintures et de décorations. On les garnissait quelquefois de médaillons de terre cuite ; M. Héron de Villefosse, dont on sait la profonde érudition, décrit ainsi un de ces médaillons[1] :

« Hercule à demi étendu sur la peau du lion, est accoudé à gauche et entouré d'amours. Le héros entièrement nu est barbu et porte une couronne en feuillage. Son dos est appuyé contre un petit cyppe. Dans la main gauche il tient un *scyphus* à larges bords. Il tourne la tête pour écouter attentivement un amour placé derrière lui, qui, tout en lui parlant, pose familièrement la main sur son épaule et sur son cou. Aux pieds du héros, un second amour vient de saisir l'arc. Au premier plan, deux petits amours, s'efforcent d'emporter la massue que l'un tire péniblement par l'extrémité la plus mince, tandis que l'autre essaye de la soulever par le gros bout. Deux branches de laurier forment en se réunissant un cadre gracieux à cette scène. C'est le sujet, si souvent traité dans l'antiquité, de la Force subjuguée par la Volupté. »

Le *Musée Épigraphique* est un des plus complets

1. Héron de Villefosse, *Gazette archéologique*, année 1886, p. 817, pl. 30.

Digitized by Google

d'Europe[1]. Il contient les autels élevés aux divinités romaines et gauloises : à *Nemausus*, aux *Lares*, aux *Mères* (sortes de fées), à *Minerve*, à *Mars*, à *Vénus*, aux *Nymphes*, aux *Proxumes* (mânes des aïeules) divinités particulières aux Volques Arécomiques ; à *Vulcain et aux Vents*, à *Jupiter* et autres Dieux. La collection des tombeaux, de cippes et stèles funéraires est très riche. On remarquera aussi à Nîmes, de gracieuses statuettes en bronze, des *figurines égyptiennes* d'attitude hiératique, un petit *Amour*, nu, coiffé d'un bonnet phrygien, un *Esculape*, enfin un *Dieu au vêtement gaulois*, dont nous avons parlé dans notre premier volume sur le *Costume en Provence*, et que les savants travaux de MM. Salomon Reinach, Jullian, Espérandieu, nous montrent comme « étant peut-être la plus ancienne sculpture connue d'origine indigène »[2].

On le voit, les collections archéologiques de la Maison Carrée et du Musée Épigraphique, doivent retenir très longuement l'attention du visiteur. M. Mazauric, un des Nîmois les mieux informés, prépare une étude d'ensemble qui formera un parfait catalogue de ces musées. Nous renvoyons donc nos lecteurs à cet utile travail. Ils devront se référer aussi aux recherches si consciencieuses de M. Maruéjol, ancien maire de Nîmes, conseiller général du Gard. Ce savant, trop

1. Cf. Comte de Caylus, *Recueil d'antiquités*, t. II, pl. 101 à 106.

2. S. Reinach, *Comptes rendus des séances de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, XLV (1901), p. 280 (planche). — C. Jullian, *Gallia*, 2me édit. (1902), p. 26, gravure. — E. Espérandieu. — *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule Romaine*, p. 295, 2 gravures, Imprimerie Nationale, 1907.

Digitized by Google

modeste, n'a malheureusement publié qu'une faible partie de ses découvertes archéologiques. Depuis bien des années, il aide de ses conseils et inspire de sa science tous les chercheurs qui s'occupent de Nîmes et de sa région ; il a été pour nous le plus aimable et le plus érudit des guides.

Nous voudrions seulement insister ici sur les mosaïques[1]. Une des plus célèbres est la grande mosaïque du *Mariage d'Admète*. On connaît l'histoire d'Admète, fondateur et roi de Phères, et celle de son épouse Alceste. Admète était un vrai héros ; il prit part à l'expédition des Argonautes et à celle dirigée contre le sanglier de Calydon. Il demanda la main d'Alceste, fille de Pélias, roi d'Iolchos, et fut agréé, mais à condition de venir chercher Alceste dans un char traîné par un lion et un sanglier. Apollon qui, dit-on, exilé du ciel, s'était réfugié chez Admète, vint au secours de son bienfaiteur. Grâce à cet appui divin, le roi de Phères sortit vainqueur de l'épreuve, qui lui était imposée.

« Dans notre mosaïque qui, par sa finesse, et par l'heureux choix des couleurs, constitue un véritable tableau, on aperçoit, au-devant du palais, le roi assis sur son trône, le sceptre à la main. Debout auprès de lui, sa fille, dont le torse est nu, regarde avec complaisance son futur époux qui, de son bras puissant contient son fabuleux attelage ; Admète est suivi de deux soldats, ses compagnons de voyage. Ce

1. Consulter à ce sujet : A. Pelet, *Les Mosaïques de Nîmes*, 1652-1684, Nîmes, Clavel, 1876. — Maruéjol, articles dans la revue de *Nemausa*. — Revoil, *Fouilles antiques*. — Darenberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités*.

Digitized by Google

sujet principal est entouré de dessins géométriques et d'un superbe rinceau de feuilles d'acanthe. Au milieu de ces feuilles, cent animaux d'espèces diverses prennent leurs ébats dans des attitudes en rapport avec leur nature ; un chien courant poursuit un lièvre ; un léopard à la robe mouchetée est prêt à s'élancer, un lion enfonce ses griffes dans les chairs palpitantes de sa proie, un tigre terrasse une antilope, ce sont ensuite des oiseaux au plumage varié, une perdrix rouge, un geai, un moineau, un chardonneret, un faucon, un perroquet, puis des lézards, des serpents, des grenouilles, des escargots, etc... [1] ».

Cette mosaïque a des dimensions considérables, cinquante mètres carrés environ.

Celle du *Sommeil d'Endymion* est beaucoup moins grande. M. Maruéjol nous en a donné une exacte description[2].

« Le beau berger complètement nu, est étendu tout de son long au pied d'un arbre sur le mont Latmos et semble goûter les douceurs d'un profond sommeil. Sa chlamyde est nouée autour du cou, mais il l'a ramenée en arrière pour se garantir des aspérités du roc qui lui sert de couche. Le bras droit s'infléchit au-dessus de la tête ; le bras gauche est allongé près du corps, et la main du même côté tient encore le *pedum*, grand bâton, à bout recourbé dont se servent les bergers. Son chien, un levrier de Laconie, au museau pointu, est couché à côté de lui au premier plan. Enfin un petit amour, aux ailes éployées, semble appeler

1. Hippolyte Bazin, *Nîmes gallo-romain*, p. 262. C'est à cet ouvrage qu'il faut également se référer pour les citations précédentes dont nous n'avons pas indiqué la source.

2. Maruéjol, *Cueillette archéologique de* 1883 *dans le Gard*. — Mosaïque d'Endymion, dans la revue de *Nemausa*, 1884, p. 1.

Digitized by Google

du geste une amante invisible qui n'est autre que Diane. La déesse ne figure pas dans la mosaïque, mais on sent bien qu'elle n'est pas loin ; elle doit contempler à quelque distance le bel Endymion endormi, et, séduite par ses charmes, elle viendra tous les soirs reposer à ses côtés. »

Le musée s'apprête à recueillir en ce moment le legs Émilien Dumas.

Réjouissons-nous de savoir les richesses archéologiques de Nîmes entre les mains d'un conservateur aussi érudit et aussi délicat que M. Mazauric. Il saura les préserver des restaurations fâcheuses et les faire admirer, comme elles le méritent, non seulement par les archéologues et les artistes, mais encore par de simples visiteurs comme nous.

Digitized by Google

Digitized by Google

La Cathédrale.

Digitized by Google

Porte Renaissance, rue Saint-Castor.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V

LA CATHÉDRALE. — LES VIEUX HOTELS. LES ÉGLISES. — LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS LES MONUMENTS MODERNES LES PROMENADES

Si maintenant, partant des Arènes, nous laissons de côté les monuments antiques, nous rencontrons cependant dans notre promenade bien des œuvres d'art, qui méritent notre attention. On fut souvent injuste pour les constructions modernes de Nîmes. Abel Hugo a écrit par exemple : « La ville proprement dite est petite, sale, mal bâtie, plus mal percée, et n'a ni rue, ni place, ni édifice moderne digne de remarque. » Ce n'est pas exact. Par un coup d'œil rapide, on peut se rendre compte que les Nîmois ont conservé l'amour des belles bâtisses, et, quelquefois même, avec une heureuse fidélité, ont su adapter les nouveaux édifices au caractère général des monuments anciens.

Est-ce une vengeance du Dieu Nemausus, dont le christianisme a renversé les autels ? Est-ce simplement l'effet des luttes religieuses ? Le fait est que l'architecture chrétienne est assez pauvre à Nîmes. La cathédrale Notre-Dame et Saint-Castor fut élevée sur les

Digitized by Google

ruines d'un temple d'Auguste. Comme nous l'avons vu, elle fut rebatie au XIe siècle, sans doute grâce aux libéralités du comte Raymond de Saint-Gilles, et consacrée par le pape Urbain II, venu à Nîmes en 1605, pour y présider un Concile. L'église comprenait trois nefs : « Un clocher de forme carrée, très élevé et solidement bâti, accompagnait cet édifice. Il était placé dans l'angle de la façade qui est tournée vers le nord. La plus haute partie de ce clocher formait une terrasse agréable, entourée d'une balustrade de pierres de taille, qu'on avait travaillées en ornements d'architecture, faits à jour. On orna le dessous du fronton, de la façade de cette église de diverses représentations sculptées, dans le goût du temps, dont les sujets furent pris de l'Écriture sainte, comme sont la Création du monde, Adam chassé du paradis terrestre, Abel tué par son frère Caïn, l'Arche de Noé. Il ne s'est conservé de tout cet ancien bâtiment que le frontispice et le clocher ; le reste a été détruit par les protestants. » L'ancienne cathédrale fut restaurée une première fois après la croisade contre les Albigeois. Au XVIe et XVIIe siècles, elle eut à souffrir de nouveau des luttes religieuses et dût être presque totalement reconstruite. On voit encore les traces de ces états successifs : une partie du soubassement et de la tour est romaine ; sur la porte moderne de la façade se trouvent placés un fragment de frise antique et une frise du XIe ou XIIe siècle ; le vestibule est romain, l'abside gothique. Étrange juxtaposition de styles !

D'ailleurs, le moyen âge a laissé peu de monuments à Nîmes. Nous avons mentionné la chapelle de Saint-

Digitized by Google

Martin dont les restes sont le seul souvenir de l'ancien bourg des Arènes. Une maison romane, située dans la rue de la Madeleine, fait regretter la disparition des autres édifices de cette époque. Les corniches sculptées donnent une idée très gracieuse de l'art nîmois au XIIe siècle.

Nous tenons à relater la promenade que nous avons faite, sous la conduite du distingué architecte M. Raphel, à travers certaines rues étroites et tortueuses, donnant bien une idée de ce qu'était autrefois la vieille ville.

Nous débutâmes par la rue de Bernis et notre aimable cicérone nous arrêta devant la ravissante façade du XIIIe siècle de l'hôtel de ce nom. En pénétrant à l'intérieur, quelle ne fut point notre surprise de trouver une jolie petite cour du XVIe siècle. Sur l'un des murs, en face la porte d'entrée, on lit une inscription relatant la mort d'un jeune sous-officier de Bernis, récemment et glorieusement tombé au Dahomey, le fils d'un de mes anciens collègues à la chambre des députés. C'est, en effet, la maison paternelle de cette famille, et la figure de l'abbé de Bernis est tellement originale, sa vie si mouvementée et si intéressante que nous n'hésitons pas à lui consacrer quelques lignes.

François de Bernis n'est cependant pas lui-même un enfant de Nîmes. Il naquit, le 22 mai 1715, à Saint-Marcel, dans le Vivarais. Sa famille était une des plus anciennes de la région, mais les quartiers de noblesse n'y avaient pas amené la fortune. François de Bernis fut envoyé à Paris où il fut élève au collège des Jésuites, puis au séminaire de Saint-Sulpice.

Digitized by Google

Il ne manifestait d'ailleurs nullement l'intention d'entrer dans les ordres : c'est à quarante ans seulement qu'il commença sa carrière ecclésiastique. Ses supérieurs insistèrent vainement pour le retenir loin du monde ; le jeune et fringant abbé voulait connaître cette société parisienne si frivole et si séduisante. Le cardinal Fleury le punit de son indocilité en lui refusant tout bénéfice. « De mon vivant, lui déclara le vieux ministre, vous n'obtiendrez jamais rien. » — « Eh bien, Monseigneur, j'attendrai », répondit le malicieux Bernis.

Sainte-Beuve, dans les *Causeries du lundi*, a tracé un intéressant portrait de l'abbé de Bernis. Il le montre d'abord aux prises avec certaines difficultés matérielles.

« Diderot, a parlé des dîners qu'il fit plus d'une fois avec lui, à six sous par tête. Pendant des années, Bernis supporta avec insouciance et gaieté cette condition de gêne, ce contraste entre ses goûts et sa situation, entre tout ce qu'il voyait et ce qu'il n'avait pas ; il avait *l'âme courageuse et douce*, et puis cette prompte et facile consolatrice, la jeunesse, qui lui tenait lieu de tout... »

Cependant, recueilli chez son cousin, le baron de Montmorency, l'abbé de Bernis se fit remarquer rapidement par sa bonne grâce et son esprit. Tous les contemporains nous ont parlé des avantages de sa personne et des agréments de sa figure :

« Je me souviens toujours de vos grâces et de votre belle physionomie, lui écrivait Voltaire après des années. Du-

Digitized by Google

clos, son ami, l'un de ceux qui ont le mieux parlé de lui et dont la brusquerie habituelle s'est adoucie pour le peindre, a dit : « De la naissance, une figure aimable, une physionomie de candeur, beaucoup d'esprit, d'agrément, un jugement sain et un caractère sûr le firent rechercher par toutes les sociétés ; il y vivait agréablement. » Marmontel enfin, moins agréable cette fois que Duclos et avec moins de nuances, nous dit : « L'abbé de Bernis, échappé du séminaire Saint-Sulpice où il avait mal réussi, était un poète galant, bien joufflu, bien frais, bien poupin et qui avec le Gentil-Bernard amusait de ses jolis vers les joyeux soupers de Paris. » Cette figure ronde et pleine, cette belle mine rebondie et à triple menton, qui frappe dans les portraits de Bernis vieilli, il la prit d'assez bonne heure mais d'abord il s'y mêlait quelque chose d'enfantin et de délicat et toujours jusqu'à la fin le profil gardera de la distinction, de l'élégance ; le front et l'œil sont très beaux... »

L'abbé de Bernis publia fort jeune ses premiers vers : *Épître sur la paresse* et *Épître aux Dieux Pénates* (1736). Son talent poétique est assez maigre ; il lui ouvrit pourtant, à vingt-neuf ans, les portes de l'Académie (1744) Voltaire ne devait être son collègue que deux ans après !

Malgré ses succès littéraires et mondains, Bernis végétait encore lorsque la comtesse d'Estrades l'amena, en 1745, à Étioles, chez Mme Le Normand, qui allait devenir bientôt la marquise de Pompadour. L'élégante favorite le goûta « pour la douceur de son commerce et l'agrément de sa société ». Il resta toujours pour elle « ce petit abbé riant et fleuri qui venait à son lever le dimanche et à qui elle tapait familièrement sur la joue, en lui disant : « *Bonjour l'Abbé* ». Le

Digitized by Google

roi lui donna une pension modeste et un logement dans les combles des Tuileries. On raconte à ce sujet l'anecdote suivante : le poète sortait de chez la marquise, portant sous son bras une toile de Perse qu'elle lui avait donnée pour meubler son nouvel appartement, lorsqu'il rencontra le roi dans l'escalier. Louis XV voulut savoir ce qu'était ce paquet d'étoffe. Il fallut que Bernis le montra et en indiqua la destination : « Eh bien, dit le roi en lui remettant un rouleau de louis dans la main, elle vous a donné la tapisserie, voilà pour les clous... »

Bernis ne se résignait pas à ce rôle de courtisan. Il obtint, en 1751, d'être envoyé comme ambassadeur à Venise et se signala par de brillantes qualités diplomatiques. En 1756, il négocie l'alliance franco-autrichienne et devient ambassadeur à Vienne ; en 1757, il est chargé par le roi de diriger les affaires étrangères. Mais, dans ce nouvel emploi, il eut le courage de résister, presque seul, aux volontés de la toute-puissante marquise ; au mois de novembre 1758, il dut remettre sa démission et se retirer à Vic-sur-Aisne, où Louis XV l'exilait. Il quitta cette résidence, en 1764, pour l'archevêché d'Albi ; en 1769, réconcilié avec la Cour, il fut nommé ambassadeur à Rome. Son séjour dans la ville des papes est resté longtemps légendaire ; il s'y montra le digne représentant de la France ; son exquise affabilité, le charme de son accueil, sa générosité le rendirent si populaire qu'on le surnommât *le roi de Rome*. Il n'abandonna son ambassade qu'en 1791, pour n'avoir pas voulu prêter le serment civique ; il mourut à Rome, le 3 novembre 1794.

Digitized by Google

Ses vers ne méritent guère le succès qu'ils ont obtenu. Bernis ayant publié une suite de poèmes intitulée *Les Quatre Saisons :* Voltaire le surnomma *Babet la Bouquetière*, du nom d'une bouquetière en vogue, marchande des quatre saisons. De fait, cette poésie est souvent banale et toujours trop facile. On y voit revenir à chaque page les mythologies les plus ressassées. Comme il y parle sans cesse des *Amours*, d'Alembert disait : « Si on leur coupait les ailes, on lui couperait les vivres. »

Mais il a incontestablement une gentillesse aimable et une grâce bien française. Il apporta ces mêmes qualités dans sa vie mondaine et dans sa carrière diplomatique. Babet la bouquetière sut conquérir les faveurs de la difficile marquise ; elle fit aimer la France à Venise, à Vienne et à Rome. Ces succès valaient mieux que le poème des *Quatre Saisons ?*

Dans la cathédrale Notre-Dame et Saint-Castor, on remarque le tombeau du cardinal de Bernis. Les cendres de l'ancien ministre et ambassadeur, que l'on avait déposées d'abord à Rome, dans l'église de Saint-Louis des Français furent transférées en 1813 dans celle de Nîmes.

Sur le sépulcre ont lit cette inscription :

CI-GIT
F.-J. DE PIERRE DE BERNIS
CARDINAL-ÉVÊQUE DE LA S. E. R. MORT A ROME
LE 1er NOVEMBRE 1794
DÉPOSÉ DANS CETTE ÉGLISE PAR LES SOINS DE SES
NEVEUX, L'AN 1813
R. I. P.

Digitized by Google

En face de la demeure des de Bernis, au n° 2, se trouve un assez bel hôtel à balcons en fer forgé. L'intérieur et la rampe d'escalier ont fort grand air. Quelle vie de travail, quel ancien parfum d'élégance abritèrent ces quelques murs ? Ménard n'en parle pas. Albin Michel dans *Nîmes et ses rues*, ouvrage si précieux pour l'histoire de tous les plus vieux coins de la ville, n'en dit pas davantage et les érudits vivants n'ont pu nous documenter sur ce point.

Mais suivons M. Raphel. Voici, au n° 14 de la rue de l'Aspic, un vieil hôtel avec un très curieux escalier Louis XIII. Il nous rappelle un peu le palais des Lascaris, dont s'énorgueillit le vieux Nice, bien qu'il soit fort délabré. Ménard nous apprend que c'est dans le périmètre de cette rue, appelé autrefois rue des *Épis*, que se trouvait, jusqu'en 1840, la maison de Jean Nicot l'introducteur du tabac en France et le savant philologue, qui devint, sous le règne de François II ambassadeur de France en Portugal.

Dans l'impasse d'une maison ayant appartenu autrefois à M. Massip, avocat du roi, on voit incrustée dans le mur une statue de pierre de forme bizarre que le vulgaire appelle l'*homme des quatre jambes*. « Elle représente, nous dit Albin Michel, de la ceinture en bas, deux corps humains au-dessus de la grandeur naturelle avec des sexes de femme ; la poitrine semble couverte d'une draperie d'où l'on voit sortir une forme de bras ; elle n'a qu'une tête avec une longue barbe :

« Poldo d'Albenas considérant cette figure par l'extrémité

Digitized by Google

Digitized by Google

Porte ancienne.

Digitized by Google

Cardinal de Bernis.

Digitized by Google

Digitized by Google

depuis la ceinture en bas[1], l'a prise pour la représentation, du Géryon de la fable qui fut défait, en Espagne, par Hercule ; il suppose qu'elle avait trois têtes, trois corps, six pieds, six jambes et six mains, et il lui donne un sexe masculin. — Gaillard Guiran a commis la même erreur[2].

« Cette statue n'est qu'un mauvais assemblage de trois parties qui n'ont aucun rapport entre elles. La tête n'est pas du corps de l'ouvrage, elle a été placée après coup pour donner à la statue une figure d'homme ; cette tête même, a appartenu à une autre statue ; la poitrine est une base de colonne qui a été aussi posée après coup. Le ventre et les jambes proviennent d'un autre fragment de statue à double corps. Cette dernière partie seule mérite quelque attention. C'est là sans contredit le fragment d'une autre statue cariatide ; — comme il fallait vraisemblablement à l'édifice auquel elle fut employée, plus de force qu'à l'ordinaire dans les colonnes destinées à en supporter l'entablement, l'architecte imagina ces deux figures qui formaient une double statue, plus propre par conséquent à supporter le fardeau d'un établissement plus considérable que les autres. Ce qui manque du reste du corps aura été détruit et perdu[3]. »

Place de l'Aspic nous trouvons deux ou trois vieilles demeures. A la porte d'une d'elles figure une fort mauvaise reproduction des cariatides de Puget (Toulon) considérablement réduites et défigurées.

Nous pénétrons maintenant dans la rue Dorée, dénommée ainsi, nous dit M. Raphel, sans doute en

1. V. Poldo d'Albenas, chap. XIX, p. 91.
2. Gaillard Guiran, *Antiq. Nimes*, m. 3, lib. 2.
3. V. Ménard, t. VII, p. 201.

Digitized by Google

raison de son voisinage avec la Trésorerie et aussi de l'opulence de quelques-uns de ses habitants. Au commencement du siècle, raconte Albin Michel se trouvait, dans la maison Martin, un café-cercle dans lequel se réunissait la principale société de la ville ; c'était, du reste, le seul. On remarquait dans une salle du rez-de-chaussée un plafond peint par Lesueur.

Nous ne parlerons point des inscriptions anciennes renfermées dans plusieurs maisons de cette rue et mentionnées par Ménard — celle gravée par un huissier (*apparitor*) sur un monument élevé par lui à Junon est pourtant bien intéressante, car elle prouve, ainsi que la chose a été remarquée, qu'il n'était presque point de divinité connue dans le paganisme, qui n'eût à Nîmes, un culte et des autels particuliers — mais nous nous arrêterons avec complaisance, au n° 16, devant les sculptures de l'hôtel habité aujourd'hui par les dignes fils de l'historien des *Rues de Nîmes*, MM. Michel, dont l'un est l'agent fort distingué des deux grandes compagnies d'assurances, la Foncière-Transports et la Générale.

La porte, qui est du Louis XIII pur, est surmontée d'un cartouche renfermant la devise : *Ne quid nimis*. La cour a des balcons, des consoles, des écussons, des arcatures fines et légères, enfin un petit puits qui en font un vérirable bijou.

Au n° 3 de la rue Dorée, nous admirons encore un hôtel Louis XVI ; les consoles de la porte sont superbes, l'ensemble a beaucoup d'allure.

Presque en face, et toujours dans la même rue, voici l'une des façades de l'Hôtel de Ville. Cette Mairie est

Digitized by Google

essentiellement composite ; ici s'étale le tarabiscotage du Louis XV d'un vieil hôtel annexé et, sur l'autre façade, s'élancent quatre colonnes d'ordre corinthien, magnifique spécimen de Renaissance languedocienne. Cette portion plus classique de l'édifice appartient également à un vieil hôtel particulier annexé.

Nous passerons sous silence les belles portes Renaissance de la rue de l'Horloge et de la rue Saint-Castor, dont nous avons déjà parlé et dont nous donnons des reproductions, pour nous arrêter quelques instants sur la place de la Bouquerie, intéressante moins peut-être au point de vue architectural et artistique, que par ses souvenirs. Au commencement du siècle, la proximité des routes venant des Cévennes en avait fait le centre d'un milieu commercial qui s'est presque perpétué jusqu'à nos jours. « Deux auberges importantes, écrit Albin Michel, s'étaient établies sur cette place en face l'une de l'autre. L'une sur l'emplacement actuel de la maison Salomon Roux, servait encore d'auberge (Bressac) en 1835. L'autre appelée le Cheval-Vert était construite sur le terrain occupé aujourd'hui par la maison Curnier et une partie de la maison Lagorce (la rue Ménard ne venant pas jusqu'au boulevard).

« Cette auberge du Cheval-Vert a eu dans le monde commercial une certaine réputation. C'est là en effet que descendaient les fabricants de soie des Cévennes qui, certains jours de marché, arrivaient avec de véritables cargaisons de leurs marchandises, qu'ils étalaient dans trois ou quatre chambres de la susdite auberge. Les négociants étrangers se rendaient dans ce local et faisaient leurs achats. Chaque marchand vendant au petit poids, apportait sa

Digitized by Google

balance. Des affaires très importantes se sont traitées dans ces conditions. Rien n'était curieux comme de voir arriver de véritables convois de mulets chargés de grandes valises de cuir qui servaient à faire l'étalage desdits bas de soie. »

Il y aurait encore de nombreuses et curieuses choses à signaler, à travers les rues de Nîmes, mais notre intention n'est pas de refaire ici le voyage, si heureusement accompli, par M. Albin Michel. Nous avons seulement voulu noter quelques-unes des impressions éprouvées, au cours d'un pèlerinage à travers les ombres géantes du passé. C'était par une journée chaude de fin juin et malgré les aunes de ruban bleu qui se déroulaient sur nos têtes, dentelé par les corniches des maisons, tout nous conviait à méditer sur la fragilité des splendeurs terrestres. Quoi ! tant d'efforts, tant de luttes pour aboutir à tant de ruines, à tant de poussière...

« Au milieu de ces façades mutilées, de ces colonnes à moitié brisées, de tous ces débris, me dit alors la voix d'un ami, qui nous accompagnait, je comprends le mysticisme qui s'empare de quelques âmes ; le mépris de ce monde fragile où tout se perd, se détériore et se consume ; l'aspiration au repos de la mort ; l'impatience généreuse après la possession de l'infini, dans un autre monde moins incertain et plus durable. »

De ce peuple gréco-romain dans le génie duquel ont puisé toute l'intelligence, toute la pensée humaine, que reste-t-il en effet ?

« Il ne nous reste rien que la beauté des femmes[1] »...

1. Émile Ripert, *Poésies*.

Digitized by Google

Ceux qu'intéresse l'archéologie romane trouveront au Musée Épigraphique de Nîmes de très précieux documents. Ce sont les moulages en plâtre des principaux motifs d'architecture et de sculpture, recueillis principalement dans les églises ou abbayes romanes de la région [1], Aix, Saint-Gilles, Montmajour, Arles, Tarascon, Vaison, Sylvacane, Pernes, Saint-Victor de Marseille, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Le Thor, etc.. Cette collection a été achetée en 1880 à M. Pocheville. Elle constitue un excellent commentaire des travaux de Revoil sur *l'Archéologie romane dans le Midi de la France.*

L'église des Saintes-Perpétue et Félicité a été bâtie au XIXe siècle, sur les plans de Feuchères et surmontée d'un clocher d'une grande hardiesse. Sur la place de la Madeleine, l'église Saint-Paul fut construite de 1840 à 1850, sous la direction de Questel. Elle est de style romano-byzantin.

L'église de Saint-Baudile, reconstruite de 1870 à 1875, par l'architecte Mondet, est de style ogival. Celle de Saint-Charles a été restaurée et agrandie. Aucun de ces édifices, d'ailleurs assez élégants, ne peut nous fournir un ensemble d'art vraiment original. Sauf la cathédrale, qui est composite, les autres églises sont des copies ou d'habiles et gracieuses imitations.

Dans ces sanctuaires se trouvent un certain nombre d'œuvres notables. A la cathédrale, les *Pèlerins d'Em-*

1. Au Musée Épigraphique, se trouve également la collection des monuments romains, reproduits en liège, qui fut léguée à la ville par l'érudit A. Pelet.

Digitized by Google

maüs de Reynaud Le Vieux et le *Baptême du Christ* de Xavier Sigalon. Flandrin, « le plus grand peintre religieux que la France ait vu naître depuis Lesueur », suivant l'expression du vicomte Henri Delaborde [1], a décoré l'église Saint-Paul de remarquables peintures commencées en octobre 1848, et terminées à la fin d'avril 1849. Elles ornent une grande partie de l'église. Derrière l'autel, est figuré un Christ de dimensions colossales, assis sur un trône et ayant à ses côtés saint Pierre et saint Paul ; à ses pieds un roi et un esclave déposent sur les degrés du trône, l'un son sceptre et la couronne, l'autre ses chaînes. Les deux côtés de la partie du chœur conduisant à l'abside, sont revêtus de trois séries superposées de peintures, représentant les *Évangélistes*, deux *Archanges* et les *Docteurs* des églises grecque et latine. Sur les murs des galeries conduisant aux absides latérales sont peintes, à droite, les images des martyrs, au-dessus desquelles s'élèvent les figures de deux *Anges,* tenant l'un une palme et un joug, l'autre une épée et une couronne ; à gauche, s'avancent les *Vierges,* dont la procession se dirige vers l'autel, au-dessous, des figures de l'*Ange de la Chasteté* et de l'*Ange de l'amour divin*. Enfin, sur les absides latérales, Flandrin a placé le *Couronnement de la Vierge* et le *Ravissement de saint Paul*.

Toutes ces peintures sont remarquables ; mais la *Procession des Vierges* nous a paru digne de Fra Angelico.

1. *Lettres et Pensées d'Hippolyte Flandrin*, accompagnées de notes et précédées d'une notice biographique, et d'un catalogue des œuvres du maître, par le vicomte Henri Delaborde. Paris, Henri Plon, 1865.

Digitized by Google

Voici comment s'est exprimé à ce sujet Mgr Plantier, évêque de Nîmes, dans la lettre-circulaire qu'il adressa à son clergé, le 26 mars 1864, en l'invitant à prier pour l'âme de l'artiste :

« Comme Hippolyte Flandrin eut toute la vigueur de la foi, il en eut toutes les délicatesses... Dans notre belle église de Saint-Paul, il a placé sur la muraille gauche de l'une des chapelles une procession de vierges, comme pour faire hommage à leur reine. C'est une guirlande de lys sans taches et de roses immaculées. Tout en elles, leur attitude, la douce limpidité de leur regard, la séraphique expression de leur visage, la noble sévérité du manteau qui les couvre, tout annonce des âmes qui, à force d'être pures, ont spiritualisé leurs organes et n'ont gardé de leur enveloppe matérielle que juste ce qui est nécessaire pour qu'elles ne soient pas invisibles. C'est toute la candeur du grand artiste de Fiesole avec un dessin plus correct et l'empreinte de cette beauté complète, de cette perfection achevée dont Dieu, le peintre suprême, a marqué toutes ses œuvres. Voir ces Anges terrestres, ces chastes épouses de l'Agneau divin, c'est voir l'âme même de celui qui nous en a tracé le tableau, elle était transparente comme l'eau du plus irréprochable diamant, comme le cristal de la plus pure fontaine... »

Les vitraux de l'église Saint-Paul sont de Maréchal, le chemin de croix est l'œuvre du sculpteur nîmois Bosc.

Nîmes est remplie de belles statues modernes : sur la place d'Assas, fut élevé, en 1901, un monument aux enfants du Gard morts pour la Patrie ; c'est un groupe en bronze pour lequel Mercié a été heureusement inspiré. Voici sur l'Esplanade l'explorateur Soleillet par Amy,

Digitized by Google

et dans le square Antonin, l'empereur Antonin, par Bosc.

Près de la Fontaine, s'élèvent les statues de Jean Reboul, également par Bosc, et de Bigot, le poète languedocien. Au collège de l'Assomption, celle du P. d'Alzon et, dans le square de la Couronne, celle d'Alphonse Daudet, toutes deux par Falguière. Nous trouvons au cimetière catholique le mausolée de Mgr Cart, exécuté sur les dessins de Revoil ; au cimetière protestant, le tombeau d'Amallier, composé par Léon Feuchères, et surmonté d'une statue de l'*Immortalité* due au ciseau de Pradier, etc.. Comme on le voit, les Nîmois font de leur mieux pour remplacer, dans leurs rues et leurs jardins, par des œuvres modernes, les statues gallo-romaines disparues ou dont ils n'ont plus que les débris.

La ville d'Antonin a d'ailleurs gardé le souci de l'art et des humanités.

Quelques collections particulières font la joie des archéologues et des artistes. Il est regrettable que les manuscrits enluminés du XIIIe siècle, rassemblés avec beaucoup de goût par Mme Lagorce, et qui lui étaient enviés depuis longtemps par les Américains, aient été détruits récemment dans un incendie. MM. Ed. Bret et de Villeperdrix ont recueilli des antiquités fort intéressantes ; M. Gizolure a une belle série de céramiques ; M. le comte de Balincourt, de vieux meubles de style et une riche bibliothèque. Chez M. le marquis de Valfons, on trouve tout ce qui a été imprimé sur Nîmes aux divers âges ; on y voit les livres sortis, au XVIe siècle, des presses de Jacquy, l'un des premiers

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

imprimeurs de Nîmes ; M. Méric possède également des raretés bibliophiliques.

Au Grand Séminaire, deux collections, actuellement sous séquestre, sont des plus curieuses. On ne sait encore de façon définitive à qui elles seront dévolues. Il est probable cependant que la première — qui comprend de nombreux tableaux, icones, ouvrages anciens, manuscrits, objets religieux (moyen âge ; renaissance) restera au *Comité de l'Art Chrétien*. La seconde collection (objets préhistoriques et gallo-romains, céramiques de tous les âges, médailles, etc..), demeurera sans doute propriété du Séminaire.

Outre ses Musées Archéologique et Épigraphique, Nîmes possède un *Muséum d'Histoire naturelle*, fondé et inauguré en 1895, par Philippe Mingaud (1819-1904), et de Vauvert, l'un des principaux donateurs. Il renferme des collections précieuses sur la flore, la faune et la minéralogie de la région nîmoise. On y a réuni les dons de Séguier (1778), du docteur Amoureux (1824), de Villers de Terrage (1826), de Jean Crespon (1865), etc..

On vient de construire à Nîmes un nouveau Musée de peinture, œuvre de M. Raphel. Cet habile architecte-diplômé a su non seulement donner une forme agréable à l'extérieur de l'édifice, mais encore, à l'intérieur, distribuer la lumière de telle façon que les mêmes tableaux vus par nous, un an auparavant, dans l'ancien Musée, prennent ici plus de valeur et comme une jeunesse nouvelle.

Dès l'entrée, Admète et Alceste nous reçoivent. Cette mosaïque, dont nous avons déjà parlé, a été transportée à grands renforts de force, (elle pesait quelque chose

Digitized by Google

comme 65.000 kilogs) du musée des beaux-arts dans ce local. Elle occupe le centre d'une vaste salle où ont été plus particulièrement réunies les toiles des peintres de la région.

Voici Natoire qui bien qu'assez peu représenté, l'est superbement par une de ces grandes compositions dont il était coutumier. Nous aurons à reparler de cet artiste dans le chapitre suivant. Mais les deux bijoux du panneau dont il occupe le centre, sont certainement le *Portrait de Carle Van Loo* et celui de sa *mère*, par lui-même. Van Loo a fait de ces deux portraits non seulement des chefs-d'œuvre de coloration mais il a su mettre en eux l'*essentiel* de chaque modèle, leur faisant dire tout ce qu'ils voulaient dire et cela sans prétention, sans détail inutile.

Ce qui est encore ici particulièrement intéressant, devant le tableau de sa mère, c'est de voir Carle Van Loo aux prises avec la nature féminine, parfois si complexe. La femme existant beaucoup moins par le trait que par l'expression, un portrait d'elle est, plus encore qu'un portrait d'homme, un état d'âme.

Nous trouvons encore, comme œuvres d'artistes méridionaux, deux *portraits* de Rigaud, une *Vierge* de Parrocel, un *Hérode et saint Jean-Baptiste* et une *Décollation de saint Jean* du peintre Nimois Reynaud le Vieux, une *Locuste* de Sigalon (né à Uzès), une *Marine* et des *Baigneuses* de Joseph Vernet, et, parmi les contemporains, des *Paysages méridionaux* de A. Moutte, de Sain, et le superbe tableau *Les Rochers du Plan*, par Olive. Nous regrettons que cette dernière toile, figurant au premier étage, ne se trouve pas dans

Digitized by Google

la grande salle d'entrée. Mentionnons encore comme excellents, le portrait de Félon par lui-même et celui de la Mère de Boucoiran.

Au premier étage, une pièce spéciale a été réservée aux Primitifs, mais leurs œuvres n'étant pas encore en place, il nous a été impossible de les étudier. Nous y voyons également : une *Judith* de Guido Reni, un *Paysage* de Ruysdael, une *Tête de jeune fille*, un *Repos de chasse* et une *Sainte-Famille* de Rubens, une *Tête de saint Jean-Baptiste* de Titien, un *Jésus au milieu des Docteurs* du Calabrais, un *Maréchal de France* de Van Dyck, le *Christ mis au Sépulcre* de Lesueur, une *Faucheuse endormie* de De Troy, des *Fruits* de David de Heem, un *Paysage* de Boucher, une *Tête de vieille* de Greuze, un *Maréchal de Berwick* de Largillière, un *Portrait* de Pierrre Mignard ; le célèbre et trop mélodramatique tableau de *Cromwel decouvrant le cercueil de Charles* Ier, par Paul Delaroche, etc., etc...

Aux deux extrémités du grand hall d'entrée se trouvent les salles de sculpture, encombrées d'œuvres médiocres. Nous nous arrêterons seulement devant les statues de L. Morice : La *Peinture* et la *Musique*, et surtout devant l'exquise *Poésie légère* de Pradier. Cette dernière, discrètement rehaussée de quelques touches d'or, est d'une élégance infiniment délicate ; en la contemplant, on se rappelle les beaux vers de Sully Prudhomme :

Ce n'est pas l'espoir d'une étreinte
Qui nous touche en ce marbre pur ;
La pierre, d'idéal empreinte,
Est la chaste sœur de l'azur.

Digitized by Google

Voici maintenant, tout à côté d'une des salles de sculpture, un petit sanctuaire réservé à la gravure et à la lithographie. Quelques pièces fort belles, parmi les contemporaines, nous montrent qu'Henriquel-Dupont a laissé de grands élèves. Nos burinistes modernes lui doivent tous quelque chose. Rappelons-nous, parmi les non-vivants les deux figures de *Mignon*, d'après Scheffer, gravées par M. Aristide Louis, le *Militaire offrant des pièces d'or à une femme*, d'après Terburg, gravé par M. Jules François. Et Rousseaux, Huot, Blanchard, que nous ne sommes peut-être pas encore à même d'apprécier, mais qui, perspectivés par un lointain nécessaire, prendront leur place dans le glorieux cortège.

Parmi les vivants, nous avons Adrien Didier, styliste exquis, de facture toujours égale, d'un burin d'essence pour ainsi dire supérieure, et qui soutient et confirme les impeccables doctrines du maître. Puis Achille Jacquet, Massard et j'en oublie, car le cadre de cette étude ne me permet pas un développement plus complet.

Ce que nous tenions à faire remarquer dans ce nouveau musée, c'est l'harmonieuse distribution des salles et de la lumière et le groupement intelligent de certaines toiles, répondant au souhait que nous formulions dans notre étude sur *Aix-en-Provence* : que chaque musée de Province ait une physionomie particulière et reflète la vie artistique de la région [1].

Le Palais de Justice a été plusieurs fois rebâti sur

1. Nîmes possède une *Société des Amis des Arts* qui a déja organisé d'excellentes expositions. Le président M. La Haye, directeur

Digitized by Google

place, à l'endroit où se trouvait la Basilique de Plotine. C'est un pastiche gréco-romain imaginé par Charles Durand ; pour la façade, cet architecte s'est inspiré des Propylées de l'Acropole d'Athènes. Le plan de Charles Durand, légèrement remanié, a été excuté par Gaston Bourdon de 1840 à 1845. Le théâtre, inauguré en 1803, possède un élégant foyer décoré par Gabriel Ferrier, Debat-Ponsans, Saint-Pierre et La Haye.

Mais ce qui fait surtout la beauté de la ville moderne ce sont ses vastes promenades : Avenue Feuchères, boulevards Talabot et sergent Triaire, avenue Carnot, place des Arènes, boulevard du Tour de Ville, quai de la Fontaine, boulevard de la République, avenue de la Plate-Forme, jardins de la Fontaine, pentes boisées du Mont d'Haussez et du Mont Duplan.

Par endroits, ces boulevards ont été ménagés sur l'emplacement des anciens remparts, et certains soirs d'été, quand le soleil méridional, celui qui dore les pierres des Arènes, brûle la ville de ses implacables rayons, on est bien près d'être un peu lâche et de savourer les ombrages de ces avenues, sans trop regretter les murs glorieux remplacés par elles.

L'Esplanade constitue certainement la plus jolie promenade. Elle est pour Nîmes ce que la place Bellecour est à Lyon, ou les allées de Meilhan à Marseille. On y

de l'École des beaux-arts, et conservateur du Musée de peinture, a fait beaucoup pour développer à Nîmes l'activité artistique.

Au point de vue musical, il existe depuis deux ans une *Société des Concerts du Conservatoire*. Fait curieux à noter, Nîmes si riche en illustrations de tout genre, n'a produit jusqu'ici aucun grand musicien.

Digitized by Google

voit le Palais de justice, l'église des Saintes Perpétue et Félicité, un kiosque à musique, des statues et de beaux arbres se prolongeant sur la place des Arènes ; elle devient comme le cœur de Nîmes. Son principal ornement est la grande fontaine conçue et dessinée par Questel, sculptée par Pradier, qui y fut inaugurée en 1851. Cette fontaine est dominée par une figure allégorique de la ville de Nîmes, qui couronne un fronton représentant celui de la Maison Carrée. A ses pieds sont les statues du Rhône, du Gardon, de la Fontaine de Nîmes, et de la Fontaine d'Eure.

C'est sur l'Esplanade que Mistral a placé dans *Mirèio* la dramatique course de Vincent, du Cri et de Lagalante.[1] Au chant premier, Vincent raconte à Mireille cette lutte émouvante :

Èro à Nîmes sus l'Esplanado
Qu'aquéli courso èron dounado
A Nîmes, o Mirèio... Un pople amoulouna
E mai espès que péu de tèsto,
Èro aqui pèr vèire la fèsto,
En péu, descauso sénso vèsto
Proun courrèire au mitan dejà venien d'ana.

« Tout à coup, ils aperçoivent Lagalante, roi des coureurs ; Lagalante, ce fort dont le nom à coup sûr, est connu de votre oreille, ce Marseillais célèbre qui de Provence et d'Italie avait essoufflé les hommes les plus durs.

1. C'est à Nîmes que Mistral a passé son baccalauréat. Il nous a raconté lui-même dans ses *Mémoires* ce voyage à Nîmes et ses émotions de candidat.

Digitized by Google

« Sur le champ, en baissant la tête, les autres de nouveau mettent leur veste... Nul avec Lagalante n'ose courir.

« Le Cri, un jouvenceau de race déliée, mais n'ayant pas la jambe flasque, était venu conduire des vaches à Nîmes ce jour-là ; seul il l'osa provoquer. »

Vincent cependant se met courageusement sur les rangs. Le signal donné, ils partent rapides comme un éclair.

« Tous trois nous avalons la plaine ? A toi ! à moi ! Et dans la carrière un tourbillon de poudre enveloppe nos bonds ! Et l'air nous porte et le poil fume. Oh ! quelle ardeur ! quelle course effrénée ! Longtemps, tel est l'élan qui nous enflamme, on crut que de front nous emporterions l'assaut ».

Vincent avoue modestement sa défaite.

Moi, enfin, je prends le devant mais ce fut là mon malheur. Car, lorsque, tel qu'un feu follet, je m'élançais éperdument, tout à coup mourant et blême, au beau moment où je les dépassais, je roule, court d'haleine, et je mors la poussière. Ce ne fut pas cependant Lagalante qui l'emporta mais Le Cri, le jeune et hardi concurrent ; Le Cri, couronné de gloire, embrasse le poteau des prix. Tous les Nîmois se précipitent ils veulent connaître le nom de sa patrie. »

Et voilà de quoi rendre immortelle l'Esplanade de Nîmes !

Cette promenade dans la ville moderne est tout à l'honneur des Nîmois du XIXe siècle. Non seulement nos contemporains ont essayé de conserver de leur mieux les monuments anciens, mais ils ont continué à embellir leur ville, et à l'embellir en respectant son caractère

Digitized by Google

particulier. Nous avons fait quelques réserves pour des restaurations que nous jugions un peu maladroites, mais il est impossible de ne pas être séduit par le souci de l'élégance harmonieuse et discrète qui s'est heureusement perpétré dans cette ville. On dirait volontiers avec M. Paul Bourget : « Là, le vieux mot de *classique* reprend sa pleine et haute valeur de noblesse. Il ne signifie plus l'artifice vide et la convention sans sincérité..... »

Digitized by Google

Digitized by Google

Intérieur des Arènes : vue du promenoir.

Digitized by Google

Digitized by Google

A. Bosc. — *Statue d'Antonin.*

Digitized by Google

CHAPITRE VI

LES GLOIRES NIMOISES

On a souvent fait remarquer l'extraordinaire abondance des anciens tombeaux, des sculptures funéraires, des épitaphes dans la région nîmoise et l'on a signalé « ce besoin d'exprimer matériellement, de fixer dans le bronze ou la pierre le deuil qui remplit le cœur. » Le même trait de caractère se retrouve dans l'amour des gloires locales. Nîmes a le culte de ses grands hommes ; elle leur élève des monuments ; elle grave leur nom au coin de ses rues, de ses places et de ses boulevards ; elle voudrait immortaliser l'enthousiasme et la juste fierté, que lui inspirèrent ses illustres enfants.

Ces sentiments nous paraissent légitimes. Dans tous les domaines de l'activité humaine, on rencontre des hommes éminents qui ont vu le jour à Nîmes. Sans parler de l'Empereur Antonin le Pieux dont le père et le grand'père étaient nîmois, on peut citer des hommes politiques et des orateurs comme Domitius Afer pour l'antiquité ; Guizot (1787-1874), Crémieux (1796-1880), Madier de Montjau, pour notre époque ; des militaires comme le général Donnadieu ; des archéologues et des érudits, comme le jurisconsulte Vidal (xve siècle), Jean Nicot, seigneur de Villemain (1530-1600), qui fut ambas-

Digitized by Google

sadeur de François II en Portugal, introduisit en France le tabac et composa un dictionnaire sous le titre de *Trésor de la langue française;* Gaillard Guiran (1600-1680), Jacques Deyron, J.-F. Séguier (1703-1784) qui fut à la fois numismate, archéologue et botaniste, Aug. Pelet, et, de nos jours, ce spirituel Ernest Daudet et M. Gaston Boissier, le savant historien et parfait lettré.

Saint Castor évêque d'Apt (419) était un enfant de Nîmes. On ne serait pas embarrassé pour citer des noms de théologiens ou de philosophes nîmois : Samuel Petit (1594-1643) qui travailla vainement à l'union des Églises, le célèbre prédicateur protestant Jacques Saurin (1677-1730), Jean Bruguier un contradicteur du grand Arnaud, Étienne Chauvin, auteur du *Lexicon rationale*. Nîmes est la patrie de l'explorateur Paul Soleillet (1842-1886) et du voyageur Georges Revoil; du sculpteur Barthélemy Guibal (1699-1757), des peintres Natoire et Renaud Levieux, des poètes Reboul (1796-1864), Bigot (1825-1897), Roumieux et d'Alphonse Daudet.

Nous ne pouvons songer à écrire une biographie détaillée de tous ces personnages; mais nous voudrions au moins ébaucher ici quelques médaillons nîmois. Nous commencerons par le plus ancien, Antonin le Pieux, dont le caractère et les actes nous ont profondément intéressé; nous parlerons ensuite de Natoire, de Guizot, de Reboul, d'Alphonse Daudet, de Henri Révoil et de Gaston Boissier.

Antonin le Pieux (86-161) appartenait à une famille

1. *Tacite*, livre I, chap. LXXIX.

Digitized by Google

nîmoise. Son grand'père Titus Aurelius Fulvius[1], né à Nîmes, fut chef d'une légion sous Othon, puis préteur et deux fois consul sous Domitien. Le fils d'Aurelius Fulvius, né lui aussi à Nîmes, épousa Arria Fadilla, fille d'Arrius Antoninus, deux fois consul, puis proconsul d'Asie [1]. C'est de ce mariage que naquit, à Lavinum, (dans le Latium), celui qui devait être l'Empereur Antonin le Pieux. Faut-il attribuer à l'influence de l'atavisme, le goût de ce prince pour les belles lettres? Il était doué d'une rare éloquence et montrait pour les questions littéraires une parfaite érudition. Arrivé au pouvoir suprême, il n'oublia pas ses origines provinciales : » Pour faire refleurir dans l'empire l'éloquence et la philosophie, écrit un de ses biographes, *il assigna des pensions et accorda divers privilèges à ceux qui les enseignaient dans les provinces, comme à ceux de Rome.* » Voilà un excellent exemple de décentralisation. Antonin le Pieux fit rebâtir et orner la ville de Narbonne, qui avait été incendiée ; il contribua à l'extension et à l'embellissement de Nîmes. Cet empereur fut regretté de tous ses sujets. « Le sénat lui décerna les honneurs divins après sa mort et lui fit édifier un temple. On établit même des prêtres de son nom pour le culte de ses autels. On fit un combat de chariots dans le cirque en sa mémoire. » Remarquez cette façon d'honorer les morts : dans l'Amphithéâtre de Nîmes, on imagine les cris du peuple mêlant l'éloge de l'Empereur divinisé aux cris d'admiration pour les vainqueurs de la noble course des chars...

1. *Pline*, livre IV, lettre 3.

Digitized by Google

Faisons maintenant une enjambée un peu large et passons au XVIIIe siècle.

Charles-Joseph Natoire[1] naquit à Nîmes, le 3 mars 1700. Son père, Florent Natoire, architecte et sculpteur, était d'origine lorraine. Le jeune peintre fit ses premières études à Nîmes. A dix-sept ans, il vint à Paris où il étudia sous la direction de Galloche, puis de Lemoyne. Il obtint le premier prix de peinture en 1721 et fut envoyé à Rome en 1723. « Ce jeune homme », écrivait, le 22 mai 1727, Nicolas Vheughels, « dessine d'un goût qui le fait considérer ici et qui sera estimé en France. » Dès cette époque, il montre de particulières dispositions pour la peinture décorative, et collabore avec beaucoup de succès aux travaux effectués dans le Palazzo Mancini.

Rentré à Paris, Natoire est chargé de peintures destinées à l'hôtel de Soubise[2].

« On connaît ce salon, le salon ovale dont la décoration avait été confiée à l'architecte Boffrand et qui exprime si bien le goût fastueux de l'époque. Boffrand divisa en huit compartiments, en huit *panaches* d'une largeur inégale, l'espace compris entre le plafond et les arcades qu'occupent quatre fenêtres, une glace et une porte. C'est dans ces cadres, découpés un peu bizarrement, que Natoire, se rappelant le conte antique, a peint les scènes principales de l'*Histoire de Psyché*. On voit d'abord la jeune fille délaissée et en proie au désespoir; plus loin, elle est reçue au seuil d'un palais par des nymphes qui lui offrent des fleurs; elle est présentée à des bergères qui gardent

1. Cf. Paul Mantz, *François Boucher, Lemoine et Natoire*, 1880.
2. Aujourd'hui Palais des Archives Nationales.

Digitized by Google

leurs troupeaux; elle sort des enfers et tombe en pâmoison; enfin, au dénouement de la féerie, elle est enlevée par l'Amour et amenée dans l'Olympe. »

M. Paul Mantz, qui s'est montré par moments très sévère pour Natoire, ne peut méconnaître les remarquables qualités de ces compositions. « Le peintre déploie une rare habileté en utilisant tous les espaces capricieusement délimités qu'on avait confiés à sa fantaisie : il a su y mettre assez de figures et il les a mises aux bons endroits de façon à amuser partout le regard... En outre il a trouvé des délicatesses pour peindre les chairs, et ça et là, dans le corps de l'Amour qui dort, et dans celui de Psyché évanouie, on voit des pâleurs fines, comme celles de la rose de Bengale... » Ce ne sont pas là de minces mérites.

On pourrait d'ailleurs décerner les mêmes éloges aux cartons des *Don Quichotte* que Natoire peignit pour la Manufacture de Beauvais. Nous avons parlé de ces cartons dans notre volume sur *Aix-en-Provence*. Oudry fut bien inspiré en les demandant à Natoire et nous ne comprenons pas que M. Paul Mantz refuse à cet artiste l'esprit et la verve nécessaires pour interpréter le texte de Cervantès. On peut voir ces cartons dans la galerie neuve, au château de Compiègne; M. Jules Guiffrey, dans son excellent ouvrage sur *Les Gobelins et Beauvais*, a raison d'écrire : « Les tapisseries du palais archiépiscopal d'Aix font regretter que les peintures de Natoire n'aient pas été recopiées à plusieurs exemplaires; on ne saurait concevoir de meilleurs modèles pour la tapisserie. »

Digitized by Google

Natoire est avant tout un décorateur. « Il se préoccupe de l'effet d'ensemble, il approprie sa peinture au caractère architectonique du monument ou du salon qu'il décore. » Mais il a aussi d'autres qualités charmantes; on goûte dans son œuvre de délicieux souvenirs d'Italie : de son admiration pour les peintres toscans, il lui est resté « comme une fleur de Pierre de Cortone, à côté des carnations rosées et des ombres chaudes à la façon de Lemoyne. »

Natoire fut désigné, en 1751, pour la direction de l'École de Rome dont il avait été, quelque vingt ans auparavant, un des meilleurs élèves. Il s'arrêta à Nîmes, où il revit sa famille et, le 31 octobre 1751, il arriva à Rome avec sa sœur Jeanne. Mlle Natoire fut pour son frère la plus dévouée des compagnes; elle était artiste elle-même : on trouve des vers de sa composition dans le *Mercure* de juin 1744 et ses peintures ne sont pas sans agrément[1].

A Rome, Natoire succédait à J.-F. de Troy. Le peintre des *Trois Grâces*, de *Psyché* et des *Amours*, se montra, sur la fin de sa vie, d'une dévotion et d'un rigorisme qui contrastent avec sa peinture. En 1767, il fit chasser de l'École, un architecte qui n'avait pas accompli, à Pâques, ses devoirs religieux; cet excès de zèle ne fut pas approuvé à Paris. Une ordonnance du Châtelet le condamna à payer une indemnité de vingt mille livres au jeune artiste qu'il avait fait exclure. Natoire resta cependant directeur de l'École de Rome.

1. Cf. *Archives de l'art français*, t. II, p. 253, *article de M. Paul Mantz*.

Digitized by Google

Il se retira à Castel-Gandolfo, en 1774 ; et eut la douleur de perdre sa sœur, le 16 juillet 1776 ; très affecté par ce deuil, il mourut le 29 août 1777. N'est-il pas plaisant de rapprocher ici deux citations ? Au mois de juin 1757, Voltaire écrit à M. de Fontaine : « Votre idée de faire peindre de belles nudités d'après Natoire et Boucher pour regaillardir ma vieillesse est d'une âme compatissante. » Et voici en quels termes l'auteur des *Mémoires secrets,* parle de la mort de l'artiste, le 13 décembre 1777 : « M. Natoire était dévot et fort attaché aux Jésuites. » En vieillissant, le diable s'était fait ermite...

En parcourant la galerie neuve, au Musée de Compiègne, nous ne pouvions nous empêcher de regretter que les cartons des fameux *Don Quichotte* aient été appelés, par le plus grand des hasards, ainsi que nous aurons soin de l'expliquer dans une édition plus développée d'*Aix-en-Provence*, à orner une partie de ce château où se trouve déjà la série des tableaux de Coypel représentant le même sujet. C'est au Musée de Nîmes que nous devrions admirer ces cartons du peintre nîmois Charles Natoire, d'autant plus qu'on a dû leur faire subir de regrettables mutilations pour les adapter aux panneaux qu'ils décorent.

La physionomie de François Guizot (1787-1874) est des plus intéressantes; mais l'étude d'une vie aussi bien remplie et d'œuvres aussi considérables dépasserait de beaucoup le cadre de ce travail. Guizot fut à la fois historien, littérateur, homme politique et l'on pourrait dire aussi théologien. Ce dernier trait n'a rien d'imprévu chez un protestant nîmois. Comme écrivain

Digitized by Google

religieux, Guizot a publié l'*Église et la société chrétienne;* des *Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne;* et une *Vie de saint Louis*. Sa famille avait durement souffert de l'intolérance religieuse sous l'ancien régime et son père, avocat distingué, mourut sur l'échafaud le 8 avril 1794. Ces tristesses, loin d'exciter dans l'âme de Guizot, le désir mauvais de cruelles représailles, l'amenèrent à un généreux libéralisme. C'est lui qui, en 1861, fut chargé de répondre, comme directeur de l'Académie française, au discours de réception du Père Lacordaire. Il vit avec raison dans cette situation d'un protestant recevant un moine dominicain, une marque de l'esprit de tolérance qui devrait caractériser les temps modernes. Un peu plus tard présidant dans le temple de l'Oratoire, la réunion annuelle d'une société protestante, il se déclara hautement, comme il le fit dans ses écrits du même temps, en faveur du maintien du pouvoir temporel du pape, en disant des derniers événements d'Italie : « Une déplorable perturbation attaque et afflige une portion considérable de la grande et générale Église chrétienne. » Lorsqu'on parle, un peu à la légère, du fanatisme nîmois, on devrait se rappeler l'exemple de François Guizot, en qui l'hérédité protestante a marqué des traces profondes et qui ne justifie en rien cette fausse renommée de violence et d'âpre intolérance qu'on voudrait faire à la ville de Nîmes.

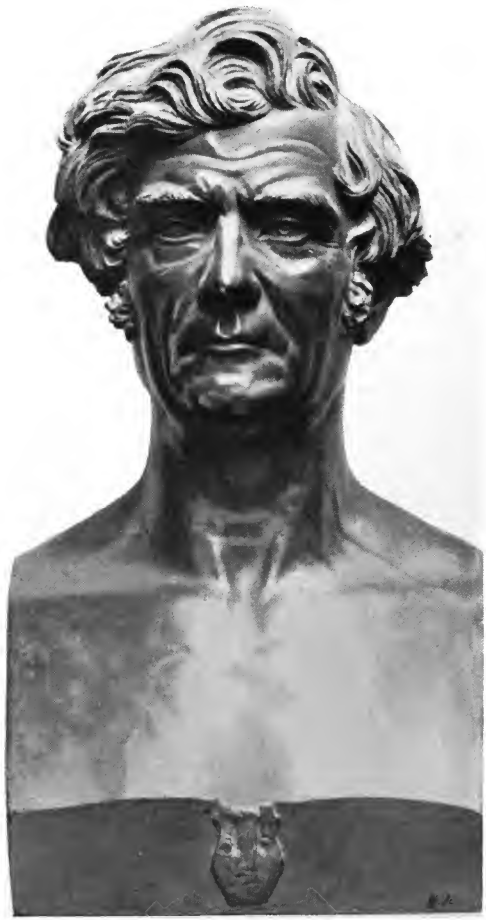
Voici maintenant le sourire des poètes.

Jean Reboul[1] naquit à Nîmes, le 3 janvier 1796. Il était

1. Cf. Abbé de Cabrières, *Notice* dans les *Dernières poésies*; et

Digitized by Google

Digitized by Google



PRADIER. — *Jean Reboul,* Musée de Nîmes.

Digitized by Google

Monument de Bigot (cliché Guende).

Digitized by Google

Digitized by Google

fils d'un serrurier et fut apprenti jusqu'à l'âge de quinze ans. Il put alors entrer comme clerc dans une étude d'avoué; mais la mort de son père l'obligea à reprendre un travail manuel qui lui permit de venir immédiatement en aide à sa famille. Les malheurs le rendirent poète : « Mes larmes, qui ne demandaient qu'à se répandre, refluèrent vers mon cœur et l'inondèrent. Je cherchai la solitude, et, à défaut d'âmes qui pussent me comprendre, je me plaignis à Dieu. Ces plaintes solitaires et religieuses prirent un caractère poétique et élevé que je n'avais jamais remarqué dans mes paroles; mes pensées se formulèrent dans un idiome presque inconnu à moi-même, et, comme elles tendaient au ciel, à défaut de sympathies sur la terre, le Seigneur leur donna des ailes, et elles montèrent vers lui. »

La *Cantate sur la guerre d'Espagne* est de 1823; mais ses vrais débuts datent de 1828, année où il publia, dans *La Quotidienne*, l'élégie si connue intitulée *L'Ange et l'Enfant*, que nous avons tous apprise et récitée dans notre première jeunesse :

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,

Éloge funèbre, 1864, in-8°. — Collombet, *Étude biographique et littéraire sur Reboul*. Lyon, 1839, in-8°. — Abbé Deydon, *Un poète chrétien*. Bordeaux, 1866, in-8°. — Abbé Chapot, *J. Reboul. Sa vie, ses œuvres*, Nimes, 1876, in-8°. — Mgr Besson, *Oraison funèbre*. Nimes, 1876, in-8°. — Roumanille, *Paroles prononcées à sa fête*. Avignon, 1876, en provençal. — E. Bonneville, *Souvenir d'une visite*, Montpellier. s. d., in-8°. — A. de Pontmartin, *Correspondant*, 1864. — R. Valladier, *Jean Reboul*. Toulouse, 1866, in-16. — M. de Montrond, *J. Reboul*, Lille, 1865, in-18.

Digitized by Google

Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, ah ! viens avec moi.
Viens, nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi...

Lamartine s'enthousiasma pour cet humble poète qui avait trouvé dans la simplicité de son cœur des accents sublimes. Aussi lit-on dans les *Harmonies Poétiques et Religieuses*, la pièce suivante :

LE GÉNIE DANS L'OBSCURITÉ

A M. Reboul, à Nîmes.

Le souffle inspirateur qui fait de l'âme humaine
Un instrument mélodieux,
Dédaigne des palais la pompe souveraine :
Que sont la pourpre et l'or à qui descend à peine
Des palais rayonnants des cieux?

Il s'abat au hasard sur l'arbre solitaire,
Sur la cabane des pasteurs,
Sous le chaume indigent des pauvres de la terre
Et couve en souriant un glorieux mystère
Dans un berceau mouillé de pleurs...

Le poème continue en strophes flatteuses. Reboul y répondit par des vers dont Lamartine fut très fier, et

Digitized by Google

qui ont été insérés plus tard dans les *Secondes Harmonies :*

Mon nom qu'a prononcé ton généreux délire,
Dans la tombe avec moi ne peut être emporté,
Car toute chose obscure, en passant par ta lyre,
Se revêt d'immortalité.

S'il est vrai que ma muse en plus d'une mémoire
A laissé des accords et des pensers touchants,
Chantre ami, qu'à toi seul en retourne la gloire :
Mes chants naquirent de tes chants.

Vingt ans après, Lamartine saluera d'un article enflammé la publication de *Mirèio;* et c'était Reboul — avec Adolphe Dumas — qui avait signalé au chantre de *Jocelyn* l'œuvre géniale du poète de Maillane.

Sur les instances d'Alexandre Dumas et de Lamartine, Reboul publia, en 1836, son premier recueil de *Poésies*, qui fut présenté au public par ces deux précieux amis[1]. Reboul fut élu en 1848, député du Gard à l'Assemblée nationale. Il siégea à droite. Nous ne nous occuperons ni de ses opinions, ni de son rôle politique et nous nous en tiendrons au poète.

1. Parurent ensuite, *Le Dernier jour*, poème en dix chants, Paris 1839, in-18 ; *La Parole humaine*, épître à Berryer. Paris, 1839, in-4° ; *Poésies nouvelles et inédites*, Paris, 1846, in-12 ; *Sur la mort de l'archevêque de Paris*. Versailles, in-8 ; *Le martyr de Vivia*, mystère en trois actes et en vers. Paris, 1850, in-12 (qui fut représenté à l'Odéon, mais sans grand succès) ; *Les Traditionnelles*, nouvelles poésies. Paris, 1857, in-12 ; et enfin *Dernières poésias* (posthumes). Avignon, 1865, in-12.

Digitized by Google

On a peut être trop admiré ses poésies au moment de leur apparition : son premier recueil eut cinq éditions en quelques mois. Mais, par contre, nos contemporains ont trop négligé ce poète nîmois, car ses œuvres sont d'une haute inspiration et d'une belle tenue littéraire. Comment ne pas louer des vers tels que ceux-ci :

Avant de dérouler sa voix enchanteresse,
Le rossignol, caché sous la feuillée épaisse,
S'inquiète-t-il s'il est, dans le lointain des bois,
Une oreille attentive à recueillir sa voix ?

Non, il jette à la nuit, au désert, au silence,
Tout ce qu'il a reçu de suave cadence.
Si la nuit, le désert, le silence sont sourds,
Celui qui l'a créé l'écoutera toujours.

Alexandre Dumas, dans ses *Impressions de Voyage* a consacré des pages extrêmement élogieuses au poète-boulanger. Il commence un chapitre par ces mots : « Il y avait à Nîmes une chose plus curieuse encore pour moi que ses monuments, c'était son poète. » Et il nous raconte tout au long sa première entrevue avec Reboul, qu'il va trouver dans sa boutique.

« C'était, dit-il, un homme de trente-trois à trente-cinq ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, avec un teint d'un brun presque arabe, des cheveux noirs et luisants, des dents d'émail... Je m'aperçus qu'il avait des yeux magnifiques, de ces yeux indiens, veloutés et puissants, faits pour exprimer l'amour et la colère. »

Digitized by Google

Reboul dit à Dumas :

« — Voulez-vous me permettre d'agir franchement et librement avec vous ?

« — Je vous en supplie.

« — Vous venez voir le poète et non le boulanger, n'est-ce pas ? Or, je suis boulanger depuis cinq heures du matin jusqu'à quatre heures du soir ; de quatre heures du soir à minuit, je suis poète. Voulez-vous des vers ? Revenez à cinq heures ; je vous en donnerai de mauvais.

— Je reviendrai à cinq heures ».

Il faut relire les conversations entre Dumas et Reboul, et le récit de leurs promenades à travers les antiquités nîmoises.

Il est un autre point qui nous intéresse plus vivement encore dans la vie et dans l'œuvre de Reboul. Le poète-boulanger a écrit en langue d'oc et nous trouvons ses poésies occitanes dans le recueil : *Un liame de rasin*. A dire vrai, nous préférons ces compositions écrites dans sa langue maternelle, aux plus célèbres de ses pièces françaises. Alphonse Daudet, présentant au public *Vido d'enfant* de Baptiste Bonnet, écrit au sujet de Reboul : « Quelques pièces provençales, chaudes comme un vin de terroir, sentant l'anis et la férigoule, nous montrent le poète qu'aurait dû être ce boulanger, s'il avait voulu parler sa langue, la langue de son travail, de ses plaisirs, de ses passions, la langue dans laquelle il avait dit à sa femme : *je t'aime* et *adieu* à tous les siens, au moment du mauvais passage. »

Reboul comprit et encouragea les efforts patriotiques de Roumanille, il fut un des premiers et des plus vifs

Digitized by Google

admirateurs de *Mirèio*.[1] Ce n'est pas un petit mérite si l'on pense que Reboul avait cinquante ans quand parut ce poème et qu'il devait sa gloire à des poésies françaises. Il eut le goût assez sûr pour deviner le grand poète, et l'âme assez généreuse pour aider dans ses débuts celui qui pouvait devenir un rival redoutable. On lit avec émotion les paroles prophétiques par lesquelles il saluait Mistral partant pour Paris ; et, dans les éloges qu'il lui décerne, on peut voir comme une ombre de tristesse, comme un regret de ne pas être resté fidèle lui-même à la langue de son pays.

Le Félibrige eut, à Nîmes, d'autres amis : c'est Jules Canonge, qui fit d'agréables vers provençaux et mit sa plume de journaliste au service de la cause méridionale ; c'est le fabuliste Bigot (1825-1897), qui a fait de curieuses adaptations des œuvres de La Fontaine ; c'est Louis Roumieux, l'auteur de *La Jarjalhado*, de *l'Anglès à Nîmes*, des *Cauquilhos d'un Roumièu* et de la *Rampelado*.

On a dit de Roumieux : « Laissant l'atticisme à Roumanille, son maître et son parrain dans le rire classique, il a comme affiné le gros sel provençal... Et à travers cette gaîté, jamais retenue, toujours saine, il a su répandre une bonté d'âme qui est la chaleur même de son esprit. Nul plus que lui n'a la sensibilité du soleil, que ce soit de mélancolie ou de joie. Mais la mélancolie est de courte durée, dans les fusées de jovialité franche que tire ce bon compagnon pour son agrément et le nôtre... » On pourrait lui chercher de loin-

1. Cf. *Armana Prouvençau*, 1859.

Digitized by Google

tains ancêtres : n'est-ce pas le nîmois Jean Michel qui nous a laissé sur les *Embarras de la Foire de Beaucaire* un amusant poème languedocien ?

Mais nous arrivons à Alphonse Daudet. Au début du *Petit Chose*, nous lisons : « Je suis né le 13 mai 18.., dans une ville du Languedoc, où l'on trouve, comme dans toutes les villes du Midi, beaucoup de soleil, pas mal de poussière, un couvent de Carmélites et deux ou trois monuments romains... » Si nous prenons maintenant l'état civil d'Alphonse Daudet, nous voyons qu'il est né, à Nîmes, le 13 mai 1840.

Ses impressions d'enfance furent un peu celles de Daniel Eyssette, et, lui-même, avec une touchante franchise, a raconté dans maintes pages les tristesses de sa jeunesse et de ses pénibles débuts. Il vient à Paris, à dix-sept ans, avec son frère aîné Ernest, publie, dès l'année suivante, le joli recueil des *Amoureuses*. Attaché durant quelque temps au cabinet du duc de Morny, il se donne bientôt tout entier à ses travaux littéraires. Il écrit pour le théâtre la *Dernière Idole*, *l'Œillet blanc*, les *Absents*, le *Frère Aîné*, le *Sacrifice*, *Lise Tavernier*, *le Char* et divers drames, comme *l'Arlésienne*, qu'il tire de ses nouvelles et de ses romans. Les *Lettres de mon moulin*, les *Lettres à un absent*, les *Contes du lundi*, *Robert Helmont*, le *Petit Chose*, forment dans l'œuvre de Daudet la partie peut-être la plus attachante, celle où les souvenirs personnels sont les plus nombreux, où, sous la fiction romanesque, on sent poindre presque à chaque page les réalités charmantes ou douloureuses qui furent la vie de l'auteur. Le succès d'Alphonse Daudet est cependant lié surtout

Digitized by Google

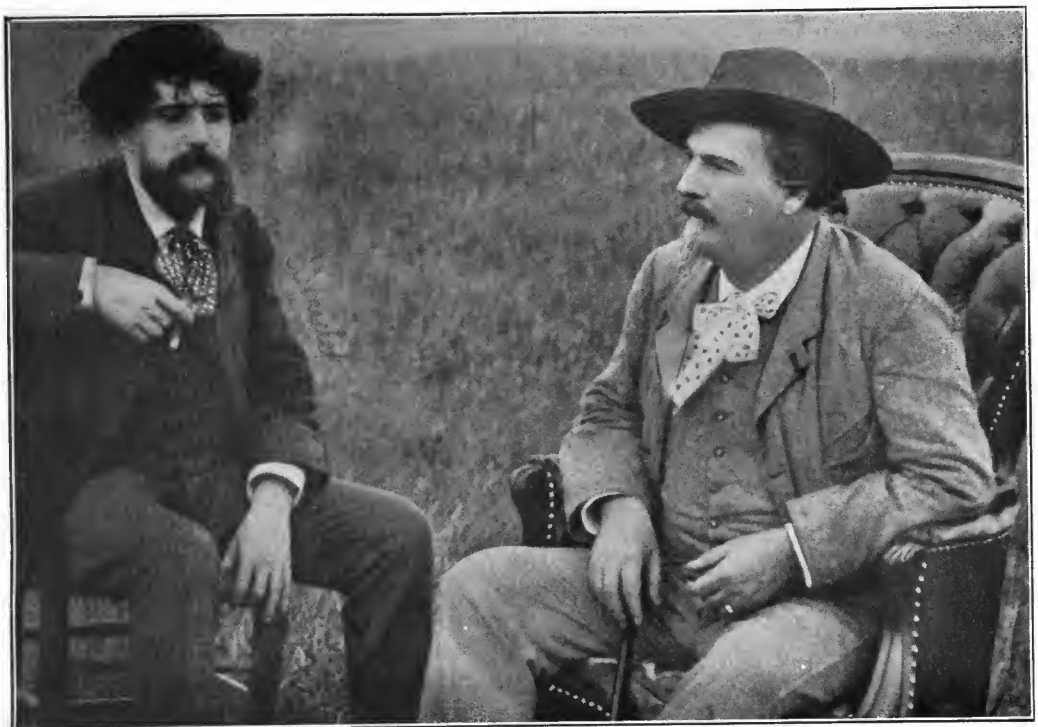
à des romans tels que *Fromont jeune et Risler aîné*, *Jack*, le *Nabab*, *Numa Roumestan*, *Sapho*, *l'Immortel*, *l'Évangéliste*, *Rose et Ninette*, *les Rois en Exil*. Les caricatures des *Tartarins* ne représentent que l'amusement d'un humoriste, mais ces « pochades » pleines de verve sont loin de nuire à sa gloire, pas plus qu'à la Provence, qui ne lui en garde aucune rancune. Si l'on pense à Dickens en lisant le *Petit Chose*, on ne peut s'empêcher de comparer Tartarin et Don Quichotte : il est déjà honorable de rappeler, même de loin, le génie de Cervantès.

D'autres on dit — et mieux que nous ne saurions le faire — les qualités littéraires d'Alphonse Daudet.

« Il nous a donné quelques-uns des plus touchants, des plus séduisants romans que nous ayons... Il a été supérieur dans la description de tout ce qui intéressait sa sympathie. L'impersonnalité du savant n'a jamais été son fait ; mais il a su objectiver sa sensation, remonter à la cause extérieure de son émotion et domptant le frémissement intérieur de son être, que l'on sent toujours et qui prend d'autant plus sur nous, il s'est appliqué à imiter exactement l'objet dont le contact l'avait froissé ou caressé. Il est arrivé à faire une œuvre objective et point du tout impersonnelle. »

Ce qu'il a le mieux décrit, c'est le Midi de la France qu'il aimait passionnément. On trouve un coin de Midi dans tous ses romans, même dans ses romans de vie parisienne. Jean Gaussin l'amant de *Sapho*, est de Chateauneuf ; c'est à Chateauneuf, dans le vieux domaine des Gaussin d'Armandy qu'il se réfugie pour essayer d'échapper à Fanny Legrand. Jansoulet, et son intendant Bom-

Digitized by Google



Daudet et Mistral.

Digitized by Google

Digitized by Google

pain, sont du Midi ; pour faire un contraste saisissant avec le luxe du *Nabab*, nous avons la perspective d'une jeunesse douloureuse, passée à Saint-Romans et à Marseille ; à côté de Félicia Ruys et des séductions parisiennes, on entrevoit la coiffe provençale de la bonne Françoise, la mère de Jansoulet.

Nîmes a une place d'honneur dans son œuvre. Les premières pages du *Petit Chose* nous montrent la désolation d'une usine nîmoise qui meurt. Dans les *Rois en Exil*, les souvenirs d'enfance d'Élysée Méraut ramènent au quartier des tisseurs, où vivent les brûlants enthousiasmes pour la cause royaliste et catholique. Et surtout *Numa Roumestan* montre la ville de Nîmes sous tous ses aspects ; la fête aux Arènes, l'intérieur bourgeois de la Tante Portal, l'arrivée triomphale du député, la promenade de Numa et d'Hortense Le Quesnoy à travers les vieilles rues et les monuments romains, le baptême du petit Roumestan, et dans la banlieue, sous les treilles de vigne, le mas des Valmajour.

Alphonse Daudet fut, pour Mistral et les félibres, un partisan dévoué et un ami toujours fidèle. Il écrivit assez souvent en langue d'oc et il défendit de tout son cœur les chefs-d'œuvre de la renaissance provençale. Il est un des meilleurs exemples qu'on pourrait invoquer pour la défense des dialectes locaux. Est-ce que sa culture provençale a nui le moins du monde à son style français? Au contraire. La langue de *Numa Roumestan*, des *Tartarins*, des *Lettres de mon moulin* est remplie de tournures originales, d'expressions neuves et pittoresques qui viennent directement de la langue d'oc.

Et nous aimons aussi à citer le nom de Daudet pour

Digitized by Google

montrer la double richesse de la race méridionale qui a deux langues à sa disposition, qui donna naissance à des écrivains français tels que Paul Arène, Ferdinand Fabre, Alphonse Daudet ou Edmond Rostand, en même temps qu'à Roumanille, Aubanel et Mistral. Dans le cabinet de travail du Maître, à Maillane, nous avons souvent remarqué cette photographie où Daudet, jeune encore, est assis aux côtés de l'auteur de *Mirèio*. Nous sommes heureux de pouvoir en donner ici la reproduction. Si l'on avait à représenter par un diptyque, le mouvement littéraire de la France méridionale au XIXe siècle, on ne saurait mieux le faire qu'en unissant ainsi les deux figures du poète de Maillane et du romancier de Nîmes.

En 1906, la ville de Nîmes a élevé dans le jardin de la Fontaine un monument à Henri Revoil. L'illustre architecte méritait cet hommage de reconnaissance : sans être né à Nîmes, il a rendu de tels services à cette ville que les Nîmois le considèrent, à juste titre, comme un des leurs. « Il était né, d'une mère provençale, dans une des plus adorables cités du Midi », disait M. Henry Roujon dans le discours d'inauguration qu'il prononça à Nîmes, le 12 novembre 1906. « Ce fut à sa province natale qu'il résolut de se consacrer. Il se voua, pour ainsi dire, à la belle région qu'il aimait pour son génie et pour son soleil. L'étudiant parisien ne se laissa pas déraciner ; le fils de la Provence demeura fidèle au vieux sol. Les premiers travaux furent consacrés à un chef-d'œuvre d'architecture méridionale. Il débuta, au Salon de 1846, par une étude de l'abbaye de Montmajour. »

Digitized by Google

Le nom d'Henri Revoil est surtout lié à l'architecture romane ; son beau livre fait autorité en cette matière ; ses intelligentes restaurations peuvent être données en exemple. L'auteur de son monument, M. Albert Ballu, architecte en chef des monuments historiques, a eu l'heureuse idée de placer devant le buste de l'artiste, une femme, drapée d'un peplum, qui symbolise la muse de l'architecture romane. Cette figure est la reproduction d'une ancienne statue dite *Vierge de Beaucaire*, qui décore le vestibule d'une maison privée de cette ville (ancien hôtel Narbonne-Pelet).

L'activité artistique de Revoil s'étendit à toute la France méridionale : « A Arles, à Vaison, à Saint-Trophime, à Montmajour, aux Baux, à Tarascon, à Avignon, à Orange, il est partout où il y a de la gloire à défendre et à sauver de la beauté. »

A Nîmes, il travaille particulièrement à la restauration des monuments romains : « Toutes ces imposantes et fragiles merveilles ont besoin d'un protecteur respectueux. La main qui les touche doit être une main sûre et légère. Revoil fut le pieux gardien de leur immortalité. » On lui confia aussi l'achèvement de la cathédrale Notre-Dame et Saint-Castor, et le tombeau de Mgr Cart.

« Il ne se borna point au rôle impersonnel d'archéologue et de restaurateur... L'œuvre personnelle, l'œuvre moderne d'Henri Revoil, délicatement originale encore qu'imprégnée de traditions, est représentée par plus de soixante-dix églises ou chapelles. Les preuves de ce talent si souple, où l'intelligence des procédés modernes s'alliait au respect du

Digitized by Google

passé, nous les trouverions dans tout le Midi. Après la mort de Vaudoyer et d'Espérandieu, il fut chargé de continuer les travaux de la cathédrale de Marseille. Ce noble temple lui doit sa décoration intérieure, si mystérieusement somptueuse, et le beau porche délicat et majestueux. Dessinateur prestigieux, rompu à toutes les techniques, initié à tous les arts, Revoil allait d'un carton de mosaïque au schéma d'un ciboire avec l'aisance et la maîtrise des artistes d'autrefois. »

Nous parlerons plus longuement dans un autre ouvrage[1] de toute la famille des Revoil et notamment du peintre Pierre Revoil, père de l'architecte, ainsi que du littérateur et voyageur Bénédict Revoil, frère d'Henri Revoil, né comme lui à Aix. Nous aurons donc l'occasion d'étudier dans son ensemble l'œuvre de l'architecte dont les Nîmois ont raison de conserver la mémoire. Nous voudrions citer seulement ici quelques lignes d'une lettre adressée, en 1906, par Mistral, à M. Paul Revoil, alors ambassadeur à Berne :

« ... Croyez bien que je m'unis, et comme vieil ami et comme provençal, à la glorification de l'éminent architecte qui a tant fait pour restaurer et pour mettre en leur valeur les monuments historiques de la Provence et du Midi. Comme les compagnons du légendaire tour de France, Revoil a gravé son nom, son nom de *Mèstre de la pèiro*, sur les plus remarquables constructions du pays, depuis nos amphithéâtres, la basilique de Saint-Trophime, le château de Tarascon, le pont de Saint-Bénézet, jusqu'aux cathédrales de Montpellier, de Marseille et de Nîmes. Je salue donc le

1. *Aix-en-Provence*, nouvelle édition.

Digitized by Google

buste de votre illustre père de toute ma gratitude et de mon pieux souvenir... »

Paul Revoil, actuellement ambassadeur à Madrid, a déja fourni une superbe carrière. En Algérie, en Tunisie, au Maroc, à la conférence d'Algésiras, il a acquis des titres à la reconnaissance de tous les Français. Et de plus, pourrions-nous oublier qu'il adore les arts, la Provence et sa bastide de Mouriès !

Pour terminer ce court historique des gloires nîmoises, comment ne pas louer M. Gaston Boissier, même de son vivant? Dans la belle étude qu'il a consacrée à l'archéologue nîmois Jean-François Séguier, il écrit :

« Séguier naquit à Nîmes en 1703. Tout ce qu'on sait de sa jeunesse, c'est que les études archéologiques l'attirèrent de fort bonne heure. Ce goût se comprend dans un pays qui conserve de si beaux restes d'antiquités; comme on y a sans cesse le passé sous les yeux, il est naturel qu'on songe à le connaître, *et l'on y devient antiquaire rien qu'en regardant.*

« Cette vieille cité industrielle et commerçante ressemble par plus d'un côté aux républiques italiennes du moyen âge. Quoique portée plutôt vers les affaires, elle n'a jamais dédaigné les travaux de l'esprit; même dans ces temps qu'on nous dépeint comme barbares, elle en comprenait l'importance et savait les honorer. Dès le milieu du XIVe siècle, ces bourgeois enrichis avaient voulu fonder chez eux une école de droit. Ils s'étaient adressés aux villes voisines pour avoir des professeurs, et, à leur arrivée, les consuls étaient allés en grande pompe les attendre au delà des portes, comme ils faisaient pour les rois et les princes à leur passage.

Digitized by Google

« La Renaissance et la Réforme, qui furent accueillies favorablement à Nîmes, augmentèrent l'élan général vers les études scientifiques. Il s'y établit une faculté de théologie qui, grâce au talent des maîtres et au succès des élèves, attira bientôt les yeux de toute l'Europe. En quelques années, elle donna à la science Rulmann, Sorbière, Graverol, Cotelier, et surtout l'illustre Samuel Petit. « C'est un pays, disait Casaubon, qui n'a jamais manqué de savants, et qui en abonde aujourd'hui. »

« Malheureusement cette tradition semble s'interrompre vers le milieu du XVIIe siècle, quand la faculté de théologie fut fermée et le collège des arts livré aux Jésuites. Il y eut dès ce moment un affaiblissement notable dans les études sérieuses. Au lieu des âpres discussions théologiques qui avaient troublé l'époque précédente, mais qui maintenaient une certaine vigueur dans les caractères, on ne s'occupa plus que de tourner des vers galants et d'écrire en beau langage...

« Cependant l'amour de l'antiquité subsistait encore, et, à dire vrai, il n'a jamais tout à fait disparu de ce pays, où l'antiquité est si vivante. Ces beaux monuments restés debout, ces médailles et ces inscriptions qu'on y découvre et qui sollicitent sans cesse la curiosité, y ont entretenu comme une école permanente d'archéologie. C'est là que se forma Séguier. A dix ans, une médaille d'Agrippa qu'il gagna en jouant avec ses camarades et dont il voulut se rendre compte, éveilla chez lui le goût de la numismatique. Il devint dès lors collectionneur passionné[1]... »

Nîmes reste aujourd'hui encore une « école permanente d'archéologie » et en tête de la liste des érudits

1 Gaston Boissier, UN SAVANT DU XVIIIe SIÈCLE. Jean-François Séguier. *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1871.

Digitized by Google

nîmois, il faut placer M. Gaston Boissier lui-même. Le savant auteur de la *Fin du Paganisme*, de l'*Opposition sous les Césars*, de la *Religion Romaine*, de *Cicéron et ses amis* est le plus magnifique exemple qu'on puisse fournir d'un talent conforme à ses origines et à son milieu. La ville des Antonins, la plus belle cité latine des Gaules, devait donner le jour à un historien de Rome et de ses gloires. M. Gaston Boissier en décrivant la civilisation romaine, semble payer le tribut de reconnaissance dû par tout un peuple à ses bienfaiteurs. Cette tâche, que la providence des lettres et des artistes lui a sans doute confiée, il s'en est acquité avec une sûreté une ampleur, un agrément incomparables. Cet érudit, qui a su apporter dans les études les plus ingrates la grâce latine et le sourire méridional, s'élève jusqu'au lyrisme quand il chante les splendeurs de Rome. Il cite quelque part la parole de Plutarque, appelant Rome une « déesse sacrée et bienfaisante » et voici, dans un chapitre de l'*Opposition sous les Césars*, tout un commentaire de ce cri d'admiration. Il s'agit de la civilisation des provinces sous l'empire :

« On pourrait, écrit-il, établir par l'étude des institutions impériales et la lecture des historiens romains que les provinces ont été en général plus heureuses et mieux traitées sous l'Empire que pendant la République; mais il est de leur prospérité des témoignages encore plus certains. Je veux parler de ces ruines admirables dont la France, l'Espagne, l'Afrique et l'Asie sont remplies. Les voyageurs rencontrent à chaque pas, jusque dans les plus pauvres bourgades, des débris de temples, de théâtres, de palais, des thermes, des ponts, des grands chemins, des aqueducs,

Digitized by Google

qui les frappent de la plus vive surprise. Presque tous ces monuments datent des premiers siècles de l'Empire et nous donnent l'idée d'une situation très florissante. Jamais le monde n'a été, sinon plus heureux, au moins plus riche, et il n'est guère possible d'admettre que des villes qui ont trouvé assez de ressources dans leurs finances pour construire ces magnifiques édifices aient été aussi rançonnées et appauvries qu'on le prétend par les proconsuls romains. Nous avons grand'peine à prendre Juvénal au sérieux quand il vient nous dire du temps d'Hadrien, au moment où s'élevaient tous ces somptueux monuments que le monde est ruiné et qu'on a tant volé les peuples vaincus qu'il ne reste chez eux plus rien à prendre. Il y a plus de vérité et de justice dans ce tableau que traçait le rhéteur Aristide vers le milieu du second siècle : « Toute la terre, disait-il, est en habits de fête. Elle a quitté son ancien costume de combat, et ne rêve que magnificence, parures et plaisirs de toute espèce. Les vieilles querelles ont cessé entre les villes, elles ne rivalisent plus entre elles que de magnificence et de luxe, chacune veut paraître plus belle que ses voisines. Tout est rempli partout de gymnases, de fontaines, de propylées, d'ateliers et d'écoles et il semble qu'après une longue maladie l'univers est revenu à la santé. Les bienfaits des Romains, sont si également répandus partout, qu'on ne peut pas dire quels sont ceux qui en reçoivent une meilleure part. Toutes les villes en sont comblées, toutes sont radieuses d'élégance et de splendeur, et toute la terre est ornée comme un vaste jardin. »

On pourrait croire que, pour écrire cette page, M. Gaston Boissier a appuyé son cahier sur quelque pierre des Arènes ou du Pont du Gard!

Souvent l'éloge enthousiaste du rhéteur Aristide devait hanter sa mémoire tandis qu'il promenait ses

Digitized by Google

Digitized by Google

A. Falguière. — *Statue d'Alphonse Daudet.*

Digitized by Google

Gabriel Ferrier. — *Portrait de M. Gaston Boissier.*

Digitized by Google

Digitized by Google

rêveries d'étudiant ou de jeune professeur au milieu des monuments de sa ville natale. La vie romaine, il l'a vécue sur les places publiques de Nîmes, sous les arceaux de l'Amphithéâtre et la voûte du Temple de Diane, devant le péristyle de la Maison Carrée. Et ces romains qu'il dépeint dans tous ses ouvrages, avec une vérité saisissante, il semble qu'il les reconnaît comme des parents éloignés...

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS

A

Abel, 96.
Académie Française, 120.
Acropole, 109.
Actium, 12, 13.
Adam, 90.
Admète, 86, 105.
Adrien, 3, 14, 72, 79, 136.
Afer (Domitius), 14, 103, 113.
Afrique, 135.
Agde, 18, 20.
Agrippa, 3, 13, 41, 54, 55, 134.
Aicard (Jean), 77.
Aigues-Mortes, 37, 41.
Airan, 13.
Aix-en-Provence, 4, 8, 101, 108, 117, 119, 132.
Albéroni, 52.
Albi, 20, 23, 94.
Albigeois, 21, 22, 23, 90.
Alceste, 86, 105.
Alembert (d'), 95.
Alexandrie, 66.
Algérie, 133.
Algésiras, 133.
Allègre (Léon), 9.
Allobroges, 11.
Allmer, 41, 66, 67.
Alphonse II, d'Aragon, 20.
Alpilles, 37.
Alzon (P. d'), 104.
Amallier, 104.
Amour, 80, 85, 95, 116, 118.
Amoureux (Docteur), 105.
Amphithéâtre, 2, 3, 15, 18, 52, 59, 60, 115, 137.
Amy, 103.
Anacharsis, 56.
Anadyomène, 78.
Angleterre, 6.
Angoulême (Duc d'), 32.
Anjou, 4.
Antonin le Pieux, 2, 4, 8, 14, 59, 70, 72, 104, 113, 114, 115.
Antonin (Les), 17, 135.
Antonin (Square), 104.
Aphrodite, 78.
Apollon, 86.
Apt, 82, 114.
Aptus, 66.
Aqua Claudia, 44.
Aquitaine, 18.
Archives Nationales (Palais des), 116.
Arécomiques, 9, 10, 11, 12, 15, 75, 85.
Arène (Paul), 44, 130.

Digitized by Google

Arènes, 19, 20, 21, 26, 34, 51, 60, 61, 62, 63, 64, 67, 68, 69, 89, 129, 136.
Arènes (Place des), 109, 110.
Argonautes, 86.
Aristide, 136.
Arles, 5, 12, 25, 26, 67, 101, 131.
Arnaud (Le Grand), 114.
Arnaud (évêque de Nîmes), 25.
Arria Fadilla, 115.
Arrius Antoninus, 115.
Artois (Comte d'), 83.
Arvernes, 11.
Asie, 76, 115, 135.
Aspic (Place de l'), 97.
Assas (Place d'), 103.
Assemblée Nationale, 123.
Assomption (Collège de l'), 104,
Athènes, 78, 109.
Aton Ier, 19.
Aton II, 19.
Aubanel (Théodore), 44, 130.
Auguste, 3, 8, 12, 13, 14, 15, 17, 33. 41, 46, 49, 54, 55, 59, 60, 78, 80, 82, 90.
Augustins, 57, 58, 59.
Aurelius (Titus), 14, 115.
Aurès (A.), 14, 53, 54.
Aurès (Les sœurs), 32.
Auri (Mont), 34.
Auriolle, 57.
Auxes, 75.
Avienus (Festus), 10.
Avignon, 4, 25, 31, 41, 83, 131.

B

Babet-la-Bouquetière, 95.
Bacchus, 80.
Balincourt (Comte de), 104.
Ballu (Albert), 131.
Balzac, 61.
Barbentane, 69.
Barry (Edm.), 10.
Baruthel, 39.
Basilique de Plotine, 109.
Baudile (Saint), 16.
Baux (Les), 31.
Baville (de), 60.
Bazin (Hippolyte), 2, 10, 12, 38, 40, 53, 60, 63, 65, 87.
Beaucaire, 61, 127, 131.
Beauvais, 117.
Bellecour (Place), 109.
Bellegarde, 25.
Bellegarde (Maréchal de), 47.
Benoit de Borne, 57.
Bergerac, 28.
Bernard Ier, 19.
Bernard II, 19.
Bernard-Aton III, 19.
Bernard-Aton IV, 19.
Bernard-Aton V, 19, 20.
Bernard-Aton VI, 19, 20.
Berne, 132.
Bernis (Famille de), 91, 96.
Bernis (François de), 91, 92, 93, 94, 95.
Bernis (Rue de), 91.
Beryte, 20, 75.
Berwick (Maréchal de), 107.
Besson (Mgr), 121.
Bèze (Théodore de), 44.
Béziers, 12, 18, 20, 23, 57.
Bezons, 57.
Bigot (Guillaume), 37, 104, 114. 126.
Blanchard, 108.
Blanche de Castille, 27.
Boffrand, 116.
Boissier (Gaston), 114, 133, 135, 136.
Bollandistes, 16.
Bonafous, 13, 60.
Bonnet (Baptiste), 125.
Bonneville (E.), 121.

Digitized by Google

Borély (Musée), 82.
Borrel (A.), 28.
Bosc, 103, 104.
Boucher (François), 107, 116, 119.
Boucoiran, 60, 107.
Bouquerie (Place de la), 99.
Bourdon (Gaston), 109.
Bourget (Paul), 112.
Boys (Pierre), 56.
Bressac, 99.
Bret (Ed.), 104.
Brézé (Pierre de), 61.
British Museum, 6, 7.
Brueis, 57.
Bruguier (Jean), 114.
Brunswick, 6.
Buccuci (Guillaume), 61.

C

Cabrières (de), 120.
Caïn, 90.
Calabrais, 107.
Calvet (Musée), 82.
Calvinus (Sextius), 4.
Calydon, 86.
Camisards, 30.
Campana, 81.
Canigou, 37.
Canonge (Jules), 126.
Caracalla, 79, 80.
Carcassonne, 20, 23.
Carmes, 39, 61.
Carmélites, 127.
Carnot (Avenue), 109.
Carolingiens, 18.
Caromb, 61.
Cart (Mgr), 104, 131.
Catalans (Comtes), 4.
Cathédrale, 89, 101, 131.
Casaubon, 134.
Castel-Gandolfo, 119.
Castor (Saint), 114.
Caumette, 60.
Cavalier (Jean), 30.
Cavalier (Mont), 34.
Caylus (Comte de), 81, 85.
Cazalis de Fondouce, 9.
Cécile de Provence, 19.
Celtes, 9, 10, 46.
Cérès, 79.
Cervantès, 117.
César (Caïus), 13, 14, 54, 55.
César (Jules), 12, 33, 39.
César (Lucius), 14, 54, 55.
Césars (Les), 135.
Cévennes, 9, 27, 37, 99,
Chapot (Abbé), 121.
Charles Ier, 107.
Charles VI, 40, 61.
Charles VII, 27.
Charles IX, 36.
Charles Martel, 18, 33, 60.
Château d'eau, 45.
Châteauneuf, 128.
Chauvin (Etienne), 114.
Cheval-Vert, 99.
Christ, 68, 83, 102, 107.
Christol (de), 9.
Cicéron, 14, 135.
Clapiès, 50.
Clavellier, 61.
Clavisson, 61.
Clément V, 27.
Clérisseau (C.), 60.
Cohon, 28.
Colbert, 58.
Colisée, 42.
Collombet, 121.
Colombus, 67.
Commode, 80.
Comtat-Venaissin, 23, 28.
Cortone (Pierre de), 118.
Cotelier, 134.
Couronne (Square de la), 104.
Coypel, 119.

Digitized by Google

Crémieux, 113.
Crésimé, 75.
Crespon (Jean), 105.
Crocus, 17.
Croix-de-fer (Col de la), 34.
Cromwell, 107.
Crussol (Jacques de), 61.
Curnier, 99.
Cuvillier, 31.
Cybèle, 79.

D

Dahomey, 91.
Dams (Bernard de), 61.
Dardalhan, 50.
Darenberg, 46, 72, 86.
Daudet (Alphonse), 68, 69, 104, 114, 125, 127, 128, 129, 130.
Daudet (Ernest), 32, 114, 127.
Dauphiné, 5.
Debat-Ponsans, 109.
Delaborde (Henri), 102.
Delaroche (Paul), 107.
Desjardins (Ernest), 72.
Deydon (Abbé), 121.
Deyron (Jacques), 35, 40, 48, 114.
Diadumène, 7.
Diafronisse, 19.
Diane, 2, 13, 33.
Dickens, 128.
Diderot, 92.
Didier (Adrien), 109.
Dioscures, 11.
Domitien, 59, 115.
Domitius, 11.
Domna (Julia), 79.
Donnadieu (Général), 113.
Dorée (Rue), 97, 98.
Du Chayla, 30.
Duclos, 92, 93.
Dumas (Adolphe), 123.
Dumas (Alexandre), 1, 43, 123, 124, 125.
Dumas (Emilien), 88.
Dumont (Aristide et Georges), 41.
Duterrage, 59.
Durand, 48.
Durand (Charles), 109.
Durant, 48.

E

Égypte, 12, 13, 82.
Endymion, 87, 88.
Epis (Rue des), 96.
Esculape, 85.
Espagne, 12, 39, 40, 67, 82, 97, 121, 135.
Esperandieu, 85, 132.
Esplanade, 103, 110, 111.
Estrades (Comtesse d'), 93.
Étioles, 93.
Eure, 13, 41, 110.
Europe, 85.
Ève, 78.
Eyssette (Daniel), 127.

F

Fabius, 11.
Fabre (Ferdinand), 130.
Falguière, 104.
Faune, 5.
Ferrier (Gabriel), 109.
Fées (Grotte des), 31.
Félibrige, 126.
Félix (Saint), 17.
Félon, 107.
Feuchères (Léon), 101, 104.
Feuchères (Avenue), 109.
Fiesole, 103.
Flandreysy (Mme Jeanne de), 5, 6, 76, 79.
Flandrin, 102, 103.
Flavien, 3.
Flavius (Titus), 72.

Digitized by Google

Fléchier, 30, 35, 48.
Fleury (Cardinal), 92.
Folquet, 22.
Fontaine, 2, 33 38, 47, 49, 50, 73, 74, 80, 104, 109, 110, 130.
Fontaine (de), 119.
Fontainebleau, 36.
Fontanilles, 61.
Forum, 39.
Fra Angelico, 102.
France, 23, 36, 58, 82, 95, 96, 116.
François (Jules), 108.
François Ier, 27, 61.
François II, 96, 114.
Francs, 18, 21.
Fréjus, 12.
Frotaire Ier, 46.
Frotaire II, 19.

G

Gaillard-Guiran, 97, 114.
Galloche, 116.
Ganymède, 80.
Gard, 9, 14, 16, 31, 41, 46, 48, 85, 87, 103, 123.
Gardon, 9, 17, 41, 42, 43, 45, 110.
Gassendi, 55.
Gauciane, 19.
Gaule, 4, 11, 17, 72, 73, 75, 82, 83, 85.
Gaussin (Jean), 128.
Gauthier, 60, 74.
Genève, 28.
Gentil-Bernard, 93.
Germain, 17.
Germer-Durand, 34, 66, 67.
Géryon, 97.
Giblet, 20.
Gizolure, 104.
Gobelins (Les), 117.
Godard (André). 42, 49, 67, 68.
Goiffon (Abbé), 17.
Goudard, 81.
Goult, 83.
Grâces, 118.
Grande-Bretagne, 14, 72.
Grangent. 48.
Granverol (J. de), 13.
Granverol, 134.
Grèce, 37.
Grégoire de Tours, 16.
Greuze, 107.
Guibal (Barthélemy), 114.
Guibal (Georges), 22.
Guiffrey (Jules), 117.
Guillaume VI, 20.
Guillaume de la Tudela, 23.
Guillemette, 20.
Guiraud, 50.
Guiraudenc (Jean), 29.
Guizot, 113, 114, 119, 120.

H

Hallays (André), 28.
Hellade, 78.
Heem (David de), 107.
Henri IV, 27, 31, 36.
Henriquel-Dupont, 108.
Heraclea, 10.
Hérault, 37.
Hercule, 6, 74, 79, 84, 96.
Hérode, 106.
Héron (Macé), 61.
Héron de Villefosse, 84.
Hirschfeld, 31.
Honorata, 75.
Honoré III, 23.
Horloge (Rue de l'), 99.
Hôtel-Dieu, 40.
Hôtel-de-Ville, 55, 56, 98.
Hugo (Abel), 89.
Huot, 108.
Hygie, 6.

Digitized by Google

I

Ibérique (Péninsule), 12.
Innocent III, 22, 25.
Iolchos, 86.
Isis, 73.
Italie, 12, 52.

J

Jacquemin, 6.
Jacquet (Achille), 108.
Jacquy, 104.
Jansoulet, 128.
Jean-Baptiste (Saint), 106, 107.
Jésuites, 91, 134.
Jésus, 107.
Jocelyn, 123.
Judith, 107.
Julius (Lucius), 75.
Jullian, 85.
Jupiter, 5, 72, 73, 75, 85.
Juvénal, 136.

L

Lacordaire (Père), 120.
Lacour-Gayet, 72.
Lade (Licinia), 75.
La Ferrière, 13.
La Fontaine, 126.
Lagorce (Maison), 99.
Lagorce (Mme), 104.
La Haye, 108, 109.
Lamartine, 122, 123.
Lamoignon (Nicolas de), 59.
Languedoc, 12, 17, 26, 28, 30, 40, 41, 43, 58, 60, 127.
Lares, 15, 85.
Largillière, 107.
La Roche, 61.
La Rochelle, 28.
Lascaris, 90.
Latium, 115.
Latmos (Mont), 87.
Lavau (Pierre de), 27.
Lavinum, 115.
Legrand (Fanny), 128.
Lemoyne, 116, 118.
Le Normand (Mme), 93.
Lenthéric, 7, 76.
Lépide, 12.
Le Quesnoy, 129.
Lesueur, 98, 102, 107.
Le Thor, 101.
Livie, 54.
Locuste, 106.
Londres, 41.
Long (J. D.), 7.
Lorenzi, 55.
Louis VIII, 23.
Louis IX (Saint Louis), 13, 26, 120.
Louis XIII, 28, 96, 98.
Louis XIV, 30, 57, 58.
Louis XV, 50, 94, 99.
Louis XVI, 98.
Louis (Aristide), 108.
Louvet (Louis), 61.
Louvre, 5, 77.
Lucain, 25.
Luchaire, 22, 25.
Lupercales, 6.
Lyon, 5, 6, 109.

M

Madeleine (Sainte), 83.
Madeleine (Rue de la), 91.
Madeleine (Place de la), 101.
Madier de Montjau, 113.
Madrid, 133.
Mœsa (Julia), 79.
Maffei, 73.
Maillane, 123, 130.
Maison Carrée, 2, 14, 18, 19, 39, 49, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58,

Digitized by Google

59, 73, 74, 76, 77, 79, 80, 82, 83, 85, 110, 137.
Mamœa (Julia), 79.
Mancini (Palazzo), 116.
Mantz (Paul), 116, 117, 118.
Marcella (Julia), 75.
Maréchal, 103.
Mareschal (Jacques-Philippe), 50, 51.
Mariéton (Paul), 59.
Marius (Caïus), 4.
Marmontel, 93.
Maroc, 133.
Mars, 5, 85.
Marseille, 10, 11, 12, 19, 20, 25, 37, 75, 79, 109, 129, 132.
Martial, 5.
Martin, 98.
Maruéjol, 43. 85, 86, 87.
Massard, 108.
Massillargues, 61.
Massip, 96.
Maucomble, 13.
Mauric, 49.
Maurin (G.), 12.
Maurin (Prosper), 76.
Mazauric, 59, 85, 88.
Meaux, 23.
Meilhan (Allées de), 109.
Mela (Pomponius), 10.
Ménard (Léon), 12, 17, 18, 26, 28, 43, 46, 47, 48, 56, 58, 62, 73, 74, 96, 97, 98, 99.
Méraut (Élysée), 129.
Mercié, 103.
Mercure, 67, 79.
Mères (Les), 85.
Méric, 105.
Michel (MM.), 98.
Michel (Albin), 96, 98, 99, 100.
Michel (Jean), 127.
Michelade, 28.
Michel-Ange, 77.
Michelet, 67.
Michel de Moriez, 25.
Mignard (Pierre), 107.
Mignon, 108.
Minerve, 85.
Mingaud (Philippe), 105.
Mirèio, 110, 123, 126, 130.
Mistral, 1, 24, 110, 126, 129, 130, 133.
Moget (Guillaume), 27.
Mommsen, 11.
Mondet, 101.
Moneste (Saint), 16.
Monteil, 74.
Mont Duplan, 109.
Mont d'Haussez, 109.
Monteynard (François de), 61.
Montfort (Simon de), 20, 22, 23, 24.
Montfrun, 61.
Montmajour, 101, 130, 131.
Montmorency (Baron de), 92.
Montpellier, 20, 50, 132.
Montrond (de), 121.
Morice (L.), 107.
Morny (Duc de), 127.
Mosson, 50.
Moulins à Vent (Quartier des), 16, 34.
Mounet-Sully, 59.
Mouriés, 133.
Mourgues, 32.
Moutte (A.), 106.
Munich, 6.
Musée des Antiques, 72, 74.
Musée Archéologique, 105.
Musée des Beaux-Arts, 89.
Musée Épigraphique, 72, 74, 84, 85, 101, 105.
Musée de peinture, 105.
Muséum d'Histoire Naturelle, 105.

N

Nantes (Édit de), 30.

Digitized by Google

Naples, 5.
Narbonnaise, 7, 12, 39, 73, 83.
Narbonne, 10, 12, 14, 23. 115.
Narbonne-Pelet, 131.
Natoire (Jeanne), 118.
Natoire (Charles-Joseph), 49, 81, 114. 116, 117, 118, 119.
Natoire (Florent), 116.
Navare, 16.
Navarre, 36.
Naville, 58.
Nemausa, 13, 43, 86, 87.
Nemausus, 9, 10, 13, 15, 16, 41, 46, 50, 72, 85, 89.
Neptune, 5.
Nice, 96.
Nicot (Jean), 96, 113.
Nil, 13.
Nîmes (*Ce nom se trouvant presque à chaque page, nous ne donnons aucun renvoi*).
Nisard (Désiré), 13, 43.
Noé, 90.
Noguier, 32.
Notre-Dame (Cathédrale), 89, 95, 131.
Numa, 3.
Numa Roumestan, 68, 129.
Nymphée, 46, 50.
Nymphes, 85.

O

Odéon, 123.
Olive, 106.
Olympe, 78, 116.
Optata, 66.
Orange, 12, 28, 79. 82, 131.
Orantes, 49.
Oratoire (Temple de l'), 120.
Orry, 49.
Othon, 115.
Oudry, 117.

P

Palais de Justice, 72, 108, 110.
Palladio (André), 48.
Pallas, 77.
Pandus, 41.
Papes, 4, 23.
Paris, 23, 28, 41, 49, 91, 93, 116. 118, 123, 126.
Parrocel, 106.
Paterclus (Julius), 75.
Paul (Saint), 102.
Paul (Duc), 60.
Pavée (Rue), 76.
Peiresc, 55.
Pelet (Aug.), 33, 45, 50, 86, 101.
Pelias, 86.
Penates, 93.
Pentecôte, 22.
Petit (Samuel), 31, 114, 134.
Perbosc (Antonin), 22.
Pernes, 101.
Perse, 94.
Peyre (Roger), 36, 44, 55, 76.
Phénicie, 20.
Phères, 86.
Philadelphe de Gerde, 23.
Philippe le Bel, 27.
Philippe le Hardi, 26.
Phocée, 11.
Phryné, 78.
Pic Saint-Loup, 37.
Pierre (Saint), 102.
Pindare, 55.
Piot, 83.
Planette (Chemin de la), 35.
Plantier (Mgr), 103.
Plate-Forme (Avenue de la), 109.
Platon, 78.
Plautile, 79.
Pline, 7. 82, 115.
Plotine, 14, 109.
Plutarque, 135.

Digitized by Google

Pocheville, 101.
Poldo d'Albenas, 13, 72, 73, 96, 97.
Polybe, 10.
Pompadour, 47, 93.
Pompée, 12.
Pompeius (Lucius), 66.
Pompeius (Sextius), 41.
Pomponius (Caïus), 31.
Pontastier, 61.
Pont du Gard, 2, 13, 27, 33, 42, 43, 44, 45, 136.
Pontmartin (A. de), 121.
Porte Cancière, 35.
Porte d'Auguste, 34, 39, 40.
Porte des Carmes, 30.
Porte de France, 34, 39, 40.
Portugal, 96, 114.
Pot (René), 61.
Pothier, 10, 73.
Pradier, 104, 107, 110.
Primulus, 75.
Propylées, 103.
Provence, 4, 7, 19, 20, 24, 25, 36, 44, 60, 83, 84, 110, 128, 130, 132.
Proxumes, 85.
Prussianum, 17.
Psyché, 80, 81, 116, 117, 118.
Ptolémée, 10.
Puget, 97.

Q

Questel, 101, 110.

R

Raphel, 91, 96, 97, 105.
Rasez, 20.
Rauffet, 61.
Ravaisson-Mollien (Félix), 77.
Ravet, 7.
Raymond V, 20, 21, 34.
Raymond VI, 22.
Raymond VII, 23.
Raymond-Bérenger III, 20.
Raymond-Bernard, 19.
Raymond de Saint-Gilles, 90.
Raymond-Trencavel, 20.
Reboul (Jean), 62, 104, 114, 121, 122, 123, 124, 125, 126.
Recollets, 30.
Réforme, 134.
Reinach (Salomon), 85.
Renaissance, 134.
René, 83.
Reni (Guido), 107.
République (Boulevard de la), 109.
Revoil (Bénédict), 132.
Revoil (Georges), 114.
Revoil (Henri), 63, 73, 86, 101, 104, 114, 130, 131, 132.
Revoil (Paul), 132, 133.
Revoil (Pierre), 132.
Reynaud Le Vieux, 102, 106, 114.
Rhône, 5, 6, 7, 12, 39, 76, 79, 110.
Richard, 19.
Rigaud, 106.
Ripert (Emile), 100.
Rivolhe, 61.
Rohan (Duc de), 34.
Romains, 11, 13, 15, 34, 40, 42, 43, 46, 49, 75, 82, 136.
Rome, 1, 2, 12, 14, 17, 34, 39, 41, 54, 67, 74, 82, 94, 95, 116, 118, 135.
Roquefavour, 2.
Rostand (Edmond), 130.
Roujon (Henry), 130.
Roumanille, 121, 125, 126, 130.
Roumieux (Louis), 114, 126.
Rousseau (Jean-Jacques), 42, 43.
Rousseaux, 108.
Roux (Salomon), 99.
Rubens, 107.
Rulman, 47, 62, 134.
Rustica, 75.
Ruysdael, 107.

Digitized by Google

S

Saglio, 46, 86.
Saïn, 16.
Saint-Barthélemy, 28.
Saint-Baudile (Eglise de), 101.
Saint-Bénézet (Pont de), 132.
Saint-Castor (Cathédrale de), 89, 95, 131.
Saint-Castor (Rue), 99.
Saint-Chaptes, 56, 57.
Saint-Charles (Eglise), 101.
Saint-Germain, 6.
Saint-Gilles, 10, 101.
Saint-Louis-des-Français, 95.
Saint-Marcel, 91.
Saint-Martin-des-Arènes (Eglise), 62, 90, 91.
Saint-Michel, 28.
Saint-Paul (Eglise), 101, 102, 103.
Saint-Paul-Trois-Châteaux, 101.
Saint-Pierre, 109.
Saint-Rémy, 35.
Saint-Romans, 129.
Saint-Saturnin, 16.
Saint-Sulpice (séminaire de), 91, 93.
Saint-Trophime (Eglise de), 131, 132.
Saint-Victor de Marseille (Abbaye de), 19, 20, 101.
Sainte-Beuve, 92.
Saintes-Perpétue et Félicité (Eglise des), 101, 110.
Salyens, 4.
Sarrasins, 18, 21, 60.
Sartanette (Grotte), 27.
Saurin (Jacques), 31, 114.
Scheffer, 107.
Sécénat (Maurice), 27.
Séguier, 55, 80, 105, 114, 133, 134.
Sélinonte, 43.
Séminaire (Grand), 105.
Senneterre, 61.
Sergent-Triaire (Boulevard du), 109.
Sertorius, 12.
Sévère (Alexandre), 79.
Severina (Julia), 75.
Seynes, 56.
Sidoine (Apollinaire), 18.
Sigalon (Xavier), 102, 186.
Silène, 5, 6, 79.
Soleillet (Paul), 103, 114.
Sorbière, 134.
Soubise, 81, 116.
Souquet, 32.
Spartien, 72.
Stendhal, 42, 52, 59.
Strabon, 10.
Sully-Prudhomme, 107.
Sylvacane, 101.

T

Tacite, 114.
Taine, 70.
Talabot (Boulevard), 109.
Tarascon, 101, 131, 135.
Tarn, 17.
Tartarin, 128, 129.
Tectosages, 10.
Temple de Diane, 2, 13, 33, 46, 47, 48, 49, 137.
Temple de la Fortune Virile, 54.
Templiers, 27.
Terburg, 107.
Terentia, 48.
Terreur Blanche, 32.
Thèbes, 55.
Thiers, 6.
Thiéry, 46.
Tibère, 14, 82.
Tite-Live, 10.
Titien, 107.
Titus, 3, 59.
Tonnance Ferréol, 17, 18.

Digitized by Google

Toulon, 97.
Toulouse, 10, 19, 20, 22, 23, 24, 25.
Tour-de-Ville (Boulevard), 109.
Tour Magne, 2, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 73.
Trajan, 3, 14, 59.
Traucat, 31, 36.
Trencavel, 19.
Trésorerie, 98.
Trévidon, 17.
Trimond (Louis), 29.
Tripoli, 20.
Troy (J.-F. de), 107, 118.
Tuileries, 94.
Tunisie, 133.
Tusculum, 14.
Tyr, 82.

U

Ugernum, 10.
Urbain II, 90.
Urbain V, 19.
Uzès, 41, 56, 61, 106.

V

Vaison, 6, 7, 82, 101, 131.
Vaissette (Dom), 12.
Valeirargues, 56.
Valeri la Croix, 57.
Valette de Travessac, 13.
Valfons (Marquis de), 104.
Valladier (R.), 121.
Valmajour, 68, 129.
Vandales, 17, 55.
Van Loo (Carle), 106.
Van Dyck, 107.
Varenne, 61.
Vatican, 6.
Vaucluse, 37, 82, 83.
Vaudoyer, 132.
Vauvert, 105.
Venise, 82, 94, 95.
Vents, 85.
Vénus, 5, 6, 71, 76, 77, 78, 79, 85.
Ventoux (Mont), 37.
Veranius, 43.
Vernet (Joseph), 106.
Versailles, 58.
Vespasien, 59.
Vest (Etienne de), 61.
Vettius (Quintus), 67.
Veughels (Nicolas), 116.
Vic-sur-Aisne, 94.
Victoires, 78.
Vidal, 113.
Vienne (Dauphiné), 5, 6, 55, 66.
Vienne (Autriche), 94, 95.
Villars, 30.
Villars (Guillaume de), 104.
Villemain, 113.
Villeperdrix (de), 104.
Villers de Terrage, 105.
Visigoths, 17, 18, 21, 55, 60.
Vitruve, 53.
Vivarais, 91.
Vivia, 123.
Vocomtiens, 7.
Vogüé (Vicomte E. Melchior de), 70.
Volques, 8, 10, 11, 12, 15, 75, 85.
Voltaire, 92, 93, 95, 119.
Vulcain, 85.

Y

Young (Albert), 52.

W

Wanba, 60.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 1

CHAPITRE PREMIER. — **Notes historiques** 9

CHAPITRE II. — **Les remparts. — La Tour Magne. — Le service des eaux. — Le Pont du Gard. — La Fontaine. — Le Temple de Diane** 33

CHAPITRE III. — **La Maison Carrée. — L'Amphithéâtre** 52

CHAPITRE IV. — **Les monuments disparus. — Musée des antiques. — Musée épigraphique. — La Vénus de Nîmes** 72

CHAPITRE V. — **La cathédrale. — Les vieux hôtels. — Les églises. — Le Musée des Beaux-Arts. — Les monuments modernes. — Les promenades** 89

CHAPITRE VI. — **Les gloires nîmoises** . . . . .

TABLE DES NOMS CITÉS 139

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google